

LA REPUBLIQUE DE PLATON, OU DIALOGUE SUR LA JUSTICE.

Divisé en dix Livres.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BROCAS & HUMBLOT, Libraires, rue S. Jacques, entre la rue des Mathurins & S. Benoît, au Chef S. Jean.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *la République de Platon :* je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression; & je crois que nous serons redevables à l'Auteur d'avoir enfin dans notre Langue une excellente traduction d'un excellent ouvrage. A Paris, ce 24 Décembre 1761.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

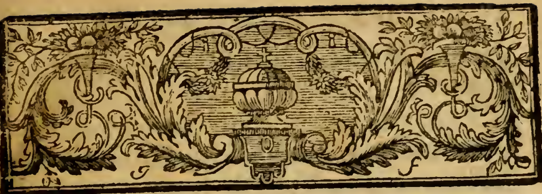
LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé DENIS HUMBLOT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *La République de Platon*, ou *Dialogue sur la Justice*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura

droit de lui, à peine de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes : que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sçeaux de France, le Sieur BERRYER ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée : & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens soixante-un, & de notre regne le quarante-septieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 488, fol. 237, conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 14 Janvier 1762.

G. SAUGRAIN.



LA RÉPUBLIQUE
DE PLATON,
O U
D I A L O G U E
SUR LA JUSTICE.



LIVRE CINQUIEME.



OCRATE. Je donne donc au gouvernement dont je viens de parler, quelque part qu'il ſe trouve, ſoit dans un état, ſoit dans un particulier, le nom de gouvernement bien réglé & parfait : j'ajoute que, ſi cette forme de gouvernement eſt bonne, toutes les autres ſont mauvaiſes & défectueuſes. On

peut les réduire à quatre. *Glauç.* Quelles ſont-elles ?

J'allois faire le dénombrement de ces gouvernemens, dans le même ordre, qu'ils me paroiſſent ſe former les uns des autres ; lorſque Polémarque qui étoit aſſis à quelque diſtance d'Adimante, étendant le bras, le tira par le manteau à l'endroit de l'épaule, & ſe penchant vers lui, lui dit à l'oreille quelques mots, dont nous n'entendîmes autre choſe, ſinon, *Le laiſſerons - nous paſſer outre ? Qu'en penſez-vous ?* Point du tout, répondit Adimante d'une voix plus haute. Quel eſt donc, repris-je, celui que vous ne voulez point laiſſer aller ? *Adim.* Vous-même. *Socr.* Pourquoi ? *Adim.* Il nous paroît que vous perdez cœur, & que vous voulez nous dérober une partie de cet entretien qui n'eſt pas la moins conſidérable. Vous avez cru peut-être nous échapper en diſant ſimplement, qu'à l'égard des femmes & des enfans, il étoit évident que tout cela devoit être commun entre les amis. *Socr.* N'ai-je pas eu raiſon de le dire, mon cher Adimante ? *Adim.* Je n'en diſconviens pas. Mais ce point, ainſi que les autres, a beſoin d'explication. Cette communauté peut ſe

Liv. IV. p. 210.

pratiquer de plusieurs manieres. Dites-nous donc quelle est celle dont vous voulez parler. Il y a long-tems que nous attendons, espérant toujours que vous feriez mention de la procréation des enfans, de la maniere de les élever, en un mot, de tout ce qui appartient à la communauté des femmes & des enfans, dont vous n'avez jetté qu'un mot en passant. Nous sommes persuadés que le parti qu'on prendra à ce sujet, est d'une grande conséquence, ou plutôt décide de tout pour la société. Maintenant donc que vous passez à une autre forme de gouvernement, avant que d'avoir suffisamment développé ce point; nous avons résolu, comme vous venez de l'entendre, de ne pas vous laisser aller plus loin, que vous n'ayiez expliqué cet article, aussi bien que vous avez fait les autres. *Glauc.* Je me joins à Polémarque & à Adimante. *Thrasym.* Socrate, c'est un parti pris par tous ceux qui sont ici.

Socrate. Qu'avez-vous fait en m'obligeant à revenir sur mes pas? Dans quelle discussion m'allez-vous jetter de nouveau! Je me félicitois d'être sorti d'un mauvais pas, trop heureux qu'on voulût bien s'en tenir à ce que j'ai dit alors. Quand vous

me forcez de reprendre ce ſujet, vous ne ſçavez pas quel eſſain (*a*) de nouvelles diſputes vous allez réveiller. J'ai prévû les troubles qu'elles nous cauſeroient, & c'étoit pour les éviter que je n'en ai pas dit davantage. *Thraſym.* Croyez-vous que nous ſoyions venus ici pour dorer les victimes, & non pour nous entretenir de belles choſes ? *Socr.* A la bonne heure : mais encore faut-il garder quelque meſure. *Glauc.* Pour des hommes ſages, ce n'eſt pas trop de toute la vie pour s'entretenir de matieres ſi importantes. Ainſi, croyez-moi : laiſſez-nous le ſoin de ce qui nous regarde ; & ſongez à nous dire votre penſée ſur la maniere dont ſe fera cette communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers ; & dont on élevera les enfans du moment où ils verront le jour, juſqu'à celui où ils feront capables d'une éducation ſérieuſe & raiſonnée. Ce ſoin me paroît un des plus pénibles. Expliquez-nous donc de grace comment-il faudra s'y prendre.

Socrate. C'eſt ce qu'il ne m'eſt point aiſé de faire, mon cher Glaucon, & ce

---

(*a*) Cette métaphore eſt dans le Grec. Elle eſt ſi belle, que j'ai jugé à propos de la conſerver dans notre langue.

qui trouvera encore moins de croyance dans les eſprits, que tout ce qui a précédé. On ne croira jamais que la choſe ſoit poſſible ; & quand même on en verroit l'exécution, on ne pourra ſe perſuader qu'il n'y ait rien de mieux à faire. Voilà ce qui m'empêche de dire librement ma penſée. Je crains, mon cher ami, qu'on ne la prenne pour un vain ſouhait. *Glauc.* Ne craignez rien. Vous parlez à des gens qui ne ſont ni déraiſonnables, ni obſtinés, ni mal diſpoſés à votre égard. *Socr.* N'eſt-ce pas dans le deſſein de me raſſurer, que vous me parlez de la ſorte ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Hé bien, vos paroles produiſent en moi un effet tout contraire. Si j'étois bien perſuadé moi-même de la vérité de ce que je vais dire, vos raiſons ſeroient de ſaiſon ; car on peut parler en ſûreté & avec confiance devant des amis pleins de diſcernement, lorſqu'on ſçait qu'on leur dira la vérité ſur des ſujets très-importans, auxquels ils prennent un grand intérêt. Mais, lorſqu'on parle comme je fais, en cherchant & en tâtonnant, il eſt dangereux, & on doit craindre, non de faire rire (cette crainte ſeroit puérile), mais de s'écarter du vrai, & d'entraîner avec ſoi ſes amis

dans l'erreur ſur des choſes où il eſt de la derniere conſéquence de ne ſe pas tromper. Je conjure donc Adraſtée (*b*), de ne pas s'offenſer de ce que je vais dire ; car je regarde comme un moindre crime de tuer quelqu'un ſans le vouloir, que de le tromper ſur le ſujet du beau, du bon, du juſte & de l'honnête. Encore vaudroit-il mieux en courir le danger à l'égard de ſes ennemis, qu'à l'égard de ſes amis. Prenez-vous y par conſéquent d'une autre maniere pour m'encourager. Socrate, reprit Glaucon en ſouriant, ſi vos diſcours nous jettent dans quelque erreur, nous vous en abſoudrons comme d'un homicide involontaire ; nous ne vous regarderons pas comme un trompeur. Expliquez-vous donc ſans crainte. *Socr.* La loi déclare innocent celui qui a été abſous en cette vie ; & s'il eſt innocent ici, il y a apparence qu'il le ſera auſſi là bas. *Glauc.* C'eſt une raiſon de plus pour vous de ne rien appréhender.

Socrate. Je vais donc reprendre le fil

(*b*) Adraſtée étoit une divinité chargée de venger les crimes involontaires. Je crois que ce nom lui vient de l'infortuné Adraſte, dont les aventures ſont décrites au premier livre d'Hérodote. Socrate, comme on va voir, avoit grand ſujet de l'invoquer, & de détourner ſon courroux.

d'une matiere que j'aurois peut-être mieux fait de traiter de ſuite quand l'occaſion s'en eſt préſentée. Peut-être auſſi ne ſera-t-il pas hors de propos de mettre les femmes ſur la ſcéne, après y avoir mis les hommes; d'autant plus que vous m'invitez à le faire. Pour donner à des hommes nés & élevés de la façon que nous avons dit, des régles sûres touchant la poſſeſſion & l'uſage des femmes & des enfans, nous n'avons, ſelon moi, rien de mieux à faire, que de tenir toujours la même route que nous avons ſuivie juſqu'ici. Or, nous avons repréſenté ces hommes comme les chefs & gardiens d'un troupeau. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Suivons donc cette idée en donnant à leurs enfans une naiſſance & une éducation qui y répondent: & voyons ſi cela nous réuſſira ou non. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous? *Socr.* Le voici. Croyons-nous que les femelles des chiens doivent veiller comme eux à la garde des troupeaux, aller à la chaſſe avec eux, & faire tout en commun, ou qu'elles doivent reſter au logis; comme ſi, occupées à faire des petits & à les nourrir, elles étoient incapables d'autre choſe; tandis que toute la peine, & le

ſoin des troupeaux tombera ſur les ſeuls mâles ? *Glauc.* Nous voulons que tout leur ſoit commun. Seulement dans les ſervices qu'on en tire, on a égard à la foibleſſe des fémelles & à la force des mâles. *Socr.* Peut-on tirer d'un animal les ſervices qu'on tire d'un autre, s'il n'a été nourri & dreſſé de la même maniere ? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conſéquent (*c*), ſi nous deſtinons les femmes aux mêmes emplois que les hommes, il faut leur donner la même éducation. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'avons-nous pas élevé les hommes dans la muſique & la gymnaſtique ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Il faudra donc appliquer auſſi les femmes à l'étude de

(*c*) On me diſpenſera de faire des notes pout montrer l'abſurdité de cette conſéquence, & des raiſons que Platon emploie pour la ſoutenir. Les honnêtes gens qui réflechiſſent, n'en ont pas beſoin; & il ſeroit inutile d'en faire pour les autres. J'avertis ſeulement que je n'aurois point entrepris cette traduction, ſi j'avois cru que cet endroit & celui qui vient après, fuſſent capables de faire aucune mauvaiſe impreſſion ſur l'eſprit des lecteurs. Platon, admirable par-tout ailleurs, fait pitié ici. Je ne ſçais de quel front il a oſé mettre de pareilles extravagances dans la bouche de Socrate. Au reſte, le lecteur un peu inſtruit, s'appercevra aiſément que c'eſt dans les loix de Lycurgue que Platon a puiſé ce qu'il dit ici & plus bas touchant l'éducation & la communauté des femmes. On peut conſulter Plutarque dans la vie de Lycurgue. J'en citerois quelques endroits, ſi je ne craignois que leur longueur n'excédât celle qui convient à des notes.

ces deux arts, les former au métier de la guerre, & s'en ſervir pour les mêmes choſes. *Glauc.* C'eſt une ſuite de ce que vous dites.

Socrate. Si l'on en venoit à l'exécution, cela paroîtroit peut-être ridicule, parce que l'uſage y eſt contraire. *Glauc.* Très-ridicule. *Socr.* Mais que trouvez-vous en cela de plus ridicule ? Ce ſeroit ſans doute de voir des femmes nues s'exercer au gymnaſe avec des hommes; je ne dis pas ſeulement les jeunes femmes, mais les vieilles; à l'exemple de ces vieillards qui ſe plaiſent encore à ces exercices, quoique ridés & peu agréables de leur perſonne. *Glauc.* Il eſt vrai qu'à ne conſulter que nos mœurs préſentes, cela paroîtroit de la derniere impertinence. *Socr.* Puiſque nous avons une fois commencé, moquons-nous des railleurs qu'une innovation de cette nature mettra ſans doute en belle humeur, & qui ne manqueront pas de rire en voyant des femmes s'appliquer à la muſique, à la gymnaſtique, apprendre à manier les armes & à monter à cheval. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Suivons notre pointe; allons tout d'abord à ce que cette inſtitution paroît avoir de plus révoltant. Conjurons ces railleurs de

quitter pour un moment leur caractére badin, & d'examiner sérieusement la chose. Rappellons-leur qu'il n'y a pas long-tems que les Grecs croyoient encore, comme le croyent aujourd'hui la plûpart des nations barbares, que la vue d'un homme nud étoit un spectacle honteux & ridicule; & que, lorsque les gymnases furent ouverts pour la premiere fois d'abord en Créte, puis à Lacédémone, les plaisans de ce tems-là avoient quelque droit d'en faire des railleries. Qu'en pensez-vous? *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Mais que, depuis que l'usage (*d*) a fait voir qu'il étoit mieux de s'exercer à nud, que de cacher certaines parties du corps; la raison, en découvrant ce qui étoit plus convenable, a dissipé le ridicule que les yeux attachoient à la nudité; elle a montré qu'il n'y a qu'un esprit superficiel, qui puisse trouver du ridicule autre part que dans ce qui est mauvais en soi;

(*d*) Ce passage prouve que l'époque de l'entiere nudité des Athlétes est antérieure de peu d'années à la guerre du Péloponnése, qui a commencé à la quatre-vingt-septieme Olympiade. Thucydide, écrivain de cette guerre, dit aussi que l'usage de se servir de ceintures dans les jeux Olympiques, avoit cessé depuis peu d'années. Denis d'Halicarnasse & Dion, ont donc eu tort de placer cette époque dans des tems plus reculés.

qui cherche à faire rire, en prenant pour l'objet de ses railleries quelque autre chose que ce qui est déraisonnable & vicieux, ou qui s'empresse sérieusement pour une affaire, en se proposant pour fin tout autre chose que le bien. *Glauc.* Cela est vrai.

Socrate. Ne faut-il pas décider d'abord entre nous, si ce que nous proposons est possible ou non : & donner à qui voudra, sérieux ou badin, la liberté d'examiner si les femmes sont capables des mêmes exercices que les hommes, ou si elles ne sont propres à aucun ; ou enfin si elles sont capables des uns, & incapables des autres ? Après quoi, nous verrons en laquelle de ces classes il faut ranger les exercices de la guerre. Si nous procédons ainsi dans cet examen, ne pouvons-nous pas nous flatter que cette matiere sera parfaitement bien discutée ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Voulez-vous que nous nous chargions de faire valoir les raisons de nos adversaires, afin que leur cause ne soit pas sans défense ? *Glauc.* Rien n'empêche. *Socr.* Voici donc ce qu'ils pourroient nous dire. *Socrate & Glaucon, nous n'avons pas besoin, pour vous attaquer, d'autres armes que de celles que vous nous four-*

nissez vous-mêmes. N'êtes-vous pas convenus, lorsque vous jettiez les fondemens de votre république, que chacun devoit se borner à l'emploi le mieux assorti à sa nature? Nous en sommes convenus (*e*), il est vrai. *Mais se peut-il qu'il n'y ait une extrême différence entre la nature de l'homme & celle de la femme?* Comment ne seroient-elles pas différentes? *Il faut donc les appliquer l'un & l'autre à des emplois différens selon leur nature?* Sans contredit. *Ainsi, c'est une absurdité & une contradiction manifeste de votre part, de dire qu'il faut appliquer indifféremment aux mêmes emplois les hommes & les femmes, malgré la distance prodigieuse de leur nature.* Mon cher Glaucon, avez-vous quelque chose à répondre à cela? *Glauc.* Il n'est pas aisé d'y répondre sur le champ.; mais je vous prie de me dire ce que nous pourrions alléguer pour nous justifier.

Socrate. Il y a long-tems, mon cher ami, que j'avois prévû cette difficulté & beaucoup d'autres semblables. Voilà ce ce qui me faisoit appréhender d'entrer dans quelque détail sur la matiere que

(*e*) Socrate seul interroge en cet endroit au nom des ses adversaires, & répond au nom de Glaucon & au sien.

nous traitons. *Glauc.* Votre crainte étoit bien fondée. Cette objection ne paroît point aisée à résoudre. *Socr.* Vraiment non; mais nous sommes dans le même cas qu'un homme qui est tombé dans l'eau. Que ce soit dans un étang, ou dans la pleine mer, peu importe, il y périra, s'il ne se sauve à la nage. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Faisons comme lui. Tâchons de nous sauver à la nage de cette difficulté. Peut-être quelque dauphin viendra-t-il nous tirer d'embarras, ou recevrons-nous quelque autre seeours imprévû. *Glauc.* Cela pourroit être. *Socr.* Voyons donc si nous trouverons quelque issue. Nous sommes convenus qu'il falloit appliquer les natures différentes à des emplois différens. Nous reconnoissons d'ailleurs que l'homme & la femme sont d'une nature différente, & néanmoins nous prétendons les appliquer l'un & l'autre aux mêmes emplois. N'est-ce pas là ce qu'on nous objecte? *Glauc.* Oüi.

Socrate. En vérité, mon cher Glaucon, il faut avouer que l'art de la dispute a un merveilleux pouvoir! *Glauc.* A quel propos dites-vous cela? *Socr.* Il me paroît qu'on tombe souvent dans la dispute sans

le vouloir, & que, lorſqu'on croit ſeulement diſcuter un point par forme de converſation, on ne s'apperçoit pas qu'on chicane mal à propos, en relevant une contradiction prétendue dans une propoſition que l'on prend au pied de la lettre, faute d'en pouvoir diſtinguer tous les différens ſens. *Glauc.* C'eſt un inconvénient auquel bien des gens ſont ſujets. Mais cela nous regarderoit-t-il dans la queſtion préſente? *Socr.* Oüi, & nous nous voyons entraînés dans la diſpute malgré nous. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* Par un eſprit âpre & contentieux, nous nous attachons à la lettre de cette propoſition; *que les emplois doivent être différens ſelon la diverſité des natures;* tandis que nous n'avons pas encore examiné en quoi conſiſte cette diverſité, ni ce que nous avions en vûë, quand nous avons décidé, que les mêmes natures devoient avoir les mêmes emplois, & les natures différentes des emplois différens. *Glauc.* Il eſt vrai que nous n'avons pas encore examiné ce point. *Socr.* Il eſt donc encore tems de nous demander à nous mêmes, ſi les chauves & les chevelus ſont de même nature, ou de nature oppoſée; & après avoir répondu

qu'ils ſont de nature oppoſée, ſi les chauves ſont le métier de cordonnier, nous l'interdirons aux chevelus, & réciproquement. *Glauc.* Mais une pareille défenſe ſeroit ridicule. *Socr.* Pourquoi? N'eſt-ce point parce que dans l'aſſignation des divers emplois, nous ne conſidérions la différence ou la reſſemblance des natures, que ſous le rapport qu'elles ont avec ces emplois? Par exemple, ne diſions-nous pas que deux hommes également nés pour la médecine, ont la même nature? Ne le croyez-vous pas? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais que le médecin & le charpentier ont une nature différente? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Si donc nous trouvons que la nature de l'homme différe de celle de la femme par rapport à certains arts & à certains emplois, nous conclurons que ces emplois ne doivent pas être communs aux deux ſexes: mais, s'il n'y a entr'eux d'autre différence, ſinon que le mâle engendre, & la femelle enfante, nous ne regarderons pas pour cela comme une choſe démontrée que la femme différe de l'homme, dans le point dont il s'agit ici; & nous n'en perſiſterons pas moins à croire qu'il ne faut mettre aucune diſtinction pour les emplois entre nos guer-

riers & leurs femmes. *Glauc.* Nous aurons raiſon.

Socrate. Que celui qui eſt d'un ſentiment contraire nous diſe à préſent quel eſt dans la ſociété l'art ou l'emploi pour lequel les femmes n'ayent pas reçu de la nature les mêmes diſpoſitions que les hommes. *Glauc.* Cette demande eſt juſte. *Socr.* Peut-être nous répondra-t-il ce que vous diſiez tout à l'heure, qu'il n'eſt pas aiſé de nous ſatisfaire ſur le champ ; mais qu'après quelque momens de réflexion, rien ne feroit plus facile. *Glauc.* Il pourroit bien nous faire cette réponſe. *Socr.* Voulez-vous que nous le priions de nous écouter, tandis que nous tâcherons de lui montrer qu'il n'eſt dans la république aucun emploi propre uniquement des femmes ? *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Répondez donc, lui dirons - nous. La différence qu'il y a entre celui qui a du talent pour une choſe, & celui qui n'en a point, ne conſiſte-t-elle pas, ſelon vous, en ce que le premier apprend aiſément, le ſecond avec peine ; que l'un avec une légere étude porte ſes découvertes bien au-delà de ce qu'on lui a enſeigné ; tandis que l'autre avec beaucoup d'application & de ſoin, ne peut pas même retenir ce

qu'il a appris : enfin, en ce que dans l'un, les diſpoſitions du corps ſecondent les opérations de l'eſprit, & dans l'autre, elles les traverſent ? Diſtinguez-vous par quelque autre endroit le naturel heureux pour certaines choſes de celui qui ne l'eſt pas ? *Glauc.* Tout le monde vous dira que non. *Socr.* Parmi les différens arts où les deux ſexes s'appliquent en commun, en eſt-il un ſeul où les hommes n'ayent une ſupériorité marquée ſur les femmes ? Sera-t-il beſoin que nous les parcourions tous, que nous parlions des ouvrages de laine, de la maniere de faire des gâteaux & d'apprêter les viandes, où les femmes l'emportent d'ordinaire ſur nous, tellement que ce ſeroit une honte pour elles de nous céder en tous ces points ? *Glauc.* Vous avez raiſon de dire qu'en général les femmes nous ſont très-inférieures en tout. Ce n'eſt pas que beaucoup de femmes ne l'emportent ſur bien des hommes en pluſieurs choſes ; mais dans le total la choſe eſt comme vous dites.

Socrate. Vous voyez donc, mon cher ami, qu'il n'eſt point proprement dans un état de profeſſion affectée à l'homme ou à la femme, à raiſon de leur ſexe : mais que la nature ayant partagé les

mêmes talens entre les deux ſexes, tous les emplois appartiennent en commun à tous les deux ; de maniere cependant qu'en tout la femme eſt inférieure à l'homme. *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* Laiſſerons-nous tout à faire aux hommes & rien aux femmes ? *Glauc.* Quelle raiſon y auroit-il à cela ? *Socr.* N'eſt-il pas, dirons nous plutôt, des femmes qui ont du talent pour la médecine & pour la muſique; d'autres qui n'en ont point ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'en voit-on point parmi elles qui ont de la diſpoſition aux exercices gymnaſtiques & militaires : d'autres qui n'aiment ni la guerre ni le gymnaſe ? *Glauc.* Je le penſe. *Socr.* N'en eſt-il pas enfin de philoſophes, & de courageuſes; & d'autres qui ne le ſont point ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il y a donc des femmes propres à veiller à la garde d'un état, & d'autres qui ne le ſont pas; car la philoſophie & le courage ne ſont-ils pas les deux qualités que nous exigions dans nos guerriers ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* La nature de la femme eſt donc auſſi propre à la garde d'un état que celle de de l'homme; il n'y a de différence en cela, que du plus au moins. *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Ainſi il faut choiſir pour com-

pagnes à nos guerriers, des femmes qui partagent avec eux le ſoin de veiller ſur la république, puiſqu'il y en a parmi elles qui ſont capables de cette fonction, & qui ont reçu de la nature les mêmes diſpoſitions. *Glauc.* Sans contredit : *Socr.* Et par conſéquent, ne faut-il pas appliquer les mêmes talens aux mêmes emplois ? *Glauc.* Cela eſt évident.

Socrate. Nous voici donc revenus au point d'où nous ſommes partis, & nous avouons de nouveau qu'il n'eſt pas contre la nature, d'appliquer les femmes de nos guerriers à la muſique & à la gymnaſtique. *Glauc.* Oüi vraiment. *Socr.* La loi que nous établiſſons étant conforme à la nature, n'eſt donc ni une chimere ni un vain ſouhait. C'eſt bien plutôt l'uſage oppoſé qu'on ſuit aujourd'hui, qui choque la nature. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Ne nous ſommes-nous pas propoſé d'examiner ſi cette nouvelle inſtitution étoit poſſible, & en même-tems très-avantageuſe ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Or, nous venons de voir qu'elle eſt poſſible. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Ainſi il nous reſte à nous convaincre qu'elle eſt très-avantageuſe. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'eſt-il pas vrai que la même éducation qui a ſervi à former nos

guerriers, servira aussi à former leurs femmes, puisqu'elle travaillera, comme je le suppose, sur le meme fond? *Glauc.* Cela n'est pas douteux. *Socr.* Quel est votre sentiment touchant ce que je vais dire? Croyez-vous que les hommes soient inégaux en mérite, ou qu'il n'y ait entr'eux aucune différence sur ce point? *Glauc.* Je les crois inégaux en mérite. *Socr.* Dans la république dont nous traçons le plan, le guerrier qui aura reçu l'éducation dont nous avons parlé, vaudra-t-il mieux à votre avis, que le cordonnier élevé d'une maniere convenable à sa profession? *Glauc.* Est-ce là une question à faire? *Socr.* Je vous entends. Les guerriers ne sont-ils pas la plus estimable portion de l'état? *Glauc.* Sans comparaison. *Socr.* Leurs femmes n'auront-elles pas la même supériorité de mérite sur les autres femmes? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais, est-il rien de plus avantageux à un état que d'avoir beaucoup d'excellens citoyens de l'un & de l'autre sexe? *Glauc.* Non. *Socr.* Ne parviendront-ils pas à ce degré d'excellence, en cultivant la musique & la gymnastique, ainsi que nous avons dit? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Notre systême n'est donc pas

ſeulement poſſible ; il eſt de plus très-avantageux à la ſociété ? *Glauc.* Oüi.

Socrate. Ainſi, que les femmes de nos guerriers ne faſſent point difficulté de quitter leurs habits. La vertu leur tiendra lieu de vêtement. Qu'elles partagent avec leurs maris les travaux de la guerre, & les autres fonctions attachées à leur emploi de gardiens de la république. Qu'on ait ſeulement égard à la foibleſſe de leur ſexe dans les fardeaux qu'on leur impoſera. Quant à celui qui plaiſante à la vûe d'une femme nue, qui exerce ſon corps pour une bonne fin ; qu'il goûte à loiſir les fruits imparfaits de ſa ridicule ſageſſe : il ne ſçait, ni ce qu'il fait, ni de quoi il rit : car on a, & on aura toujours raiſon de dire que l'utile eſt honnête, & qu'il n'y a de honteux que ce qui eſt nuiſible (*f*). *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Diſons donc que le réglement que nous venons de faire au ſujet des femmes, peut être comparé à une vague dont nous ſommes heureuſement échappés :

(*f*) A-t-on jamais fait une plus fauſſe & plus impertinente application de ces deux maximes ? Le ſage Platon étoit en délire quand il écrivoit ceci : il devoit renverſer la propoſition, & dire : Ce qui eſt honteux, ne ſçauroit être ni beau ni utile. Or, rien de plus contraire à l'honnêteté & à la pudeur, que l'état dans lequel on permet ici aux femmes de ſe montrer au gymnaſe. La plus foible lueur de raiſon ſuffit pour le voir clairement.

que, ſi nous avons couru quelque riſque d'être ſubmergés, en établiſſant que tous les emplois doivent être communs entre nos guerriers & nos guerrieres, nous en avons été quittes pour la peur, & que nous ne pouvons nous empêcher de convenir que ce réglement eſt poſſible & avantageux. *Glauc.* Je vous avoue que cette vague m'a fait trembler pour vous. *Socr.* Ce premier flot n'eſt rien en comparaiſon de celui qui s'approche. *Glauc.* Dites, que je voie ce que c'eſt.

Socrate. La loi que je vais propoſer, a, ce me ſemble, une liaiſon eſſentielle avec la précédente, & avec toutes les autres. *Glauc.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* C'eſt que les femmes de nos guerriers ſoient communes toutes à tous ; qu'aucune d'elles n'habite en particulier avec aucun d'eux : que les enfans ſoient communs ; & que les parens ne connoiſſent pas leurs enfans, ni ceux-ci leurs parens (*g*).

(*g*) Le ſeul énoncé de ce ſyſtême fait horreur, & porte avec lui ſa réfutation. Me permettra-t-on de faire ici une réflexion qui me paroît à ſa place ? Si Platon, le plus ſublime & le plus ſenſé des Philoſophes, a donné dans de ſi grands écarts, quel fond pouvons-nous faire ſur notre raiſon abandonnée à elle-même, & que ne devons-nous pas à la révélation, qui, en élevant l'entendement humain à des connoiſſances ſurnaturelles, a perfectionné celles qu'il tient de ſes ſeules lumieres ?

Glauc. Vous aurez beaucoup plus de peine à faire paſſer cette loi que celle qui précède, & à montrer qu'elle ne preſcrit rien que de poſſible & d'utile. *Socr.* Je ne crois pas qu'on me conteſte les avantages que la ſociété retireroit de la communauté des femmes & des enfans, ſi l'exécution de ce ſyſtême étoit poſſible. Mais je penſe qu'on m'en conteſtera la poſſibilité. *Glauc.* On pourra douter raiſonnablement de l'un & de l'autre. *Socr.* C'eſt-à-dire, que voilà deux difficultés qui ſe réuniſſent contre moi. J'eſpérois me ſauver d'une des deux, que vous conviendriez de l'utilité de ce ſyſtême, & qu'il ne me reſteroit qu'à diſcuter s'il eſt poſſible ou non. *Glauc.* Vous ne m'échapperez pas par cette défaite : vous répondrez, s'il vous plaît, à ces deux difficultés.

Socrate. Je vois bien qu'il en faudra paſſer par là : accordez-moi ſeulement une grace. Souffrez que j'imite ces eſprits déſoccupés qui s'entretiennent agréablement de leurs rêveries, & s'en repaiſſent pour diſſiper les ennuis de la ſolitude. Vous ſçavez que ces ſortes de perſonnes, quand ils ont en tête quelque projet, avant que d'examiner par quels moyens ils pourront en venir à bout, laiſſent à

côté la discussion fatigante de ce qui rend la chose possible ou impossible ; & la supposant faite au gré de leurs désirs, élevent sur ce fondement le reste de l'édifice, se réjouissent par avance des avantages qui leur reviendront de l'exécution, & augmentent par là l'indolence naturelle de leur ame. Effrayé comme eux des difficultés qui s'offrent à mon esprit, je souhaite que vous me permettiez de remettre à un autre tems, à examiner si ce que je propose est possible. Je suppose qu'il l'est, & je verrai d'abord quels arrangemens prendront nos magistrats pour l'exécution. Je tâcherai de vous faire convenir que rien ne seroit plus utile à l'état de nos guerriers. Après quoi nous en montrerons la possibilité, si vous le jugez à propos. *Glauc.* Faites ce qu'il vous plaira ; je vous le permets.

Socrate. Vous m'accorderez d'abord sans peine, que nos magistrats & nos guerriers, s'ils sont dignes du nom qu'ils portent, seront dans la disposition, ceux-ci de faire ce qu'on leur commandera, ceux-là, de ne rien ordonner que ce qui est prescrit par la loi, & d'en suivre l'esprit dans les réglemens que nous abandonnons à leur prudence. *Glauc.* Cela doit

doit être. *Socr.* Vous donc, en qualité de législateur, après avoir fait choix des femmes comme des hommes, vous les aſſortirez ſelon les humeurs & les caracteres. Pour eux, comme ils ne poſſédent rien en propre, que tout eſt commun entr'eux, maiſons & ſalles à manger, ils ſeront toujours enſemble. Or, ſe trouvant ainſi enſemble au gymnaſe, & partout ailleurs, l'inclination naturelle d'un ſexe vers l'autre, les portera ſans doute à former des unions : N'eſt-ce pas une néceſſité que cela arrive? *Glauc.* Oüi vraiment : ce n'eſt pas une néceſſité géométrique, mais une néceſſité fondée ſur l'amour, dont les raiſons ont bien plus de force pour perſuader & entraîner la plûpart des hommes, que les démonſtrations des géométres. *Socr.* Vous dites vrai. Mais, quoi ! mon cher Glaucon, nos magiſtrats ſouffriront-ils qu'il n'y ait dans ces unions, ni ordre ni bienſéance? Ce déſordre, peut-il être permis dans une république dont tous les citoyens doivent être heureux? *Glauc.* Rien ne ſeroit plus contraire à la juſtice. *Socr.* Il eſt donc évident qu'après cela nous ferons des mariages auſſi ſaints qu'il nous ſera poſſible : & les plus avantageux à l'état

ſeront les plus ſaints. *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Mais comment ſeront-ils très-avantageux ? C'eſt à vous, Glaucon, de me le dire. Je vois que vous élevez chez vous des chiens de chaſſe, & des oiſeaux de proie en grand nombre. Avez-vous pris garde à ce qu'on fait, quand on veut les accoupler & en avoir des petits ? *Glauc.* Que fait-on ? *Socr.* Parmi ces animaux, quoique tous de bonne race, n'en eſt-il pas toujours quelques-uns qui l'emportent ſur les autres ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Vous eſt-il indifférent d'avoir des petits de tous également; ou aimez-vous mieux en avoir de ceux qui l'emportent ſur les autres ? *Glauc.* J'aime mieux en avoir de ceux-ci. *Socr.* Des plus jeunes, des plus vieux, ou de ceux qui ſont dans la force de l'âge ? *Glauc.* De ces derniers. *Socr.* Si on n'apportoit toutes ces précautions, n'êtes-vous pas perſuadé que la race de vos chiens dégénéreroit bientôt ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Croyez-vous qu'il n'en ſoit pas de même à l'égard des chevaux & des autres animaux ? *Glauc.* Ce ſeroit une abſurdité de le croire.

Socr. S'il en eſt de même à l'égard (*h*)

(*h*) Comment Platon a-t-il oſé comparer en ce poin les hommes aux animaux ? N'eſt-ce pas avilir les droit

de l'eſpéce humaine, grands dieux, mon cher Glaucon, de quelle habileté, de quelle adreſſe n'auront pas beſoin nos magiſtrats? *Glauc.* Il en eſt de même à l'égard de notre eſpéce; mais pourquoi demandez-vous tant d'habileté à nos magiſtrats? *Socr.* A cauſe des remedes en grand nombre qu'ils ſeront obligés d'employer. Un médecin ordinaire ſuffit pour guérir un corps qui n'a beſoin que du régime pour ſe rétablir : mais quand il en faut venir aux remedes, le plus habile médecin ne l'eſt jamais trop. *Glauc.* J'en conviens : mais à quel propos dites-vous cela? *Socr.* Le voici. Il me paroît que nos magiſtrats ſeront ſouvent obligés de recourir au menſonge & à la tromperie pour le bien des citoyens. Nous avons dit quelque part, que le menſonge étoit utile, lorſqu'on s'en ſervoit comme d'un

---

de l'humanité, que de faire dépendre uniquement de la volonté des magiſtrats, une action à laquelle notre volonté doit avoir la plus grande part; de les rendre les arbitres d'un contrat qui tire toute ſa validité du conſentement libre des contractans, & de ne conſidérer l'homme que comme un agent phyſique, dont on applique & dont on détermine l'action à ſon gré? Je ſçais que dans le ſentiment de Platon, il n'y auroit pas plus de contrat entre les hommes qu'entre les animaux; mais c'eſt l'endroit même par où ſon ſyſtême eſt plus révoltant & plus abſurde : Un mariage ſans contrat n'eſt plus un mariage.

remede. *Glauc.* Avec raiſon. *Socr.* S'il y a une occaſion où le menſonge puiſſe être utile à la ſociété, c'eſt ſur-tout en ce qui regarde les mariages & la propagation de l'eſpéce. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* Il faut, ſelon nos principes que les approches des meilleurs ſujets de l'un & de l'autre ſexe ſoient très-fréquentes, & celles des mauvais ſujets, très-rares. De plus, il faut élever les enfans des premiers, & non ceux des (*i*) ſeconds, ſi on veut que le troupeau ne dégénére point. Mais, d'un autre côté, tout ce manége ne doit être ſçû que des ſeuls magiſtrats: autrement, ce ſeroit expoſer le troupeau à une ſédition ouverte. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Il ſera donc à propos d'inſti-

(*i*) Il faut avouer que, quand les bons eſprits donnent dans l'erreur, leurs écarts ſont d'autant plus marqués, qu'ils raiſonnent plus conſéquemment. Tout ſe ſuit ici, tout eſt lié avec le principe. Mais le principe dont Platon tire immédiatement ces conſéquences, a-t-il lui-même quelque liaiſon avec la maxime générale établie dès le commencement, que les magiſtrats doivent avoir uniquement en vûe le bien de la ſociété? Les enfans, quels qu'ils ſoient, & par quelque voie qu'ils ſoient nés, ne ſont-ils pas membres de la ſociété? N'ont-ils pas droit en cette qualité à la protection des loix & des magiſtrats? D'ailleurs, quel eſt leur crime, pour être ainſi les victimes d'une politique barbare, & quelle autorité peut donner à ceux qui gouvernent, un pareil droit ſur la vie des citoyens?

tuer des fêtes, où nous raſſemblerons les époux futurs avec leurs épouſes. Ces fêtes ſeront accompagnées de ſacrifices & d'épithalames, compoſés par nos poëtes. Nous laiſſerons aux magiſtrats à régler le nombre des mariages, de ſorte que celui des citoyens ſoit toujours à peu près le même, en remplaçant ceux que la guerre, les maladies, & les autres accidens peuvent enlever; afin que notre république, autant qu'il ſe pourra faire, ne ſoit ni trop grande, ni trop petite. *Glauc.* Bien. *Socr.* On fera enſuite tirer les époux au ſort, en ménageant les choſes ſi adroitement, que les méchans ſujets ſe prennent à la fortune, & non aux magiſtrats, du malheur de ſe voir (*k*) exclus. *Glauc.* J'entends. *Socr.* Quant aux jeunes gens qui ſe ſeront ſignalés à la guerre ou ailleurs, entre autres récompenſes, on leur accordera la permiſſion de voir plus ſouvent les femmes. Ce ſera un prétexte légitime pour peupler par leur moyen l'état de bons

(*k*) Seroit-il aiſé ou même poſſible de tromper longtems les citoyens dans une affaire de cette importance, où les hommes ſont ſi clairvoyans? Et ſi l'artifice vient à être découvert, quelle ſource de jalouſie & de révolte!

ſujets. *Glauc.* Tout cela eſt fort bien imaginé. *Socr.* Leurs enfans, à meſure qu'ils naîtront, ſeront remis entre les mains d'hommes ou de femmes chargés du ſoin de les élever : car ce ſoin doit être commun à l'un & à l'autre ſexe. *Glauc.* Oüi. *Socr.* On les portera au bercail commun, & on les confiera aux nourrices, qui habiteront dans un quartier ſéparé du reſte de la ville. Pour les enfans des méchans ſujets, & même pour ceux des autres qui auroient quelque difformité, on les cachera, comme il convient, dans quelque endroit ſecret & inconnu. *Glauc.* C'eſt le moyen de conſerver dans toute ſa pureté la race de nos guerriers. *Socr.* Ces mêmes perſonnes ſe chargeront de la nourriture des enfans, conduiront les meres au bercail, tandis qu'elles auront du lait, & feront enſorte qu'aucune d'elles ne puiſſe reconnoître ſon enfant. Si les meres ne ſuffiſent point à les allaiter, on les fera aider par d'autres, afin que les enfans tettent un tems raiſonnable. Quant aux veilles & aux autres menus ſoins inſéparables d'un pareil emploi, on en chargera les nourrices & les gouvernantes. *Glauc.* Vous faites une condition bien douce aux femmes de nos guerriers,

à qui vous ne laiſſez d'autre peine que celle de l'enfantement. *Socr.* J'ai mes raiſons : mais pourſuivons ce que nous avons commencé.

Nous avons dit que l'état n'avoüeroit pour ſes ſujets que ceux que leurs parens auroient engendrés dans la force de l'âge. Le tems de la vigueur ne commence-t-il pas à vingt ans pour les filles, & à trente pour les garçons ? *Glauc.* Et quel terme fixez-vous ? *Socr.* Les femmes donneront des enfans à l'état depuis vingt ans jusqu'à quarante ; & les hommes, après que le grand feu de la jeuneſſe ſera paſſé, depuis trente juſqu'à cinquante-cinq. *Glauc.* C'eſt le tems de la vie, où le corps & l'eſprit ſont dans leur plus grande vigueur. *Socr.* S'il arrivoit donc à quelqu'un, ſoit au-deſſus, ſoit au-deſſous de cet âge, d'engendrer des ſujets à la république, nous traiterons cette faute d'action injuſte & ſacrilége, parce que l'enfant qui naîtroit de ce commerce, ſeroit un ouvrage de ténébres & de libertinage, & que ſa naiſſance n'auroit été précédée, ni des ſacrifices, ni des prieres, que les prêtres & les prêtreſſes, & toute la ville, adreſſeront aux dieux pour la proſpérité des mariages, en leur deman-

dant que des citoyens vertueux & utiles à la patrie, il naiſſe une poſtérité plus vertueuſe & plus utile encore. Cette loi regarde auſſi ceux qui ayant l'âge légitime, toucheroient à une femme qui l'auroit auſſi, ſans l'aveu du magiſtrat. Le fruit de ce concubinage ſera réputé illégitime, né ſans auſpices & ſans garants. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais lorſque l'un & l'autre ſexe aura paſſé l'âge fixé par les loix pour donner des ſujets à la patrie, nous laiſſerons aux hommes la liberté d'avoir commerce avec telles femmes qu'ils jugeront à propos; hormis leurs ayeules, leurs meres, leurs filles & leurs petites-filles. Les femmes auront la même liberté de choix par rapport aux hommes, hormis leurs ayeux, leurs peres, leurs fils & leurs petits-fils. Mais on ne le leur permettra, qu'après leur avoir enjoint expreſſément de ne mettre au jour aucun fruit conçu d'un tel commerce; & de l'expoſer, ſi malgré leurs précautions, il en naiſſoit quelqu'un, parce que la république ne ſe charge point de le nourrir (*l*). *Glauc.* Rien de plus raiſonnable que

(*l*) La belle morale que celle qui permet l'union des deux ſexes dans la vûe du ſeul plaiſir! Le beau plan de légiſlation que celui qui autoriſe, qui ordonne même les ſuppreſſions, les avortemens, les expoſitions!

cette défenſe. Mais comment diſtingueront-ils leurs peres, leurs filles, & les autres parens dont vous venez de parler? *Socr.* Ils ne les diſtingueront pas. Mais du moment que quelqu'un ſera marié, à compter depuis ce jour juſqu'au ſeptiéme & au dixiéme mois, il regardera tous ceux qui naîtront dans l'un ou l'autre de ces termes, les mâles comme ſes fils, les femelles comme ſes filles, & ces enfans l'appelleront du nom de pere. Les enfans de ceux-ci ſeront ſes petits-fils & ſes petites-filles, & le regarderont comme leur ayeul. Tous ceux qui ſeront nés dans l'intervalle où leurs peres & meres donnoient des enfans à l'état, ſe traiteront de freres & de ſœurs, & pourront s'entr'épouſer, ſelon que le ſort & l'oracle d'Apollon en décideront. Tous les autres dégrés ſont défendus. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Telle eſt, mon cher Glaucon, la communauté des femmes & des enfans que je voudrois établir entre les gardiens de notre république. Il reſte à faire voir que cet établiſſement ſeroit très-avantageux, & qu'il s'accorde parfaitement avec les autres loix que nous avons poſées. N'eſt-ce pas-là ce que j'ai à

montrer ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Pour nous en convaincre, demandons-nous à nous-mêmes quel est le plus grand bien de la société civile, celui que le Législateur doit se proposer comme la fin de ses loix ; & quel en est le plus grand mal. Examinons ensuite si cette communauté, telle que je viens de l'expliquer, nous conduit à ce plus grand bien, & nous éloigne de ce plus grand mal. *Glauc.* Vous vous y prenez très-bien. *Socr.* Le plus grand mal de la société, n'est-ce pas ce qui la divise, & d'une société en fait plusieurs ? Le plus grand bien au contraire, n'est-ce pas ce qui en lie tous les membres, & la rend une ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Or, quoi de plus propre à former cette union, que la communication (*m*) des plaisirs & des peines entre les citoyens, à qui les mêmes événe-

(*m*) Il est vrai que l'union est l'ame de toute société. Mais outre que le moyen dont Platon se sert pour l'établir dans sa république est mauvais en soi, il est encore contraire au but qu'il se propose. Il a cru ne faire de sa ville qu'une seule famille, en étendant les rapports de la consanguinité : mais il n'a pas pris garde qu'on affoiblit le sentiment en le partageant, & qu'on l'anéantit lorsqu'on ne lui propose aucun objet fixe. Un enfant qui ne sçait de deux hommes lequel est son pere, n'aura d'amour filial ni pour l'un ni pour l'autre, au lieu de les aimer tous deux. A plus forte raison, si son incertitude s'étend à cent personnes & davantage.

mens cauferoient une joie & une douleur communes ? *Glauc.* Rien affurément. *Socr.* Ce qui diffout au contraire cette union, n'eft-ce pas lorfque la joie & la douleur y font propres & perfonnelles, & que ce qui arrive, tant au public qu'aux particuliers, fait du plaifir à l'un & de la peine à l'autre ? *Glauc.* Cela eft certain. *Socr.* D'où vient cette oppofition de fentimens, finon de ce que tous les citoyens ne difent pas en même tems des mêmes chofes, *ceci m'intéreffe, ceci ne m'intéreffe pas ?* Otez cette diftinction, & fuppofez-les tous également touchés des mêmes chofes ; l'état ne fera-t-il point alors parfaitement bien gouverné ? *Glauc.* On n'en peut douter. *Socr.* Pourquoi ? Parce que tous fes membres ne feront, fi je puis parler ainfi, qu'un feul homme. Lorfque nous avons reçu quelque bleffure au doigt, auffi-tôt l'ame en vertu de l'union intime établie entr'elle & le corps, en eft avertie, & tout l'homme eft affligé du mal d'une de fes parties ; auffi dit-on d'un homme, qu'il a mal au doigt. On dit la même chofe à l'égard des autres fentimens de joie & de douleur qu'il éprouve à l'occafion du bien ou du mal qui arrive à une de fes parties. *Glauc.* Vous avez

raifon. *Socr.* Voilà au jufte l'image d'une république bien gouvernée. Qu'il arrive à un particulier du bien ou du mal, tout l'état y prendra part comme s'il le reffentoit lui-même; il s'en réjouira ou s'en affligera avec lui. *Glauc.* Cela doit être ainfi dans tout état bien policé.

Socrate. Il eft tems à préfent de revenir à notre république, & de voir fi ce que nous venons de dire lui convient mieux qu'à nulle autre. *Glauc.* Voyons donc. *Socr.* Dans les autres états, ainfi que dans le nôtre, n'y a-t-il pas des magiftrats & des fujets? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Qui fe donnent tous entr'eux le nom de citoyens? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais outre ce nom commun, quel titre particulier le peuple donne-t-il ailleurs à ceux qui le gouvernent? *Glauc.* Dans la plûpart, il les appelle *Souverains;* & dans les républiques, *Archontes.* *Socr.* Chez nous, quel nom le peuple ajoûtera-t-il à la qualité de citoyens qu'il donne à fes magiftrats? *Glauc.* Celui de fauveurs & de défenfeurs de la patrie. *Socr.* Ceux-ci, à leur tour, comment regarderont-ils le peuple? *Glauc.* Comme celui de qui ils tiennent leur nourriture & leur entretien. *Socr.* Autre part, comment les maîtres

traitent-ils leurs ſujets ? *Glauc.* Ils les traitent d'eſclaves. *Socr.* Entr'eux, comment ſe traitent-ils ? *Glauc.* De collégues dans l'autorité. *Socr.* Et chez nous ? *Glauc.* De gardiens du même troupeau. *Socr.* Pourriez-vous me dire ſi dans les autres républiques les magiſtrats en uſent les uns avec les autres, en partie comme avec des amis, en partie comme avec des étrangers ? *Glauc.* Rien n'eſt plus ordinaire. *Socr.* Ainſi, ils penſent & diſent que les intérêts des uns les touchent, & que ceux des autres ne les touchent pas. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Parmi nos gardiens, au contraire, en eſt-il un ſeul qui puiſſe dire ou penſer que quelqu'un de ceux qui veillent comme lui à la ſûreté de la patrie, lui ſoit étranger ? *Glauc.* Point du tout : puiſque chacun d'eux trouvera dans les autres un frere ou une ſœur, un pere ou une mere, un fils ou une fille, ou quelque parent dans le dégré aſcendant ou deſcendant. *Socr.* Vous dites très-bien. Mais, dites-moi de plus : vous contenterez-vous de leur ordonner de ſe traiter comme parens de bouche ſeulement ? N'exigerez-vous pas outre cela que les actions répondent aux paroles ; & qu'ils ayent pour ceux à qui ils

donnent le nom de pere tout le respect, toutes les attentions, toute la soumission que la loi prescrit aux enfans envers leurs parens ? Ne leur déclarerez-vous pas que s'ils manquent à ces devoirs, ils péchent contre la justice & la piété, & qu'ils n'ont que des châtimens à attendre de la part des hommes & des dieux ? Tous les citoyens feront-ils retentir aux oreilles des enfans d'autres maximes, touchant la conduite qu'ils doivent tenir envers ceux qu'on leur fait regarder comme leurs peres (*n*) ou leurs proches ? *Glauc.* Non, sans doute : & il seroit plaisant qu'ils eussent sans cesse à la bouche les noms de parenté & d'affinité, sans en remplir les devoirs.

Socrate. Il régnera par conséquent entre nos citoyens un accord inconnu à ceux des autres états. Et comme nous disions tout-à-l'heure, lorsqu'il arrivera

---

(*n*) Les loix humaines ne commandent point à leur gré les sentimens naturels. On aura beau faire retentir à l'oreille des enfans les doux noms de pere & de frere ; ce seront des noms vuides, qui ne réveilleront point en eux des sentimens qui n'y sont pas. Les menaces & les châtimens pourront bien les assujettir à de certaines démonstrations extérieures : mais ils n'exciteront jamais dans leur ame cette tendresse, cette pente vers un objet plutôt que vers un autre, que la nature seule peut y mettre.

du bien ou du mal à quelqu'un d'eux, chacun dira : *Celui qui me touche eſt heureux, celui qui me touche eſt malheureux.* *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* N'avons-nous pas ajoûté, qu'en conſéquence de cette perſuaſion & de cette maniere de parler, il y aura entr'eux un commerce réciproque de plaiſirs & de peines? *Glauc.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Nos citoyens participeront donc tous en commun aux intérêts de chaque particulier, qu'ils regarderont comme leur étant perſonnels; & en vertu de cette union, ils ſe réjouiront & s'affligeront tous des mêmes choſes. *Glauc.* Oüi. *Socr.* A quoi attribuer tant d'admirables effets, ſi ce n'eſt à la conſtitution de notre gouvernement, & particuliérement à la communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers? *Glauc.* On ne peut les attribuer plus juſtement à nulle autre cauſe. *Socr.* Mais nous ſommes convenus que cette union d'intérêts étoit le plus grand bien de la ſociété, & nous avons comparé en ce point une république bien gouvernée au corps, dont tous les membres reſſentent en commun le plaiſir & la douleur d'un ſeul membre. *Glauc.* C'eſt avec raiſon que nous en ſommes conve-

nus. *Socr.* Donc la communauté des femmes & des enfans, entre nos guerriers, eſt la cauſe du plus grand bien pour notre république. *Glauc.* Cette concluſion eſt juſte.

Socrate. Ajoûtez que ce point s'accorde avec ce que nous avons établi plus haut. Car nous avons dit que nos guerriers ne devoient avoir en propre ni maiſons, ni terres, ni poſſeſſions; mais qu'il falloit qu'ils reçuſſent des autres leur nourriture, comme la juſte récompenſe de leurs ſervices, & qu'ils vécuſſent en commun, s'ils vouloient être de véritables gardiens. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or, peut-on douter que ce que nous avons déjà réglé & ce que nous venons de régler à leur égard, ne ſoit très-propre à les rendre de plus en plus de vrais gardiens, & ne les empêche de diviſer la république, comme il arriveroit, ſi chacun ne diſoit pas des mêmes choſes, qu'elles ſont à lui; mais que celui-ci le dit d'une choſe, celui-là d'une (*o*)

(*o*) Je ne puis m'empêcher de tranſcrire ici une réflexion de M. Domat, ſur cette communauté de tous les biens, dont Platon s'eſt entêté ſi mal-à propos, & dont il expoſe les avantages d'une maniere capable de ſéduire ceux qui ne conſidérant ce ſyſtême que par ſon beau côté,

autre : si l'un tiroit à soi tout ce qu'il pourroit acquérir, sans en partager la possession avec personne : si l'autre en faisoit autant de son côté, & qu'ils eussent chacun à part leurs femmes & leurs enfans, qui seroient par conséquent pour eux une source de plaisirs & de peines que personne ne ressentiroit avec eux ? Au lieu que chacun ayant pour maxime que l'intérêt d'autrui n'est pas distingué du sien, ils tendront tous au

---

pourroient encore se laisser éblouir par le grand nom & l'autorité de ce philosophe. » De ces trois manieres de succéder, dit M. Domat, la premiere qui rendroit toutes choses communes à tous, seroit si pleine d'inconvéniens, qu'on voit bien qu'elle est impossible. Car l'amour de la justice & de l'équité n'étant pas un bien commun, & qui soit le seul principe de la conduite de chaque particulier ; la communauté universelle de tous les biens seroit un systême dont l'exécution ne conviendroit pas à un si grand nombre d'associés, si pleins d'amour propre. Et il seroit également injuste & impossible que toutes choses fussent toujours en commun, & aux bons & aux méchans, & à ceux qui travailleroient & à ceux qui ne feroient rien, & à ceux qui sçauroient faire un bon usage & une juste dispensation des biens, & à ceux qui n'auroient pas la fidélité nécessaire pour les conserver à la société, ni la prudence pour en disposer, & qui ne feroient que les consumer & les dissiper. De sorte que l'état d'une communauté universelle qui auroit pû être juste & d'usage entre des hommes parfaitement équitables, & qui eussent été dans l'innocence & sans passions, ne sçauroit être qu'injuste, chimérique, & plein d'inconvéniens entre des hommes faits comme nous sommes. » *Loix civile. p. 302.*

même but de tout leur pouvoir, & éprouveront une joie & une douleur communes. *Glauc.* Cela eſt inconteſtable. *Socr.* Quelle entrée après cela la chicane & les procès trouveront-ils dans une ſociété, où perſonne n'aura rien à ſoi que ſon corps, & où tout le reſte ſera commun? Ils ignoreront donc juſqu'au nom des troubles & des diſſenſions qui naiſſent parmi les hommes à l'occaſion de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfans. *Glauc.* Ils ſeront exempts de tous ces maux. *Socr.* On n'y connoîtra pas non plus les actions intentées pour les torts & les violences. Car nous leur dirons qu'il eſt juſte & honnête que ceux de même âge ſe défendent les uns les autres, & nous leur ferons un devoir de pourvoir à leur sûreté mutuelle. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Cette loi aura en effet cela de bon, que ſi quelqu'un dans un premier mouvement de colere en maltraite un autre, ce différend n'aura pas de grandes ſuites. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Parce que nous donnerons aux vieux citoyens toute autorité ſur les jeunes, avec le droit de les punir. *Glauc.* Cela eſt évident.

Socrate. Il n'eſt pas moins évident, je

pense, que les jeunes citoyens n'oseront porter la main sur les vieux, ni leur faire aucune sorte de violence sans un ordre exprès des magistrats, qu'ils ne les traiteront même avec mépris en aucune rencontre. Deux puissantes barrieres, le respect & la crainte, les arrêteront : le respect, en leur montrant un pere dans celui qu'ils veulent frapper : la crainte, en leur faisant appréhender que les autres ne prennent la défense de l'offensé ; ceux-ci, en qualité de fils ; ceux-là, en qualité de freres ou de peres. *Glauc.* Il n'est pas possible que la chose arrive autrement. *Socr.* Nos citoyens jouiront donc entr'eux d'une paix inaltérable en vertu des loix. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais si la concorde régne entr'eux, il n'est point à craindre qu'une autre république les attaque, ou réussisse à les diviser. *Glauc.* Non. *Socr.* J'ai peine à me résoudre d'entrer dans le détail des moindres maux dont ils seront exempts. Les pauvres n'y feront pas bassement leur cour aux riches. On n'y éprouvera pas les embarras & les chagrins qu'entraîne après soi l'éducation des enfans, le soin d'amasser du bien, la nécessité d'entretenir un grand nombre d'esclaves ; lorsque pour y subvenir, on se

voit réduit à faire de gros emprunts, quelquefois à nier la dette, presque toujours à acquérir par toutes sortes de voies, de l'argent, dont on laisse ensuite la disposition à des femmes & à des esclaves. Que de bassesses en tout cela, mon cher ami ! Que d'indignités n'a-t-on pas à essuyer ! *Glauc.* Il faudroit être aveugle pour ne le pas voir. *Socr.* A l'abri de toutes ces miseres, ils meneront une vie mille fois plus heureuse que celle des Athlétes couronnés aux jeux Olympiques. (*p*) *Glauc.* En quoi donc ? *Socr.* En ce que ceux-ci n'ont qu'une petite partie des avantages dont jouissent nos guerriers. La victoire que remportent ces derniers est infiniment plus glorieuse, puisque le salut de la république y est attaché. Le public fournit aussi plus abondamment à leur entretien & à celui de leurs enfans : pendant leur vie, la patrie les comble d'honneurs, & après leur mort elle leur fait des funérailles dignes de leur mérite & de sa reconnoissance. *Glauc.* Ces distinctions sont en effet très-flateuses.

(*p*) Ces Athlétes étoient entretenus aux dépens de l'état, honorés & chantés par toute la Gréce.

Socrate. Vous rappellez-vous le reproche qu'on nous faisoit plus haut, * de ne pas penser assez au bonheur de nos guerriers, & de ne leur accorder aucun des avantages dont ils procuroient la jouissance au reste des citoyens ? Nous avons répondu, ce me semble, que nous examinerions la vérité de ce reproche, si l'occasion s'en présentoit : que notre but pour le présent étoit de former de vrais gardiens, de rendre la république entiere la plus heureuse qu'il nous seroit possible, & non de travailler uniquement pour le bonheur d'un des ordres qui la composent. *Glauc.* Je m'en souviens. *Socr.* Vous semble-t-il à présent que la condition du cordonnier, du laboureur, ou de tout autre artisan, doive entrer en comparaison avec celle de nos guerriers, qui vient de nous paroître plus honorable & plus heureuse que celle des Athlétes qui ont remporté le prix ? *Glauc.* Je suis bien éloigné de le penser. *Socr.* Au reste, il est à propos que je répéte ici ce que je disois alors : Que, si le guerrier cherche son bonheur aux dépens des fonctions de son emploi, si mécontent des avantages purs & certains que son état lui procure, il se laisse séduire

* *Adim. Livre IV. au commencem.*

par des idées puériles & chimériques de félicité, & s'il fait servir le pouvoir dont nous l'avons armé, à se rendre maître de tout dans la république; il connoîtra avec combien de raison Hésiode a dit, que *la moitié est plus que le tout.* *Glauc.* S'il veut me croire, il s'en tiendra à sa condition. *Socr.* Vous approuvez donc que tout soit commun entre les hommes & les femmes, de la maniere que je viens de l'expliquer, en ce qui concerne l'éducation, les enfans, & la garde de l'état; de sorte qu'elles restent avec eux dans la ville, qu'elles aillent à la guerre avec eux, qu'elles partagent, comme font les chiens entr'eux, les travaux des veilles & de la chasse; en un mot, qu'elles soient de moitié, autant qu'il sera possible, dans tout ce que feront les guerriers. Convenez-vous qu'une telle institution est très-avantageuse au public, & qu'elle n'est point contraire à la nature de l'homme & de la femme, en ce qu'ils ont de commun ensemble? *Glauc.* J'en conviens.

Oper. & [...]ies, v. 40.

Socrate. Ainsi, il ne reste plus qu'à examiner s'il est possible d'établir entre les hommes, cette communauté que la nature a établie entre les autres animaux,

& par quels moyens on peut en venir à bout. *Glauc.* Vous m'avez prévenu. J'allois vous en parler. *Socr.* Car pour ce qui eſt de la guerre, il n'eſt pas beſoin que je m'y arrête : on voit aſſez comment ils la feront ? *Glauc.* Comment, s'il vous plaît ? *Socr.* Il eſt évident qu'ils la feront en commun, & qu'ils y conduiront ceux de leurs enfans qui ſeront aſſez forts pour en ſupporter les fatigues ; afin que ces enfans, à l'exemple de ceux des artiſans, voyent de bonne heure ce qu'il leur faudra faire un jour, & que de plus, ils puiſſent aider leurs peres & leurs meres, & leur rendre en tout ce qui regarde la guerre, les ſervices qui ſeront à leur portée. Avez-vous remarqué ce qui ſe pratique à l'égard des autres métiers ? Combien de tems, par exemple, le fils du potier aide à ſon pere & le regarde travailler, avant que de toucher lui-même à la roue ? *Glauc.* Je l'ai remarqué. *Socr.* Nos guerriers doivent-ils donner moins de ſoins & de tems à former leurs enfans au métier de la guerre ? *Glauc.* Ce feroit une extravagance de le dire. *Socr.* N'eſt-il pas vrai auſſi que tout animal combat avec plus de courage, lorſque ſes petits ſont préſens ?

Glauc. Oüi. Mais il eſt à craindre, Socrate, que s'ils viennent à être vaincus, comme il peut fort bien arriver, ils ne périſſent dans le combat eux & leurs enfans, & que la république ne puiſſe ſe relever d'une telle perte. *Socr.* J'en conviens : mais croyez-vous d'abord qu'il ne faille jamais s'expoſer à aucun riſque? *Glauc.* Non. *Socr.* S'il eſt quelquefois à propos de le faire, n'eſt-ce pas lorſqu'on gagne doublement en réuſſiſſant. *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Or, penſez-vous que ce ſoit un avantage médiocre, & qui ne mérite pas qu'on coure aucun riſque, que des enfans qui doivent un jour porter les armes, aſſiſtent à une action & ſoient témoins de ce qui s'y paſſe? *Glauc.* Je penſe, au contraire, que c'eſt un avantage de la plus grande conſéquence. *Socr.* On rendra donc les enfans ſpectateurs des combats, en pourvoyant d'ailleurs à leur ſûreté par des moyens convenables, & tout ira bien, n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oüi. *Socr.* D'abord leurs peres, étant habiles dans le métier de la guerre, prévoiront, autant que des hommes peuvent le prévoir, quelles ſeront les occaſions périlleuſes & celles qui ne le ſeront pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ils

conduiront

conduiront leurs enfans aux unes, & ne les exposeront point aux autres. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ils leurs donneront pour chefs & pour conducteurs, non de vils esclaves, mais des hommes d'un âge mûr & d'une expérience consommée. *Glauc.* Cela doit être.

Socrate. Mais, dira-t-on, il arrive tous les jours mille accidens auxquels on ne s'attend point. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Hé bien! mon cher ami, pour préserver les enfans de tout malheur, il faut de bonne heure leur attacher des aîles, afin qu'ils échappent au danger en s'envolant. *Glauc.* Qu'entendez-vous par-là? *Socr.* Je veux dire, que dès leurs premiers ans, il faut leur apprendre à monter à cheval; & après cela les conduire à la mêlée, montés, non sur des chevaux de bataille & fougueux, mais sur des chevaux très-dociles & très-légers à la course. Ils en verront mieux ce qu'ils auront à voir, & si le danger presse, il se sauveront plus aisément, en fuyant avec leurs vieux gouverneurs. *Glauc.* Cet expédient me semble bien trouvé.

Socrate. Maintenant, quelle discipline établirons-nous entre nos guerriers, &

comment en uſeront-ils avec l'ennemi? Voyez ſi je penſe juſte ou non ſur ces deux points. *Glauc.* Expliquez-vous. *Socr.* Ne convient-il pas que celui qui par lâcheté aura quitté ſon rang, jetté ſes armes, ou fait quelqu'autre action indigne d'un homme de cœur, ſoit dégradé, & relégué parmi les artiſans ou les laboureurs? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Et qu'on abandonne à l'ennemi, pour en faire ce qu'il voudra, celui qui ſera tombé vif entre ſes mains? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Quant à celui qui ſe ſera ſignalé par ſa bravoure, ne jugez-vous point à propos que ſur le champ de bataille les jeunes guerriers & les enfans lui mettent une couronne ſur la tête? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Qu'ils lui donnent la main? *Glauc.* Encore. *Socr.* Vous ne conſentirez pas, je penſe, à ce que je vais ajoûter. *Glauc.* Quoi? *Socr.* (*q*) Que

(*q*) Quoiqu'il ſoit viſible que ce n'eſt ici qu'un badinage de la part de Socrate; ce badinage n'en eſt pas moins contraire aux bonnes mœurs, indigne d'un honnête homme, d'un ſage, & tel que toute la licence des Grecs ne peut l'excuſer. Et ſi Platon a prêté un pareil badinage à ſon maître, il l'a deshonoré & s'eſt deshonoré lui-même.

chacun d'eux l'embrasse & en soit embrassé. *Glauc.* J'y consens de tout mon cœur. J'ajoûte même à ce réglement, que tandis que la campagne durera, il ne soit permis à personne de se refuser à ses embrassemens. Ce sera pour tous ceux qui aimeront, un motif de mériter le prix de la valeur. *Socr.* Fort bien; cela s'accorde avec ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'il falloit laisser aux bons sujets le choix des femmes, & le droit d'en approcher plus souvent que les autres, afin que leur race devienne aussi nombreuse qu'il se pourra. *Glauc.* Je m'en souviens. *Socr.* Homere veut encore qu'on honore d'une autre maniere les jeunes guerriers qui se distinguent par leur bravoure. Ce poëte dit qu'après un combat où Ajax s'étoit signalé, on lui servit par honneur *un alloyau de bœuf tout entier.* (*r*) Cet honneur est à sa place, à l'égard d'un jeune & vaillant guerrier, puisque c'est tout à la fois une distinction & un moyen d'augmenter ses forces. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Nous suivrons en ce point l'autorité

Iliad. 7. *v.* 321.

(*r*) La Pilloniere traduit ainsi cet endroit: *Nous entrerons dans le sentiment d'Homere, qui nous montre Ajax, après un de ses premiers exploits, porté sur les épaules de ses camarades en triomphe.*

d'Homere. Dans les ſacrifices & dans les fêtes, on célébrera par des chants les exploits des guerriers, on leur donnera la place d'honneur, on leur ſervira des viandes & du vin en plus grande quantité qu'aux autres : ces diſtinctions étant également propres à les flatter & à les rendre plus robuſtes. Ce que j'ai dit des hommes, doit s'entendre auſſi des femmes. *Glauc.* J'approuve tous ces réglemens. *Socr.* A l'égard de ceux qui ſeront morts généreuſement les armes à la main, ne dirons-nous pas d'abord qu'ils ſont de la race d'or ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Et n'entrerons-nous pas dans les ſentimens d'Héſiode, qui aſſure qu'après leur mort ceux de cette race deviennent *des génies purs, bienfaiſans, qui détournent les maux de deſſus les hommes, & veillent à leur conſervation ? Glauc.* Oüi. *Socr.* Ainſi, nous conſulterons l'oracle ſur le culte qu'il faut rendre à ces hommes céleſtes & divins, & nous en réglerons les cérémonies ſur ce qu'il aura répondu. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Nous les honorerons après cela comme des génies tutelaires, & nous leur adreſſerons des vœux ſur leur tombe. On décernera les mêmes

honneurs à ceux qui feront morts de vieilleffe ou de maladie, après avoir paffé leur vie dans l'exercice de la plus pure vertu. *Glauc.* C'eft moins un honneur qu'une juftice que nous leur rendrons.

Socrate. Mais comment nos guerriers en uferont-ils à l'égard des ennemis? *Glauc.* En quoi? *Socr.* Premierement, en ce qui regarde l'efclavage, vous femble-t-il jufte que des Grecs réduifent en fervitude des villes Grecques? Ne devroient-ils pas plutôt les en garantir, fi quelqu'autre peuple les en menaçoit, & fe faire une loi d'épargner la nation Grecque, de forte qu'elle n'eût à craindre l'efclavage que de la part des barbares? *Glauc.* Il eft de leur intérêt de l'épargner. *Socr.* Et par conféquent de n'avoir aucun efclave Grec, & de confeiller à tous les autres Grecs de fuivre en cela leur exemple? *Glauc.* Sans doute. Par-là, au lieu de s'entre-détruire, ils tourneroient toutes leurs forces contre les barbares. *Socr.* Trouvez-vous bon qu'ils dépouillent les morts, & qu'ils ôtent à leurs ennemis vaincus autre chofe que leurs armes? N'eft-ce pas pour les lâches un prétexte de ne point attaquer

ceux qui ſe défendent encore, comme s'ils faiſoient leur devoir en reſtant penchés ſur des cadavres? D'ailleurs, cette avidité pour le butin a déjà été funeſte à plus d'une armée. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-ce pas une baſſeſſe & une avarice ſordide de dépouiller un mort? Une petiteſſe d'eſprit, qui ſe pardonneroit à peine à une femme, de traiter en ennemi le cadavre de ſon adverſaire, après que l'ennemi s'eſt envolé, & qu'il ne reſte plus que l'inſtrument dont il ſe ſervoit pour combattre? Agir de la ſorte, n'eſt-ce pas imiter les chiens qui mordent la pierre qui les a frappés, ſans faire aucun mal à la main qui l'a jettée? *Glauc.* C'eſt faire la même choſe. *Socr.* Que nos guerriers s'abſtiennent donc de dépouiller les corps morts, & qu'ils ne refuſent pas à l'ennemi la permiſſion de les enlever. *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Nous ne porterons pas non plus dans les temples des dieux les armes des vaincus, ſur-tout des Grecs, comme pour en faire une offrande, pour peu que nous ſoyons jaloux de la bienveillance des autres Grecs. Nous craindrons plutôt de ſouiller les temples, en les ornant ainſi des dé-

pouilles de nos proches : à moins toutefois que l'oracle n'ordonne le contraire. (*s*) *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Que penſez-vous du ravage des campagnes & de l'incendie des maiſons ? *Glauc.* Je ſerai bien-aiſe moi-même de ſçavoir vos ſentimens là-deſſus. *Socr.* Mon avis eſt qu'on ne doit faire ni l'un ni l'autre, & ſe contenter d'enlever tous les grains & les fruits de l'année. Voulez-vous en ſçavoir la raiſon ? *Glauc.* Très-volontiers. *Socr.* Il me ſemble que comme la guerre & la ſédition ont deux noms différens, ce ſont auſſi deux choſes différentes, qui ont rapport à deux objets différens. L'un de ces objets eſt ce qui nous eſt uni par les liens du ſang ou de l'amitié ; l'autre eſt ce qui nous eſt étranger. L'inimitié entre les alliés & les amis s'appelle ſédition ; entre les étrangers, elle ſe nomme proprement guerre. *Glauc.* Ce que vous dites eſt très-raiſonnable. *Socr.* Voyez ſi ce que j'ajoute

(*s*) Platon met cette reſtriction, pour ne pas choquer trop ouvertement les Grecs ; la loi qu'il établit ici étant contraire à un uſage reçu depuis long-tems chez eux. Il eſt aiſé de voir qu'il avoit raiſon de le condamner, & que ces trophées ne ſervoient qu'à éterniſer la rivalité & les haines entre les divers peuples de la Gréce.

l'eſt moins. Je dis que les Grecs ſont amis & alliés entr'eux, & étrangers à l'égard des barbares. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ainſi, lorſque les Grecs & les Barbares ont enſemble quelque différend, & qu'ils en viennent aux armes, ce différend eſt une véritable guerre ; mais lorſqu'il ſurviendra quelque choſe de ſemblable entre les Grecs, nous dirons qu'ils ſont amis par nature ; que c'eſt une maladie, un ſoulévement qui trouble la Gréce, & nous donnerons à cette inimitié le nom de ſédition. *Glauc.* Je ſuis tout-à-fait de votre ſentiment. *Socr.* Mais ſi, toutes les fois qu'il s'éleve une ſédition dans une république, les citoyens ravageoient les terres & brûloient les maiſons les uns des autres, voyez, je vous prie, quels effets funeſtes les factions produiroient, & combien chaque parti ſe montreroit peu ſenſible aux intérêts de la patrie. S'ils la regardoient comme leur mere & leur nourrice, ſe porteroient-ils contr'elle à de tels excès ? Les vainqueurs ne croiroient-ils pas faire aſſez de mal aux vaincus, en leur enlevant la récolte de l'année ? Ne les traiteroient-ils pas comme des amis à qui ils ne feront pas toujours la guerre, & avec qui ils doivent ſe réconcilier un

jour? *Glauc.* Cette façon d'agir eſt beaucoup plus conforme à l'humanité que la premiere.

Socr. Mais quoi? N'eſt-ce pas une république Grecque que vous prétendez fonder? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Dont les citoyens ſeront humains & vertueux? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Ne ſeront-ils pas auſſi amis des Grecs? ne regarderont-ils pas la Gréce comme leur commune patrie? n'auront-ils pas la même religion? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Ils traiteront donc de ſédition leurs différends avec les autres Grecs, & ne leur donneront pas l'odieux nom de guerre. *Glauc.* Non. *Socr.* En cas de rupture, ils ſe comporteront à leur égard, comme devant un jour ſe raccommoder avec eux. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Ils les réduiront doucement à la raiſon, ſans pouſſer le châtiment juſqu'à leur ôter la liberté, encore moins la vie. Ils les corrigeront en amis pour les rendre ſages, & non en ennemis pour les perdre. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Puiſqu'ils ſont Grecs, ils ne porteront le ravage dans aucun endroit de la Gréce, ne brûleront pas les maiſons, ne traiteront pas en ennemis tous les habitans d'une ville, hommes, femmes

& enfans, ſans exception, & ne regarderont comme tels que le petit nombre des auteurs de la ſédition : ainſi, épargnant les terres & les maiſons des autres qui ſont leurs amis, ils n'uſeront de violence qu'autant qu'elle ſera néceſſaire pour contraindre les innocens à tirer eux-mêmes vengeance des coupables. *Glauc.* Je conſens que nos citoyens gardent avec les autres Grecs ces ménagemens dans leurs querelles, & qu'ils en uſent avec les Barbares, comme les Grecs ſont à-préſent entr'eux (*t*). *Socr.* Ainſi, défendons à nos guerriers par une loi expreſſe les ravages & les incendies. *Glauc.* Je le veux bien ; j'approuve fort cette loi, & celles qui précédent.

Mais, Socrate, il me ſemble que, ſi on vous laiſſe pourſuivre, vous ne viendrez jamais au point eſſentiel dont vous avez différé plus haut l'explication, & en vûe duquel vous venez de dire tant de choſes : ce point eſt de voir ſi cette forme de gouvernement eſt poſſible, & comment elle l'eſt ; car je conviens que tous

---

(*t*) Ce que Platon dit ici eſt très-humain & très-raiſonnable. Mais le remede venoit trop tard après la longue guerre du Péloponnèſe qui avoit affoibli la Gréce, & épuiſé les forces d'Athénes.

ces biens dont vous avez fait mention ſe trouveroient dans une pareille républi-que, ſi elle pouvoit exiſter. J'ajoûte mê-me d'autres avantages que vous omettez, par exemple, que ſes guerriers ſeroient in-vincibles au combat, parce que, ſe con-noiſſant tous, & ſe donnant dans la mêlée les noms de freres, de peres, de fils, ils vole-roient au ſecours les uns des autres. Je ſçais auſſi que la préſence de leurs femmes les rendroit encore plus invincibles, ſoit qu'el-les combattiſſent avec eux dans les mêmes rangs, ſoit qu'on les mît derriere le corps de bataille, pour faire peur à l'ennemi, & pour s'en ſervir à toute extrémité. Je vois qu'ils goûteroient pendant la paix mille autres biens dont vous n'avez rien dit. Je ſuis d'accord avec vous qu'ils joui-ront de tous ces biens, & de beaucoup d'autres encore, ſi l'exécution répond au projet. Ainſi, laiſſez ce détail qui eſt ſu-perflu; montrez-nous que ce projet n'eſt point une chimere, & comment on peut l'exécuter; je vous tiens quitte du reſte.

Socrate. Quelle irruption vous faites tout-à-coup ſur mon diſcours, ſans ſon-ger que je ſuis occupé à des préparatifs de guerre! peut-être ne ſçavez-vous pas qu'après avoir échappé, non ſans peine,

à deux vagues furieuſes, vous m'expoſez à une troiſiéme vague beaucoup plus groſſe & plus terrible : quand vous l'aurez vûe, & que vous en aurez entendu le bruit, vous excuſerez ma frayeur, & tous les détours que j'ai pris pour éviter de tomber dans un auſſi étrange diſcours que celui dont il s'agit. *Glauc.* Plus vous apporterez de prétextes pour ne rien dire, plus nous vous preſſerons de nous expliquer comment votre ſyſtême de politique peut avoir lieu : parlez donc, & ne nous tenez pas plus long-tems en ſuſpens. *Socr.* Soit. Il eſt bon d'abord de vous rappeller, que ce qui nous a conduit ici, c'eſt la recherche de la nature de la juſtice & de l'injuſtice. *Glauc.* A la bonne heure; mais que fait cela à la queſtion préſente? *Socr.* Rien : mais quand nous aurons découvert la véritable idée de la juſtice, exigerons-nous de l'homme juſte qu'il ne s'écarte en rien de cette idée, & qu'il ait une parfaite conformité avec elle? Ne nous ſuffira-t-il pas qu'il en approche autant qu'il eſt poſſible, & qu'il en raſſemble en lui plus de traits que le reſte des hommes? *Glauc.* Cela nous ſuffira. *Socr.* Qu'avons-nous donc prétendu, en cherchant l'eſſence de la juſ-

tice ; & quel feroit l'homme jufte, fuppofé qu'il exiftât ? J'en dis autant de l'injuftice & de l'homme injufte. Rien de plus que de trouver deux modéles accomplis de vertu & de vice ; de porter enfuite nos regards fur l'un & fur l'autre, pour juger du bonheur ou du malheur de leur condition, & de nous obliger à conclure, par rapport à nous-mêmes, que nous ferons plus ou moins heureux, felon que nous reffemblerons davantage à l'un ou à l'autre : notre deffein n'a jamais été de prouver que ni l'un ni l'autre de ces modéles pût exifter. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Croyez-vous qu'un peintre en fût moins habile, fi, après avoir peint le plus beau corps d'homme qui fe puiffe voir, & donné à chaque trait fa derniere perfection, il ne pouvoit prouver que la nature en peut produire un femblable ? *Glauc.* Non. *Socr.* Mais nous-mêmes, qu'avons-nous fait dans cet entretien, finon de tracer le modéle d'une république parfaite ? *Glauc.* Rien autre chofe. *Socr.* Ce que nous en avons dit fera-t-il moins bien dit, quand nous ferions hors d'état de montrer qu'on peut former une fociété fur ce modele ? *Glauc.* Point du tout.

Socr. La vérité eſt donc telle que je viens de dire ; mais puiſque vous voulez que je vous faſſe voir par où & juſqu'à quel point ce projet peut ſe réaliſer, j'y conſens pour vous obliger, pourvû que vous m'accordiez de nouveau une choſe qui doit ſervir à ma preuve. *Glauc.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* Eſt-il poſſible d'exécuter une choſe précisément comme on la conçoit ? N'eſt-il pas au contraire dans la nature des choſes, que l'exécution approche moins du vrai que l'idée ? D'autres ne penſent peut-être pas de même ; mais vous, qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Je ſuis de votre ſentiment. *Socr.* N'exigez donc pas de moi que je réaliſe dans la derniere préciſion le plan de république que je viens de tracer : croyez que, ſi je puis trouver comment une ſociété peut être gouvernée d'une maniere très-approchante de celle que j'ai dite, j'aurai prouvé, comme vous l'exigez de moi, que notre république n'eſt point une chimere : ne ſerez-vous pas content, ſi j'en viens à bout ? Pour moi, je le ſerois. *Glauc.* Et moi auſſi. *Socr.* Tâchons à préſent de découvrir pourquoi les républiques ſont aujourd'hui mal gouvernées, & quel changement il faudroit faire dans le

gouvernement pour le rendre parfait : n'y changeons, s'il ſe peut, qu'un point, ſinon deux ; du moins un très-petit nombre, & des moins conſidérables pour leurs effets. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or, je trouve qu'en y changeant un ſeul point, je ſuis en état de montrer que les républiques changeroient tout-à-fait de face. Il eſt vrai que ce point n'eſt ni de petite conſéquence, ni aiſé à changer ; mais enfin le changement eſt poſſible. *Glauc.* Quel eſt ce point ?

Socr. Me voici arrivé à ce que j'ai comparé au troiſiéme flot ; mais duſſé-je être accablé & comme ſubmergé ſous le ridicule dont ce flot me va couvrir, je vais parler : écoutez-moi. *Glauc.* Dites. *Socr.* A moins que les philoſophes ne gouvernent les états, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois & ſouverains, ne ſoient véritablement & ſérieuſement philoſophes, de ſorte que l'autorité politique & la philoſophie ſe rencontrent enſemble dans le même ſujet, & qu'on excluë abſolument du gouvernement tant de perſonnes qui aſpirent aujourd'hui à l'un de ces deux termes, à l'excluſion de l'autre ; à moins de cela, mon cher Glaucon, il n'eſt point de reméde aux maux

qui déſolent les états, ni même à ceux du genre humain : jamais cette république parfaite, dont nous avons dreſſé le plan, ne paroîtra ſur la terre, & ne verra la lumiere du jour. Voilà ce que je craignois de dire depuis ſi long-tems : je prévoyois combien un tel diſcours révolteroit la plûpart des hommes ; parce qu'en effet il eſt difficile de concevoir que le bonheur public & particulier ſoit attaché à cette condition. *Glauc.* Vous vous êtes attendu, Socrate, auſſi-tôt après que vous auriez proféré ce diſcours, à voir beaucoup de gens, même d'un mérite diſtingué (*u*), s'élever contre vous, jetter leurs habits ; & après s'être armés de tout ce qui ſe trouveroit ſous leur main, venir fondre ſur vous en bon ordre, & dans la diſpoſition de faire des merveilles. Si vous ne les repouſſez avec les armes de la raiſon, vous allez être accablé de railleries, & vous porterez la peine de votre témérité. *Socr.* C'eſt vous auſſi qui en êtes la cauſe. *Glauc.* Je ne m'en repens

(*u*) Ces gens qu'on repréſente ici marchant en bel ordre contre Socrate, étoient les ſophiſtes & les faux philoſophes de ce tems-là. C'eſt pour les confondre que Socrate entre dans cette longue digreſſion, où il développe admirablement le caractere du vrai philoſophe.

pas; mais je vous promets de ne pas vous abandonner, & de vous feconder de tout mon pouvoir : tout ce que je puis faire eft de vous encourager, & de m'intéreffer à vos fuccès. Peut-être encore répondrai-je à vos queftions plus à propos que tout autre ; avec un tel fecours, effayez de combattre vos adverfaires, & de les convaincre que la raifon eft de votre côté.

Socrate. Je l'effayerai avec confiance, puifque vous m'offrez un fecours fur lequel je compte beaucoup. Si nous voulons nous fauver des mains de ceux qui nous attaquent, il me femble néceffaire de leur expliquer quels font les philofophes à qui nous ofons dire qu'il faut déférer le gouvernement des états. Après avoir développé ce point, nous pourrons plus aifément leur faire tête, & leur montrer qu'il n'appartient qu'à ceux qui ont les qualités que nous demandons, d'être philofophes & magiftrats ; & que tous les autres ne doivent ni philofopher, ni fe mêler du gouvernement des républiques. *Glauc.* Il eft tems d'expliquer votre penfée à ce fujet. *Socr.* C'eft ce que je vais faire. Suivez-moi, & voyez fi je vous conduis bien. *Glauc.* Je vous fuis. *Socr.*

Eſt-il beſoin que je vous rappelle à l'eſprit que, lorſqu'on dit de quelqu'un, qu'il aime une choſe, ſi l'on parle juſte, on n'entend point par-là qu'il en aime une partie & non l'autre; mais qu'il l'aime toute entiere? *Glauc.* Vous ferez bien de me le rappeller: car je ne comprens pas ce que vous voulez dire. *Socr.* En vérité, Glaucon, je pardonnerois à tout autre de parler comme vous faites. Mais un homme expert, comme vous l'êtes, dans les matieres d'amour, devroit ſçavoir que tous les objets, pour peu qu'ils ſoient aimables, font impreſſion ſur un cœur ſenſible, & qu'il les juge tous dignes de ſes ſoins & de ſa tendreſſe. N'eſt-ce pas ainſi que vous faites vous autres à l'égard des beaux garçons? Ne dites-vous pas du nez camus, qu'il eſt joli; de l'aquilin, que c'eſt le nez royal; de celui qui tient le milieu, qu'il eſt parfaitement bien proportionné? Que les bruns ont un air martial, que les blancs ſont les enfans des dieux? Et quel autre qu'un amant a inventé l'expreſſion (*x*), ſous laquelle

(*x*) Μελάγχλωρος, ou plutôt ſelon la correction d'Henri-Etienne μελιχρῦς, c'eſt-à-dire, *couleur de miel*. Lucrece, Horace, Ovide & Moliere ont imité cet

vous déguisez la pâleur de ceux qui sont dans la fleur de l'âge ? En un mot, il n'est point de moyens que vous n'employiez, point de douceurs que vous ne disiez à ceux qui sont dans leur premiere jeunesse pour vous les attacher. *Glauc.* Si vous voulez prendre exemple sur moi, de ce que les autres font en ce genre, je vous l'accorde, pour ne point arrêter le cours de cet entretien. *Socr.* Ne voit-on pas que ceux qui sont adonnés au vin, tiennent la même conduite, & qu'ils font l'éloge de toutes les sortes de vins ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne voyez-vous pas aussi que les ambitieux, lorsqu'ils ne peuvent commander une armée en chefs, servent en qualité de lieutenans, & que ne pouvant être honorés des grands, ils se contentent des honneurs que leur rendent les petits, parce qu'ils sont avides de distinctions quelles qu'elles soient ? *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. A présent, répondez-moi : quand on dit de quelqu'un qu'il aime une chose, veut-on dire qu'il ne l'aime

---

endroit. Ce n'est, comme on voit, qu'un badinage de la part de Socrate ; mais un badinage qui prouve l'extrême corruption des mœurs de son siécle & de son pays.

qu'en partie, ou plutôt qu'il l'aime toute entiere ? *Glauc.* On veut dire qu'il l'aime toute entiere. *Socr.* Ainſi nous dirons du philoſophe, qu'il aime la ſageſſe non en partie, mais toute entiere. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Nous ne dirons pas de quelqu'un qui a du dégoût pour les ſciences, ſurtout s'il eſt jeune, & qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qui eſt bien ou mal, qu'il eſt philoſophe & avide de connoiſſances : de même qu'on ne dit pas d'un homme qui mange avec répugnance, qu'il a faim, & qu'il aime les viandes qu'on lui préſente ; mais qu'il eſt dégoûté. *Glauc.* On a raiſon. *Socr.* Mais celui qui ſe porte vers toutes les ſciences avec une égale ardeur, qui voudroit les embraſſer toutes, & qui eſt inſatiable d'apprendre, ne mérite-t-il pas le nom de philoſophe ? Qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Il y auroit à votre compte des philoſophes en grand nombre, & d'un caractere bien étrange. Il faudra donc comprendre ſous ce nom, tous ceux qui ſont curieux de voir & d'apprendre quelque choſe de nouveau ? Il me paroît encore plus plaiſant de ranger parmi les philoſophes, ces gens avides d'entendre, qui certainement n'aſſiſteroient pas

volontiers à un entretien tel que le nôtre ; mais qui ſemblent avoir loué leurs oreilles pour entendre tous les chœurs, qui courent à toutes les fêtes de Bacchus, quelque part qu'on les célébre, ſoit à la ville, ſoit à la campagne. En vérité, peut-on nommer philoſophes ceux qui ne montrent d'ardeur que pour apprendre de ſemblables choſes, ou qui s'appliquent à la connoiſſance des arts (y) les plus vils ? *Socr.* Ce ne ſont pas là les vrais philoſophes : ils n'en ſont que les imitateurs. *Glauc.* Qui ſont donc, ſelon vous, les vrais philoſophes ? *Socr.* Ceux qui aiment à contempler la vérité. *Glauc.* Vous avez raiſon ſans doute. Mais expliquez-moi ce que vous entendez par-là.

Socrate. Cela ne ſeroit point aiſé vis-à-vis de tout autre. Mais je crois que vous m'accorderez ſans peine ce que je vais dire. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Que l'honnête étant oppoſé au deshonnête, ce ſont deux choſes. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Qui ſont par conſéquent diſtinguées l'une

(y) Ce trait regarde Hippias d'Elide, qui ſe vanta, dit-on, aux jeux Olympiques d'avoir fait de ſes mains ſes habits, ſes ſouliers, ſon anneau, &c.

de l'autre. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Qu'il en eſt de même à l'égard du juſte & de l'injuſte, du bon & du mauvais, & de toutes les autres idées : que chacune de ces idées, priſe en elle-même, eſt une ; mais que, conſidérées dans les relations qu'elles ont avec nos actions, avec les corps, & entr'elles, elles paroiſſent ſe multiplier (z). *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Voici donc par où je diſtingue ces gens avides de voir, amateurs des arts, & bornés à la pratique, des contemplateurs de la vérité, à qui ſeuls convient le nom de philoſophes. *Glauc.* Par où je vous prie ? *Socr.* Les premiers, dont la curioſité eſt toute dans les yeux & dans les oreilles, ſe plaiſent à entendre de belles voix, à voir de belles couleurs, de belles figures, & tous les ouvrages de l'art ou de la nature, où il entre quelque choſe de beau. Mais leur ame eſt incapable de s'élever juſqu'à l'eſſence du beau, de la connoître & de s'y attacher. *Glauc.* La choſe eſt comme vous dites. *Socr.* Ne

(z) La raiſon en eſt aiſée à comprendre. On dit de pluſieurs actions qu'elles ſont juſtes, de pluſieurs corps qu'ils ſont beaux, quoique l'idée ou l'eſſence du juſte & du beau ſoit une.

ſont-ils pas rares ceux qui peuvent s'élever juſqu'au vrai beau, & le contempler en lui-même ? *Glauc.* Très-rares. *Socr.* Qu'eſt-ce que la vie d'un homme, qui, à la vérité, connoît de belles choſes, mais qui n'a aucune idée de la beauté par eſſence, & qui n'eſt pas capable de ſuivre ceux qui voudroient la lui faire connoître ? Eſt-ce un ſonge, eſt-ce une réalité ? Prenez garde : qu'eſt-ce que ſonger ? N'eſt-ce pas, ſoit qu'on dorme, ſoit qu'on veille, prendre la reſſemblance d'une choſe pour la choſe même ? *Glauc.* Oüi, c'eſt là ce que j'appellerois ſonger.

Socrate. Celui au contraire qui a l'idée du beau, qui peut le voir en lui-même, & en tout ce qui participe à ſon eſſence ; qui ne confond point le beau & les choſes belles, & qui ne prend jamais l'un pour l'autre, vit-il en ſonge ou en réalité ? *Glauc.* Il vit en réalité. *Socr.* Les connoiſſances de celui-ci qui ſont fondées ſur une vûe claire des objets, ſont donc une vraie ſcience ; & celles de celui-là qui ſont incertaines, ne méritent que le nom d'opinions. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais, ſi ce dernier, qui, ſelon nous, opine ſur tout, & ne connoît rien, s'emportoit contre nous, & ſoutenoit que nous

ne diſons pas la vérité ; n'aurons-nous rien à lui dire pour l'adoucir, & lui perſuader doucement qu'il ſe trompe, en lui cachant néanmoins la maladie de ſon ame ? *Glauc.* Il faut tâcher de l'adoucir. *Socr.* Voyons ce que nous lui dirons. Voulez-vous que nous lui adreſſions la parole, en l'aſſurant que, loin de porter envie à ſes connoiſſances, s'il en a, nous ſerions charmés de nous convaincre qu'il ſçait quelque choſe. Mais, lui demanderois-je, dites-moi ; celui qui connoît, connoît-il quelque choſe, ou rien ? Glaucon, Répondez-moi pour lui. *Glauc.* Je réponds qu'il connoît quelque choſe. *Socr.* Qui eſt, ou qui n'eſt pas ? *Glauc.* Qui eſt. Car, comment connoîtroit-on ce qui n'eſt pas ?

Socrate. Ainſi, ſans pouſſer nos recherches plus loin, nous ſçavons, à n'en pouvoir douter, que ce qui eſt en toute maniere, peut être connu en toute maniere, & que ce qui n'eſt nullement, ne peut être nullement connu. *Glauc.* Nous en ſommes certains. *Socr.* Mais s'il y avoit quelque choſe qui tînt de l'être & du non être, ne tiendroit-elle pas le milieu entre ce qui eſt tout-à-fait, & ce qui n'eſt point du tout ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* De

De même donc que la ſcience a pour objet l'être, & l'ignorance le non être, il faut chercher pour ce qui tient le milieu entre l'être, & le non être, une maniere de connoître qui ſoit mitoyenne entre la ſcience & l'ignorance, ſuppoſé qu'il y en ait une. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Eſt-ce quelque choſe que l'opinion? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Eſt-ce une faculté diſtinguée ou non, de la ſcience? *Glauc.* Elle en eſt diſtinguée. *Socr.* Ainſi, l'opinion a ſon objet à part, la ſcience de même a le ſien; ſoit qu'on les conſidére l'une & l'autre, par ce qu'elles ont de commun, ou comme deux facultés tout-à-fait différentes. *Glauc.* Oüi. *Socr.* La ſcience n'a-t-elle pas pour objet de connoître ce qui eſt, entant qu'il eſt? Ou plutôt, avant que d'aller plus loin, il me paroît néceſſaire d'expliquer une choſe. *Glauc.* Quoi? *Socr.* Je dis que les facultés ſont une eſpéce d'êtres, qui nous rendent capables, nous & tous les autres agens, des opérations qui nous ſont propres. Par exemple, j'appelle faculté, la puiſſance de voir, d'entendre. Vous comprenez ce que je veux dire par ce nom générique? *Glauc.* Je comprens. *Socr.* Ecoutez quelle eſt ma penſée à ce ſujet. Je ne

vois dans chaque faculté, ni couleur, ni figure, ni rien de ſemblable à ce qui ſe trouve en mille autres choſes, ſur quoi je puiſſe porter les yeux pour m'aider à la diſtinguer d'une autre faculté. Je ne conſidére en chacune d'elles, que ſa deſtination & ſes effets : c'eſt par-là que je les diſtingue; que j'appelle mêmes facultés, celles qui ont le même objet, & qui opérent les mêmes effets ; & facultés différentes, celles qui ont des objets & des effets différens. Et vous, comment les diſtinguez-vous ? *Glauc.* De la même maniere.

Socrate. Maintenant reprenons. Mettez-vous la ſcience au nombre des facultés, & quel rang lui donnez-vous parmi elles ? *Glauc.* Je la regarde comme la plus puiſſante de toutes. *Socr.* L'opinion eſt-elle auſſi une faculté, ou bien quelque autre eſpéce d'être ? *Glauc.* Nullement. L'opinion n'eſt autre choſe que la faculté d'opiner qui eſt en nous. *Socr.* Mais vous êtes convenu un peu plus haut que la ſcience différoit de l'opinion ? *Glauc.* Sans doute ; & comment un homme ſenſé pourroit-il confondre ce qui eſt infaillible avec ce qui ne l'eſt pas ? *Socr.* Fort bien. Ainſi, nous avouons que la ſcience & l'opinion

ſont deux facultés diſtinguées. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Chacune d'elles a donc une vertu & un objet différens. *Glauc.* Il le faut bien. *Socr.* La ſcience, na-t-elle pas pour objet de connoître ce qui eſt, précisément tel qu'il eſt? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais l'opinion n'eſt autre choſe, diſons-nous, que la faculté d'opiner. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* A-t-elle le même objet que la ſcience, de ſorte que la même choſe puiſſe tomber à la fois, ſous la connoiſſance & ſous l'opinion? Ou plutôt, cela n'eſt-il pas impoſſible? *Glauc.* De notre aveu cela eſt impoſſible. Car, ſi les facultés différentes ont des objets différens; ſi d'ailleurs la ſcience & l'opinion ſont deux facultés différentes; il s'enſuit que l'objet de la ſcience ne peut être celui de l'opinion. *Socr.* Si donc l'être eſt l'objet de la ſcience, celui de l'opinion ſera autre choſe que l'être. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Seroit-ce le néant? ou eſt-il impoſſible que le néant tombe même ſous l'opinion? Voyez avec moi. Celui qui opine, ne porte-t-il pas ſon opinion ſur quelque choſe? Peut-on opiner, & n'opiner ſur rien? *Glauc.* Cela ne ſe peut. *Socr.* Ainſi, celui qui opine, opine ſur quelque choſe. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais le néant eſt-il

quelque chofe ? N'eft-ce pas plutôt une négation de chofe ? *Glauc.* Cela eft certain. *Socr.* C'eft auffi pour cette raifon que, comme nous avons affigné à la fcience l'être pour objet, nous avons affigné le néant pour objet à l'ignorance. *Glauc.* Nous avons bien fait. *Socr.* L'objet de l'opinion n'eft donc ni l'être ni le néant. *Glauc.* Non. *Socr.* par conféquent, l'opinion différe également de la fcience & de l'ignorance. *Glauc.* Oüi.

Socrate. Eft-elle au-delà de l'une ou de l'autre, de maniere qu'elle foit plus lumineufe que la fcience, ou plus obfcure que l'ignorance ? *Glauc.* Non. *Socr.* C'eft donc le contraire : c'eft-à-dire, qu'elle a moins de clarté que la fcience, & moins d'obfcurité que l'ignorance ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainfi, l'opinion eft quelque chofe de mitoyen entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* N'avons-nous pas dit plus haut que fi nous trouvions quelque chofe qui fût & ne fût pas en même-tems, cette chofe tiendroit le milieu entre le pur être & le pur néant ; & qu'elle ne feroit l'objet, ni de la fcience ni de l'ignorance, mais de quelque faculté que nous jugerions mitoyenne entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Cela eft vrai. *Socr.* Ne

venons-nous pas de trouver que cette faculté mitoyenne eſt ce qu'on nomme opinion ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Il nous reſte donc à trouver quelle eſt cette choſe qui tient de l'être & du néant, & qui n'eſt proprement ni l'un ni l'autre : ſi nous découvrons qu'elle tombe ſous l'opinion, nous aſſignerons alors à chacune de ces trois facultés, leurs objets ; les extrêmes aux extrêmes, & l'objet moyen à la faculté moyenne : n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Cela poſé, que celui dont il s'agit me réponde : j'entends celui qui ne croit pas qu'il y ait rien de beau en ſoi, ni que l'idée du beau ſoit immuable ; ce curieux qui ne reconnoît que des choſes belles, & qui ne peut ſouffrir qu'on lui parle d'un beau, d'un juſte abſolu ; répondez-moi, lui dirois-je : ces mêmes choſes que vous jugez belles, juſtes, ſaintes, ne vous ſemble-t-il pas, ſous d'autres rapports, qu'elles ne ſont ni belles, ni juſtes, ni ſaintes ? *Glauc.* Il vous répondra qu'oüi, & que les mêmes choſes enviſagées diverſement, paroiſſent belles & laides, & ainſi du reſte. *Socr.* Les choſes doubles, paroiſſent-elles plutôt doubles que moitiés ? *Glauc.* Non.

Socr. J'en dis autant des choſes qu'on appelle grandes ou petites, peſantes ou légères ; une de ces qualifications leur convient-elle plutôt que la qualification contraire ? *Glauc.* Non : elles tiennent toujours de l'une & de l'autre. *Socr.* Ces choſes ſont-elles plutôt qu'elles ne ſont pas ce qu'on les dit être ? *Glauc.* Elles reſſemblent à ces énigmes à double ſens qu'on propoſe à table, & à la queſtion des enfans, ſur la maniere dont l'Eunuque frappa la chauve-ſouris (*a*). Ces énigmes ont deux ſens contraires : on ne peut dire avec certitude, ni oüi ni non, ni l'un & l'autre, ni s'empêcher de dire l'un ou l'autre.

Socrate. Que faire de ces ſortes de choſes, & où les placer mieux qu'entre l'être & le néant ? Car elles n'ont certainement pas moins d'exiſtence que le néant, ni plus de réalité que l'être. *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* Nous avons donc trouvé que cette multitude de cho-

(*a*) Voici l'énigme entiere. Un homme qui ne l'eſt point, qui voit & ne voit point, a frappé & n'a point frappé d'une pierre qui n'eſt pas pierre, un oiſeau qui n'eſt point oiſeau ſur un arbre qui n'eſt point arbre. C'eſt-à-dire, un Eunuque borgne a atteint d'une pierre ponce une chauve-ſouris ſur un ſureau.

ſes qui ſervent au commun des hommes de régles pour juger de la beauté & des autres qualités ſemblables, roulent, pour ainſi dire, dans cet eſpace qui ſépare l'être & le néant. *Glauc.* Nous l'avons trouvé, à n'en pouvoir douter. *Socr.* Mais nous ſommes convenus d'avance que nous dirions de ces ſortes de choſes, qu'elles ſont du reſſort de l'opinion, & non de celui de la ſcience, & qu'il falloit donner pour objet à la faculté moyenne, ce qui tient le milieu entre l'être & le néant. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Nous prononcerons donc hardiment à l'égard de ceux qui voyent pluſieurs choſes belles, mais qui ne voyent pas le beau par eſſence, & qui ne peuvent ſuivre ceux qui veulent les mettre à portée de le voir : qui voyent pluſieurs choſes juſtes, mais non la juſtice même, & ainſi du reſte; qu'ils n'ont ſur tout cela que des opinions, & nullement des connoiſſances certaines. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Qu'au contraire, ceux qui contemplent l'eſſence immuable des choſes, ont des connoiſſances & non des opinions. *Glauc.* Cela eſt également indubitable. *Socr.* Les uns & les autres n'aiment-ils pas, & n'embraſſent-ils pas,

ceux-ci, les choſes qui ſont l'objet de la ſcience; ceux-là, celles qui ſont l'objet de l'opinion? Ne vous rappellez-vous pas ce que nous diſions de ces derniers, qu'ils ſe plaiſent à entendre de belles voix, à voir de belles couleurs, mais qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on leur parle du beau abſolu, comme ſi c'étoit quelque choſe de réel? *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Nous ne leur ferons donc aucune injuſtice en les appellant *amateurs de l'opinion*, plutôt qu'*amateurs de la* (*b*) *ſageſſe*? Croyez-vous qu'ils ſe fâchent contre nous, ſi nous les traitons de la ſorte? *Glauc.* S'ils m'en veulent croire, ils n'en feront rien. Car il n'eſt jamais permis de s'offenſer de la vérité. *Socr.* Il faudra par conſéquent appeller du nom de philoſophes ceux-là ſeuls qui s'attachent aux idées unes, ſimples, immuables? *Glauc.* Sans doute.

(*b*) *Philodoxes*, plutôt que *Philoſophes*.





LIVRE SIXIEME.

SOCRATE. Enfin, après bien de la peine, & un aſſez long circuit de paroles, nous avons fixé, mon cher Glaucon, la différence des vrais philoſophes d'avec ceux qui ne le ſont pas. *Glauc.* Peut-être n'étoit-il pas aiſé d'en venir à bout autrement. *Socr.* Je ne le crois pas. Nous aurions, ce me ſemble, porté encore plus loin l'évidence à cet égard, ſi nous n'avions eu que ce point à traiter, & ſi, notre but principal étant de voir en quoi la condition de l'homme juſte différe de celle du méchant, nous n'étions pas obligés de paſſer rapidement ſur toutes les queſtions incidentes. *Glauc.* Que nous reſte-t-il à conſidérer après cela? *Socr.* Ce qui ſuit immédiatement. Puiſque les vrais philoſophes ſont ceux dont l'eſprit peut atteindre à la connoiſſance de ce qui exiſte toujours d'une maniere immuable, & que les autres, errant ſans principes autour de mille objets qui changent ſans ceſſe de face, ne ſont rien moins que philoſophes; il

faut voir qui nous choisirons pour gouverner notre république. *Glauc.* Quel est le parti le plus sage que nous ayions à prendre ? *Socr.* C'est d'établir magistrats ceux qui nous paroîtront les plus propres à maintenir les loix & les usages dans toute leur vigueur. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Il n'est pas difficile de décider si celui qui est chargé de garder une chose, doit être aveugle ou clairvoyant. *Glauc.* Non sans doute. *Socr.* Or, quelle différence mettez-vous entre les aveugles, & ceux qui, privés de la connoissance de ce qui existe d'une maniere simple & uniforme, & n'ayant dans leur ame aucune idée claire & distincte, ne peuvent, à l'imitation des peintres, porter leurs regards sur l'exemplaire éternel de la vérité, & après l'avoir contemplé avec toute l'attention possible, transporter aux choses d'ici bas ce qu'ils y ont remarqué, & s'en servir comme d'une régle sûre pour fixer par des loix, ce qui est honnête, bon, juste dans les actions humaines, & pour conserver ces loix après les avoir établies ? *Glauc.* Je ne mets aucune différence entr'eux & des aveugles. *Socr.* Est-ce eux que nous choisirons pour gardiens ? Ou plutôt ceux qui, connoissant l'essence

de chaque chose, ne cédent aux autres, ni en expérience, ni en vertu? *Glauc.* Ce seroit une folie d'en choisir d'autres, si d'ailleurs ils n'étoient en rien inférieurs aux premiers; puisqu'ils ont sur eux le plus grand avantage qu'on puisse avoir.

Socrate. C'est à nous d'expliquer à présent par quels moyens ils pourront joindre l'expérience à la spéculation. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Il faut, comme nous disions au commencement de cet entretien, commencer par bien connoître leur caractere. Je suis persuadé, qu'après l'avoir bien approfondi, nous ne balancerons pas un moment à avouer qu'ils peuvent réunir en eux ces deux choses, & qu'on ne doit leur préférer personne pour le gouvernement de la république. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous? *Socr.* Convenons d'abord que la premiere marque de l'esprit philosophique est d'aimer avec passion toutes les sciences qui peuvent le conduire à la connoissance de cette essence immuable, qui ne s'altére, ni par la génération, ni par la corruption. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Qu'il en est de lui comme des amans & des ambitieux, par rapport à l'objet de leur ambition & de leur amour: qu'il aime

tout ce qui tient à cette eſſence, ſans en négliger aucune partie, grande ou petite, plus ou moins eſtimable. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Examinez enſuite ſi ce n'eſt pas une néceſſité que ceux qui doivent être tels que nous avons dit, ayent encore cet autre caractere. *Glauc.* Quel eſt-il? *Socr.* L'averſion, l'horreur du menſonge, auquel ils fermeront toute entrée dans leur ame, avec un amour égal pour la vérité. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Non-ſeulement il y a apparence, mon cher ami; mais il eſt abſolument néceſſaire que celui qui aime quelqu'un, aime tout ce qui le touche, tout ce qui a du rapport à lui. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Mais y a-t-il rien qui ſoit plus étroitement lié avec la ſageſſe, que la vérité? *Glauc.* Non. *Socr.* Eſt-il poſſible que le même caractere ſoit amateur de la ſageſſe & du menſonge? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conſéquent, l'eſprit véritablement avide de ſcience, doit dès la jeuneſſe aimer & rechercher toute vérité. *Glauc.* D'accord. *Socr.* Mais vous ſçavez que, quand les déſirs ſe portent avec violence vers un objet, ils ont moins de vivacité pour tout le reſte; & qu'ils ſont ſemblables à ces foibles ruiſſeaux qu'on

a détournés d'un lit du fleuve rapide. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, celui dont les déſirs ſe tournent du côté des ſciences, n'a de goût que pour les plaiſirs purs, qui ſont propres de l'ame. Pour ce qui eſt des plaiſirs du corps, il les dédaigne, s'il n'eſt point philoſophe de nom, mais d'effet. *Glauc.* La choſe ne peut être autrement. *Socr.* Un homme de ce caractere eſt donc tempérant & entiérement exempt d'avarice. Car les raiſons qui engagent les autres à courir avec tant d'ardeur après les richeſſes, n'ont aucun pouvoir ſur lui. *Glauc.* Oüi.

Socrate. Pour diſcerner le naturel philoſophe de celui qui ne l'eſt pas, il eſt encore bon de faire attention à une choſe. *Glauc.* A quoi? *Socr.* A ce qu'il n'ait rien de bas & de rampant; la petiteſſe étant abſolument incompatible avec une ame qui doit embraſſer dans ſes recherches toutes les choſes divines & humaines. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Mais, penſez-vous qu'une ame élevée, ſublime, qui porte ſa penſée ſur tous les tems & ſur tous les êtres, regarde la vie de l'homme comme quelque choſe de grand? *Glauc.* Cela eſt impoſſible. *Socr.* Une ame de cette trempe ne

craindra donc pas la mort. *Glauc.* Non. *Socr.* Ainſi, un naturel bas & timide n'aura jamais le moindre commerce avec la vraie philoſophie. *Glauc.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais, quoi ! Un homme modéré dans ſes déſirs, exempt d'avarice, de baſſeſſe, de fierté, de lâcheté, peut-il être injuſte ou d'un commerce difficile ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Lors donc que vous ferez le diſcernement de l'ame née pour la philoſophie, vous prendrez garde ſi dès les premieres années, elle montre de l'équité, de la douceur : ou ſi elle eſt farouche & d'un accès difficile. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Vous n'oublierez pas, je penſe, de faire attention à cet autre point. *Glauc.* Quel eſt-il ? *Socr.* Si elle a de la facilité ou de la difficulté à apprendre. Pouvez-vous eſpérer de qui que ce ſoit, qu'il prenne du goût pour ce qu'il fait avec beaucoup de répugnance & peu de ſuccès ? *Glauc.* J'aurois tort de l'eſpérer. *Socr.* Mais s'il ne retient rien de ce qu'il apprend, s'il oublie tout, eſt-il poſſible qu'il acquiere de la ſcience ? *Glauc.* Comment cela pourroit-il être ? *Socr.* Voyant qu'il travaille ſans fruit, ne ſera-t-il pas forcé à la fin de ſe haïr lui-même & tout genre d'étude ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.*

Nous ne mettrons donc pas au rang des naturels vraiment philoſophes, une ame qui oublie tout. Nous voulons qu'elle ſoit douée d'une mémoire excellente. *Glauc.* Nous avons raiſon. *Socr.* Mais un caractere groſſier, qui n'a ni graces ni culture, n'incline-t-il pas naturellement au déſordre? *Glauc.* Oüi. *Socr.* La vérité eſt-elle amie de l'ordre ou du déſordre? *Glauc.* Elle eſt amie de l'ordre. *Socr.* Cherchons donc encore dans le philoſophe, un eſprit ami des graces, ami de l'ordre, & que ſa pente naturelle porte à la contemplation de l'eſſence des choſes. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Toutes les qualités dont nous venons de faire le dénombrement, ne ſe tiennent-elles pas par la main, & ne ſont-elles pas abſolument néceſſaires à une ame qui doit s'élever à la plus parfaite connoiſſance de l'être? *Glauc.* Elles lui ſont abſolument néceſſaires. *Socr.* Peut-on blâmer par quelque endroit, une profeſſion dont on ne peut ſe rendre capable, ſi on n'eſt doué de mémoire, de pénétration, de grandeur d'ame, d'affabilité; ſi l'on n'eſt ami, & pour ainſi dire, allié de la vérité, de la juſtice, de la force, & de la tempérance? *Glauc.* Momus même n'y trou-

veroit rien à reprendre. *Socr.* C'eſt donc à de tels naturels perfectionnés par l'éducation & par l'expérience, & à eux ſeuls que vous confieriez le gouvernement de notre république.

Adimante, prenant ici la parole, me dit : Socrate, perſonne ne peut vous conteſter la vérité de ce que vous venez de dire. Mais voici une choſe qui arrive d'ordinaire à ceux qui s'entretiennent avec vous. Ils s'imaginent que, faute d'être verſés dans l'art d'interroger & de répondre, ils ſont conduits peu à peu dans l'erreur, par une ſuite d'interrogations dont ils ne voyent pas d'abord les conſéquences ; mais qui, rapprochées les unes des autres, aboutiſſent à la fin à les faire tomber en contradiction avec eux-mêmes. Et, comme ceux qui ne ſçavent pas jouer aux dez, ſont tellement embarraſſés par les habiles joueurs, qu'ils finiſſent par ne ſçavoir plus quel dez amener ; ils croyent de même que c'eſt votre habileté ſeule à manier non les dez, mais le diſcours, qui les trompe, & les réduit à ne plus ſçavoir que dire ; & que dans le vrai, la choſe n'eſt pas pour cela telle, que vous voudriez la leur faire croire. Je ne parle de la ſorte, qu'en

conſéquence de ce que je viens d'entendre. On pourroit vous objecter qu'à la vérité il eſt impoſſible d'éluder chacune de vos queſtions en particulier; mais que, ſi on examine la choſe en ſoi, on voit que ceux qui s'appliquent à la philoſophie, non-ſeulement pendant la jeuneſſe, pour y renoncer après en avoir pris une légère teinture, mais qui vieilliſſent dans cette étude, ſont pour la plûpart d'un caractere biſarre & incommode, pour ne rien dire de plus fort: & que les plus ſupportables d'entr'eux, deviennent du moins inutiles à la ſociété, pour avoir embraſſé cette même profeſſion à qui vous donnez tant d'éloges.

Adimante, repris-je, croyez-vous que ceux qui parlent de la ſorte ne diſent pas la vérité? *Adim.* Je n'en ſçais rien. Mais vous me feriez plaiſir de me dire votre ſentiment. *Socr.* Hé bien! mon ſentiment eſt qu'ils diſent vrai. *Adim.* Si cela eſt, ſur quel fondement avez-vous pu dire tantôt qu'il n'eſt point de remede aux maux qui déſolent les états, juſqu'à ce qu'ils ſoient gouvernés par ces mêmes philoſophes, que vous reconnoiſſez être des gens inutiles à la ſociété? *Socr.* Vous me faites-là une demande à laquelle je

ne puis répondre que par une allégorie. *Adim.* N'eſt-ce pas votre coutume d'employer l'allégorie dans vos diſcours ? *Socr.* Soit. Vous me raillez, parce que vous m'avez jetté dans une queſtion embarraſſante. Ecoutez donc l'allégorie dont je vais me ſervir, & vous reconnoîtrez mieux que jamais combien je ſuis mauvais peintre. Le traitement qu'on fait aux ſages dans les républiques où ils vivent, a quelque choſe de ſi étrange & de ſi particulier, que perſonne n'a jamais éprouvé rien qui en approche; de ſorte que je ſuis obligé de former de pluſieurs piéces, qui n'ont enſemble aucun rapport, le tableau qui doit ſervir à leur juſtification, & d'imiter les peintres lorſqu'ils nous repréſentent des hircocerfs, ou d'autres aſſemblages monſtrueux.

Figurez-vous donc le patron d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux, tel que je vais vous le peindre; plus grand & plus robuſte que tout le reſte de l'équipage; mais un peu ſourd, ayant la vûe baſſe, & peu verſé dans l'art de la navigation. Les matelots ſe diſputent entr'eux le gouvernail; chacun d'eux prétend être pilote, ſans avoir aucune connoiſſance du pilotage, & ſans pouvoir dire ſous

quel maître, ni dans quel tems il l'a appris. De plus, ils ſont aſſez extravagans pour dire que ce n'eſt pas une ſcience qui puiſſe s'apprendre, & tout prêts à mettre en piéces quiconque oſeroit ſoutenir le contraire. Imaginez-les enſuite à l'entour du patron, l'obſédant, le conjurant, le preſſant de leur confier le gouvernail. Ceux qui ſont exclus tuent ou jettent dans la mer ceux qu'on leur a préférés. Après quoi, ils enyvrent le patron, ou l'aſſoupiſſent en lui faiſant boire de la mandragore : ils s'emparent du vaiſſeau, ſe jettent ſur les proviſions, boivent & mangent avec excès, laiſſant aller le vaiſſeau au gré des vents; du reſte ils regardent comme un homme entendu, un habile marinier, quiconque peut engager le patron à ſe repoſer ſur eux de la conduite du vaiſſeau; ils mépriſent comme inutile celui qui ne ſçait pas flatter en cela leurs déſirs : ils ignorent d'ailleurs ce que c'eſt qu'un vrai pilote, & que pour être tel il faut avoir une exacte connoiſſance des tems, des ſaiſons, du ciel, des aſtres, des vents, & de tout ce qui appartient à cet art : ils ſe mettent peu en peine que le vaiſſeau ſoit gouverné par un tel pilote, ſoit que quelques-uns

le veuillent ou non, & croyent même qu'il eſt impoſſible de joindre la pratique à la ſcience du pilotage. Dans des vaiſſeaux où ſe paſſent de pareilles choſes, quelle idée voulez-vous qu'on ait du vrai pilote ? Les matelots, dans la diſpoſition d'eſprit où je les ſuppoſe, ne le traiteront-ils pas d'homme inutile, de vain diſcoureur, à qui l'obſervation des aſtres a fait tourner la tête ? *Adim.* Cela eſt vrai.

Socrate. Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin de vous montrer que ce tableau eſt l'image fidele du traitement qu'on fait aux vrais philoſophes dans les divers états. Vous comprenez ſans doute ma penſée. *Adim.* Oüi. *Socr.* Expliquez donc cette allégorie à ceux qui ſont ſurpris de voir les philoſophes traités dans les républiques d'une maniere ſi peu honorable ; tâchez de leur faire concevoir que ce ſeroit une merveille bien plus grande s'ils y étoient honorés. *Adim.* Je la leur expliquerai. *Socr.* Ajoûtez-leur qu'ils ont raiſon de dire que la plus ſaine partie des philoſophes ne rend aucun ſervice à la ſociété : néanmoins, que ce n'eſt point à eux qu'il faut ſe prendre de leur inutilité ; mais à ceux qui ne daignent pas les

employer, parce qu'il n'eſt pas ſelon l'ordre, ni que le pilote prie l'équipage de lui abandonner la conduite du vaiſſeau, ni que les ſages aillent de porte en porte faire aux riches une ſemblable priere. Celui qui a oſé l'avancer a dit une fauſſeté. Mais la vérité eſt, que c'eſt au malade riche ou pauvre, de recourir au médecin; à celui qui a beſoin des lumieres d'autrui pour ſe conduire, de faire les premieres démarches; & non à ceux qui peuvent être de quelque utilité aux autres, de les conjurer de profiter de leurs lumieres. Ainſi, vous ne vous tromperez point en comparant aux matelots dont je viens de parler, les politiques qui ſont aujourd'hui à la tête des affaires; & ceux qu'ils traitent de gens inutiles, de diſcoureurs oiſifs, aux vrais pilotes. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Il ſuit de-là qu'il eſt mal aiſé qu'une profeſſion auſſi excellente ſoit en honneur auprès de ceux qui ſuivent une route abſolument oppoſée. Mais les plus grandes & les plus fortes calomnies que la philoſophie ait à eſſuyer, lui viennent à l'occaſion de ceux qui ſe diſent philoſophes ſans l'être. C'eſt eux que les ennemis de la philoſophie ont en vûe, lorſqu'ils diſent que la plûpart de ſes ſectateurs ſont

des hommes pervers, & que les meilleurs d'entr'eux ſont tout au moins inutiles. Je ſuis convenu que cette accuſation n'étoit que trop bien fondée : n'eſt-il pas vrai? *Adim.* Oüi. *Socr.* Ne venons-nous pas de voir la raiſon de l'inutilité des vrais philoſophes? *Adim.* Oüi. *Socr.* Voulez-vous que nous voyions à préſent la cauſe inévitable de la perverſité des philoſophes ſuppoſés, & que nous nous efforcions de montrer, s'il eſt poſſible, que ce n'eſt point ſur la philoſophie qu'il en faut rejetter la faute? *Adim.* J'y conſens.

Socrate. Commençons par nous rappeller ce qui a donné occaſion à cette digreſſion, c'eſt-à-dire, quelles ſont les qualités néceſſaires à celui qui doit être un jour un honnête homme, un vrai ſage. La premiere qualité étoit, s'il vous en ſouvient, l'amour de la vérité, qu'il devoit rechercher en tout & par-tout : la vraie philoſophie étant abſolument incompatible avec l'eſprit de charlatanerie. *Adim.* C'eſt ce que vous diſiez. *Socr.* La plûpart des hommes ne ſont-ils pas ſur ce point d'un ſentiment bien différent du nôtre? *Adim.* Aſſurément. *Socr.* Sera-ce donc, à votre avis, mal défendre la philoſophie, que de dire, que celui qui a un

véritable désir d'apprendre, ne s'arrête point aux choses d'ici-bas, dont on ne peut avoir qu'une connoissance incertaine ; mais qu'il est né pour la vérité, qu'il tend vers elle avec une ardeur & des efforts que rien ne peut retenir ni surmonter, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à connoître ce qui est, qu'il s'y soit uni par la partie la plus intime de son ame; que cette union, cet accouplement divin ait fait naître en lui l'intelligence & la vérité ; qu'il ait de l'être une vûe claire & distincte, & qu'il vive d'une véritable vie ; que jusqu'à ce moment son ame sera en proie aux douleurs de l'enfantement ? *Adim.* On ne peut la défendre mieux. *Socr.* Peut-il aimer le mensonge ? N'en a-t-il pas au contraire une horreur infinie ? *Adim.* Il le déteste. *Socr.* Nous ne dirons pas non plus que la vérité puisse mener à sa suite le cortége des vices. *Adim.* Non sans doute. *Socr.* Mais qu'elle se trouve toujours avec des mœurs saines & réglées ; que la tempérance est sa compagne. *Adim.* Oüi. *Socr.* Qu'est-il besoin de faire une seconde fois l'énumération des belles qualités inséparables du naturel philosophe ? Vous vous souvenez que nous sommes tombés d'accord

Glaucon & moi, que la force, la grandeur d'ame, l'ouverture d'eſprit & la mémoire, lui étoient eſſentielles : qu'alors vous nous avez interrompu pour dire, qu'à la vérité il étoit impoſſible de ne pas ſe rendre à nos raiſons; mais que, ſi laiſſant les diſcours, on jettoit les yeux ſur la conduite de ceux dont nous parlions, on ne pourroit s'empêcher de dire qu'il eſt viſible que les uns ſont inutiles, & que les autres, en bien plus grand nombre, ſont entiérement méchans : qu'après nous être mis à chercher la cauſe de cette accuſation, nous en ſommes venus à examiner pourquoi la plûpart de ceux qui ſe donnent pour philoſophes, ſont méchans. Et c'eſt ce qui nous a obligés à retracer le caractere des vrais philoſophes, & à en donner une juſte définition. *Adim.* Cela eſt vrai.

Socr. Il faut à-préſent conſidérer comment un ſi beau naturel ſe corrompt & ſe pervertit, de ſorte qu'il n'en échappe que très-peu à la corruption générale ; & ce ſont ceux qu'on ne traite pas de méchans, mais ſeulement d'inutiles. Enſuite nous conſidérerons quel eſt le caractere de ces faux philoſophes, qui s'ingérant d'eux-mêmes dans cette profeſſion ſublime,

ſublime, & infiniment au-deſſus de leur portée, donnent dans mille écarts, & occaſionnent le décri univerſel où ſe trouve la philoſophie. *Adim.* Quelles ſont ces cauſes de corruption? *Socr.* Je vais vous les développer, ſi j'en ſuis capable : d'abord, tout le monde conviendra avec moi qu'il paroît rarement ſur la terre de ces naturels heureux qui réuniſſent en eux toutes les qualités que nous demandons dans un philoſophe accompli : qu'en penſez-vous ? *Adim.* Je crois qu'ils ſont en très-petit nombre. *Socr.* Or, voyez combien de cauſes puiſſantes travaillent à la perte de ce petit nombre. *Adim.* Quelles ſont-elles? *Socr.* Ce qui vous paroîtra de plus étrange, c'eſt que ces mêmes qualités, qui rendent ces naturels ſi précieux, corrompent quelquefois l'ame qui les poſſéde, & l'arrachent des bras de la philoſophie; je dis la force, la tempérance, & les autres qualités dont nous avons fait mention. *Adim.* Cela eſt bien étrange en effet. *Socr.* Outre cela, tout ce qu'on regarde parmi les hommes comme des biens, la beauté, les richeſſes, la force du corps, les grandes alliances, & tous les autres avantages de cette nature, ne

contribuent pas moins à pervertir l'ame, & à la dégoûter de l'étude de la sagesse. Vous comprenez de quoi je veux parler. *Adim.* Oüi; mais je voudrois que vous m'expliquassiez tout ceci plus au long.

Socr. Saisissez bien ce principe général; & tout ce que je viens de dire, loin de vous paroître étrange, vous paroîtra de la derniere évidence. *Adim.* Quel est ce principe? *Socr.* Chacun sçait que toute semence, toute plante, tout animal qui naît sous un climat peu favorable, qui n'a d'ailleurs ni la nourriture ni la saison qu'il lui faut, exige d'autant plus de culture & de soins, que sa nature est plus forte & plus robuste, parce que le mal est plus contraire à ce qui est bon, qu'à ce qui n'est ni bon ni mauvais. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Il est donc vrai dans l'ordre physique, qu'une mauvaise nourriture nuit plus à ce qui est excellent de sa nature, qu'à ce qui n'est que médiocre. *Adim.* Oüi. *Socr.* Nous pouvons également assurer, mon cher Adimante, que dans l'ordre moral, les ames les mieux nées deviennent les plus méchantes par une mauvaise éducation. Croyez-vous en effet que les grands crimes & la malice consommée partent

d'une ame ordinaire, & non plutôt d'un excellent naturel que l'éducation a gâté? Pour les ames vulgaires, on peut dire qu'elles ne feront jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Par-conséquent, de deux choſes l'une : ſi le naturel philoſophique eſt cultivé par les ſciences qui lui ſont propres, c'eſt une néceſſité qu'il parvienne de dégré en dégré juſqu'à la plus ſublime vertu : ſi au contraire il eſt ſemé, s'il croît dans un ſol étranger, il n'eſt pas de vice dont il ne produiſe un jour des rejettons, à moins que quelque Dieu ne veille d'une façon ſpéciale à ſa conſervation. Penſez-vous, comme la plûpart ſe l'imaginent, que ceux qui perdent la jeuneſſe, ſoient ces gens mépriſables à qui on donne le nom de ſophiſtes ? Le plus grand mal ne vient pas d'eux. Ceux qui l'attribuent aux ſophiſtes ſont eux-mêmes des ſophiſtes bien plus dangéreux, qui par leurs maximes ſçavent former, & tourner à leur gré l'eſprit des hommes & des femmes, des jeunes & des vieux. *Adim.* En quelle occaſion ? *Socr.* Dans les aſſemblées publiques, au barreau, au théâtre, au camp, ou dans quelqu'autre lieu où la multitude ſe raſ-

ſemble ; lorſqu'on y blâme ou qu'on y approuve certaines paroles ou certaines actions, avec un grand fracas, de grands cris, & des battemens de mains, redoublés par les voûtes & les échos du lieu où l'on ſe trouve. Au milieu de tout ce tumulte, quelle contenance voulez-vous que faſſe un jeune homme ? Quelque excellente que ſoit l'éducation qu'il a reçue en particulier, ne fera-t-elle pas naufrage au milieu de ces flots de louanges & de mépris ? Pourra-t-elle réſiſter au torrent qui l'entraînera ? Ne conformera-t-il pas ſes jugemens à ceux de la multitude ſur ce qu'elle trouvera beau ou honteux ? Ne s'attachera-t-il pas aux mêmes choſes ? Ne s'étudiera-t-il pas à reſſembler aux autres ? *Adim.* Mon cher Socrate, comment pourroit-il faire autrement ?

Socr. Je n'ai cependant point encore parlé de la plus violente épreuve à laquelle on met ſa vertu. *Adim.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* C'eſt lorſque les maîtres & les ſophiſtes dont je parle, ne pouvant rien ſur ſon eſprit par leurs diſcours, ajoutent les mauvais traitemens aux paroles. Ne ſçavez-vous pas qu'ils puniſſent par la perte des biens, de la réputation, de la vie même, ceux qui refuſent de

ſe rendre à leurs raiſons. *Adim.* Je le ſçais. *Socr.* Quel ſophiſte, quelle inſtruction particuliere pourroit tenir contre la force d'une pareille ſéduction ? *Adim.* Il n'en eſt point. *Socr.* Non ſans doute ; & ce ſeroit une folie d'entreprendre d'y réſiſter. Il n'y a point, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'ame vraiment vertueuſe, lorſque ſon éducation ſera contrebalancée par de tels maîtres. Ceci doit s'entendre à parler humainement, & en mettant à part toute protection immédiate des dieux. Car, ſi dans une république gouvernée ſelon ces maximes, il ſe trouve quelqu'un qui échappe au naufrage commun, & qui ſoit honnête homme, on peut aſſurer, ſans crainte de ſe tromper, qu'il eſt redevable aux dieux de ſon ſalut. *Adim.* Je ſuis de votre avis. *Socr.* Vous pouvez l'être encore pour ce qui ſuit. *Adim.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* C'eſt que ces docteurs mercénaires, que le vulgaire appelle ſophiſtes, & dont il croit que les leçons ſont entiérement oppoſées à ce qu'il enſeigne lui-même, ne font en effet autre choſe que répéter à la jeuneſſe dans leurs écoles les maximes que le peuple ſuit dans ſes aſſemblées ; & c'eſt là ce qu'ils appellent enſeigner la ſageſſe : c'eſt com-

me si quelqu'un, après avoir étudié l'instinct & les appétits d'un animal grand & robuste, comment il faut l'approcher & le toucher, ce qui l'irrite & ce qui l'appaise, quels cris il pousse dans les diverses rencontres, & quel ton de voix l'adoucit ou le met en fureur : c'est, dis-je, comme si, après avoir appris tout cela avec le tems & l'expérience, il en formoit un art auquel il donnât le nom de sagesse, & qu'il se proposât d'enseigner, sans avoir d'ailleurs aucune régle sûre pour discerner parmi les inclinations de cet animal celles qui sont honnêtes, bonnes, justes, de celles qui sont honteuses, mauvaises, injustes; se conformant dans ses jugemens à l'instinct de l'animal; appellant bien tout ce qui le flatte & lui fait plaisir; mal, tout ce qui le courrouce, juste & beau, tout ce qui va à contenter les nécessités de la nature, sans y faire d'autre distinction; parce qu'il ne sçait pas quelle différence essentielle il y a entre ce qui est bon en soi, & ce qui est bon pour la nature; qu'il ne l'a jamais connue, & qu'il est hors d'état de la faire connoître aux autres. Quel étrange maître, grands dieux, qu'un maître de ce caractere! *Adim.* Vous avez raison.

Socr. N'eſt-ce pas là, trait pour trait, l'image de ceux qui font conſiſter la ſageſſe à connoître ce que déſire la multitude aſſemblée, ce qui lui fait plaiſir, ſoit en fait de peinture, ſoit en fait de muſique, ſoit en fait de politique ? N'eſt-il pas évident que, ſi quelqu'un produit dans ces aſſemblées quelque ouvrage de poëſie, ou autre choſe ſemblable ; s'il propoſe quelque réglement concernant l'état, & qu'il s'en rapporte au jugement du public, c'eſt pour lui une triſte & inévitable néceſſité de ſe conformer en tout à ce que la multitude approuvera ? Or, avez-vous jamais entendu quelqu'un de ceux qui la compoſent, prouver autrement que par des raiſons ridicules & pitoyables, que ce qu'il eſtime bon & honnête, eſt tel en effet ? *Adim.* Je n'en ai entendu aucun, & je crois que je n'en entendrai jamais. *Socr.* A toutes ces réflexions joignez encore celle-ci. Eſt-il poſſible que la multitude entende volontiers, & regarde comme vrai ce principe : que l'idée du beau eſt une, & diſtinguée de cette foule de choſes belles qui frappent les ſens ; que les eſſences des choſes ſont ſimples & indiviſibles ? *Adim.* Cela n'eſt pas poſſible. *Socr.* Il

eſt par conſéquent impoſſible que le peuple ſoit philoſophe. *Adim.* Oüi. *Socr.* C'eſt auſſi une néceſſité qu'il mépriſe ceux qui s'adonnent à la philoſophie. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Et que ces maîtres particuliers, qui ſont livrés au peuple, & qui s'appliquent à lui plaire en tout, les mépriſent à ſon exemple. *Adim.* Cela eſt évident.

Socr. Tout ceci ſuppoſé, quel aſyle voyez-vous, où le naturel philoſophique puiſſe ſe retirer, perſévérer dans la profeſſion qu'il a embraſſée, & parvenir au point de perfection où il aſpire? Jugez-en par ce que nous avons dit ci-deſſus. Nous ſommes convenus que le vrai philoſophe devoit avoir reçû de la nature l'ouverture d'eſprit, la mémoire, la force, la grandeur d'ame en partage. *Adim.* Il eſt vrai. *Socr.* Il ſe diſtinguera donc entre tous ſes égaux, ſur-tout ſi les perfections du corps répondent à celles de l'ame. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, lorſqu'il ſera parvenu à l'âge mûr, ſes parens & ſes concitoyens s'empreſſeront de faire uſage de ſes talens, & de lui confier leurs intérêts particuliers, & ceux de l'état. *Adim.* Il doit s'y attendre. *Socr.* Ils l'accableront de reſpects & de ſoumiſſions, prévoyant de

loin le crédit qu'il aura un jour dans sa patrie, & lui faisant déja leur cour par avance. *Adim.* Cela arrive d'ordinaire. *Socr.* Que voulez-vous qu'il fasse au milieu de tant de flatteurs, sur-tout s'il est né dans un état puissant, s'il est riche, de haute naissance, beau de visage, & d'une taille avantageuse (*a*)? Ne se laissera-t-il pas aller aux plus folles espérances, jusqu'à s'imaginer qu'il a assez de talens pour gouverner les Grecs & les Barbares? Rempli de ces vaines idées, ne sera-t-il pas bouffi d'orgueil & d'arrogance? La raison ne perdra-t-elle pas tout empire sur lui? *Adim.* Oüi.

Socrate. Si tandis qu'il est dans cette disposition d'esprit, quelqu'un s'approchant doucement de lui, osoit lui faire entendre la vérité, & lui dire qu'il est dépourvû de raison, qu'il en a néanmoins grand besoin pour se conduire; que d'ailleurs la raison ne s'acquiert point, à moins qu'on ne s'assujetisse à suivre ses lumieres; croyez-vous qu'obsédé de tant

---

(*a*) Il est clair que Socrate veut désigner ici Alcibiade. Tous les traits lui conviennent. Ce sage qui lui donne des conseils salutaires, c'est Socrate lui-même. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, *le premier & le second Alcibiade* de Platon.

de maux, il prêtât volontiers l'oreille à de pareils discours ? *Adim.* Il s'en faut bien. *Socr.* Et quand bien même ces vérités si naturelles à l'homme pourroient trouver accès dans l'ame de quelqu'un né avec un esprit bienfait, le réveiller, le changer, & le ramener malgré lui à la philosophie : que pensez-vous que fassent ses amis, persuadés que ce changement va leur faire perdre ses bonnes graces, & tous les avantages qu'ils se promettoient ? Ne le traverseront-ils pas de tout leur pouvoir ? Discours, actions, ne mettront-ils pas tout en œuvre pour le dissuader, en même-tems qu'ils tourneront tous leurs efforts contre cet importun donneur d'avis, pour le perdre, soit en lui dressant des piéges secrets, soit en le traduisant devant les juges ? *Adim.* Cela ne peut manquer d'arriver. *Socr.* Hé bien ! espérez-vous encore qu'il s'adonne à la philosophie ? *Adim.* Presque plus. *Socr.* Vous voyez donc que j'avois raison de dire, que même les bonnes qualités du caractere philosophique, perverties par une mauvaise éducation, contribuent en quelque sorte à le détourner de l'étude de la sagesse, aussi-bien que les richesses & les autres avantages de la

fortune ? *Adim.* Oüi : je reconnois que vous aviez raiſon.

Socrate. Telle eſt, mon cher ami, la maniere dont ſe corrompent & ſe perdent ces naturels heureux, deſtinés à la plus excellente de toutes les profeſſions ; naturels qui ſont d'ailleurs très-rares, comme nous avons dit. Ce ſont ces hommes, ainſi pervertis, qui cauſent les plus grands maux à la ſociété & aux particuliers ; & qui au contraire leur font les plus grands biens, lorſqu'ils ſe tournent du bon côté. Un naturel médiocre ne peut apporter aucun changement conſidérable à la fortune des états, ni à celle des particuliers. *Adim.* Rien n'eſt plus vrai. *Socr.* Ces mêmes hommes, après avoir abandonné la profeſſion pour laquelle ils étoient nés, après avoir laiſſé la philoſophie déſerte & ſans culture, menent une vie qui leur eſt étrangère, & qui n'a rien de ſolide & de vrai. Cependant la philoſophie ainſi délaiſſée par ſes propres enfans, les voit remplacés par des enfans ſuppoſés qui la deshonorent, & lui attirent de la part de ceux dont vous parliez, ces reproches odieux ; que de tous ceux qui la cultivent, les uns ne ſont bons à rien, la

plûpart ſont dignes des plus grands ſupplices. *Adim.* Ces reproches ne ſont, il eſt vrai, que trop ordinaires. *Socr.* Et ils ne ſont pas ſans fondement. Des hommes de néant voyant la place vuide, & éblouis par les noms diſtingués & les titres qui la décorent, quittent volontiers une profeſſion obſcure, où leurs petits talens avoient brillé peut-être avec quelque éclat; & ſe jettent entre les bras de la philoſophie : ſemblables à ces criminels, échappés de leur priſon, qui vont ſe réfugier dans les temples. Car la philoſophie, malgré l'état d'abandon où elle eſt réduite, conſerve encore ſur les autres arts, un aſcendant, une ſupériorité, qui attire auprès d'elle ces naturels manqués, ces vils artiſans, dont un travail ſervile a rendu le corps perclus & contrefait, & dont il a en même-tems dégradé & appeſanti l'ame. Cela peut-il être autrement ? *Adim.* Non. *Socr.* A les voir, ne diriez-vous pas un eſclave chauve & de petite taille, ſorti depuis peu de la forge & des entraves, qui a amaſſé quelque argent, & qui, après s'être nettoyé au bain, & revêtu d'un habit neuf, va épouſer la fille de ſon maître, que la pauvreté & l'abandon où elle eſt, rédui-

ſent à cette cruelle extrémité ? *Adim.* Cette comparaiſon eſt juſte. *Socr.* Quels enfans naîtront d'un pareil mariage ? Sans doute des enfans contrefaits & de mauvais naturel. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* De même, quelles productions ſortiront du commerce de ces ames baſſes & ſans culture avec la philoſophie ? Des penſées frivoles, des ſophiſmes, des opinions dépourvues de vérité, de bon ſens, & de ſolidité. *Adim.* Rien autre choſe.

Socrate. Il reſte pourtant encore, mon cher Adimante, un petit nombre de vrais philoſophes, d'eſprits élevés, que l'éducation a perfectionnés, qui, retirés dans quelque ſolitude, doivent leur perſévérance dans l'étude de la ſageſſe, au ſoin qu'ils ont pris de s'éloigner des corrupteurs ; ou qui, nés dans un petit état avec des ſentimens nobles, ſe conſacrent à la philoſophie, par le mépris qu'ils font avec raiſon des charges publiques, & des honneurs médiocres qui pourroient leur revenir de l'exercice de quelque autre profeſſion. D'autres enfin, ſont arrêtés par le même frein qui retient notre ami Théagès (*b*). Tout ce qui

(*b*) Il y a dans Platon un dialogue qui porte ſon nom.

peut détourner quelqu'un de la philosophie, semble s'être réuni contre lui : mais ses maladies continuelles qui l'empêchent de se mêler des affaires, l'obligent à philosopher malgré qu'il en ait. Je ne dis rien de mon génie (*c*) familier. A peine trouvera-t-on dans les siécles passés un seul homme qui ait éprouvé la même chose que moi. Or, parmi ce petit nombre, ceux qui goûtent & qui ont goûté la douceur & le bonheur qu'on trouve dans la possession de la sagesse, convaincus de la folie du reste des hommes, & du désordre introduit dans les

(*c*) On a beaucoup écrit sur le génie familier de Socrate ; les uns ont soutenu que c'étoit un bon, les autres que c'étoit un mauvais démon. Il me paroît que ce génie n'étoit autre chose que la raison, à la voix de laquelle personne ne fut plus attentif ni plus docile que Socrate. Si on joint à cela la profonde connoissance qu'il avoit du cœur de l'homme, on ne sera pas surpris qu'il prédit avec une espéce de certitude, ce qui devoit arriver à quelques-uns de ceux qu'il voyoit plus familierement. Peut-être, pour accréditer davantage sa doctrine, n'étoit-il pas fâché que le public & même la plûpart de ceux qui l'approchoient, crussent qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire ; mais je doute qu'il en fut lui-même persuadé. Il en parle, en plusieurs endroits de Platon, presque toujours en badinant avec son ironie accoutumée. Il dit ici que les philosophes qui l'avoient précédé, & qui tous s'étoient dit inspirés, ne l'étoient pas ; & par-là il nous donne à juger de ce qu'il pensoit de ses inspirations particulieres.

états par ceux qui ſe mêlent de les gouverner ; voyant d'ailleurs qu'il n'eſt perſonne qui voulût les ſeconder dans les efforts qu'ils feroient pour tirer la juſtice de l'oppreſſion, de ſorte qu'ils n'euſſent rien à craindre pour eux-mêmes ; ſe regardent comme étant au milieu d'une multitude de bêtes féroces, dont ils ne veulent point partager les injuſtices, & à la rage deſquelles ils eſſayeroient en vain de s'oppoſer ; sûrs de ſe rendre inutiles à eux-mêmes & aux autres, & de périr avant que d'avoir pu rendre quelque ſervice à la patrie & à leurs amis. Pleins de ces réflexions, ils ſe tiennent en repos, uniquement occupés d'eux-mêmes. Et comme un voyageur accueilli d'un violent orage, s'eſtime heureux de rencontrer un mur pour ſe mettre à l'abri de la pluie & des vents : de même, voyant que l'injuſtice régne partout impunément, ils mettent le comble du bonheur à pouvoir conſerver dans la retraite, leur cœur exempt d'iniquité & de crimes, paſſer leurs jours dans l'innocence, & ſortir de cette vie avec une conſcience tranquille & remplis des plus belles eſpérances. *Adim.* Ce n'eſt pas peu pour eux, de ſortir de ce monde après avoir

vécu de la ſorte. *Socr.* J'en conviens : mais ils n'ont pas rempli ce qu'il y avoit de plus grand dans leur deſtination, faute de trouver une forme de gouvernement qui leur convînt. Dans une ſociété, conduite ſelon leurs maximes, ils auroient eu beaucoup de crédit, & ſe ſeroient rendus utiles au public & aux particuliers.

Nous avons, ce me ſemble, ſuffiſamment montré la cauſe & l'injuſtice des reproches qu'on fait à la philoſophie. Auriez-vous encore quelque difficulté à m'oppoſer ? *Adim.* Je n'ai plus rien à objecter à ce ſujet. Mais, dites-moi : de tous les états d'apréſent, quel eſt celui qui conviendroit mieux au philoſophe ? *Socr.* Aucun : & c'eſt de quoi je me plains, qu'il n'y ait pas une ſeule forme de gouvernement, qui convienne au caractere philoſophique. Auſſi, le voyons-nous s'altérer, ſe corrompre. Et de même qu'une graine ſemée dans une terre étrangère, dégénere, & prend la qualité du ſol où l'on l'a tranſportée : ainſi, le naturel philoſophique perd la vertu qui lui eſt propre, & change de nature. Qu'on le tranſplante dans un gouvernement dont la perfection ré-

ponde à la ſienne, alors on verra qu'il renferme véritablement en ſoi quelque choſe de divin ; que tous les autres caracteres & les autres profeſſions n'ont rien que d'humain. Vous m'allez demander, ſans doute, de quel forme de gouvernement je veux parler. *Adim.* Point du tout. Mais je voudrois ſçavoir ſi la république dont nous avons tracé le plan, eſt celle que vous avez en vûe, ou ſi c'en eſt une autre. *Socr.* C'eſt elle-même à un point près qui lui manque encore. Nous avons dejà dit, à la vérité, qu'il falloit trouver le moyen de conſerver dans notre ville, le même eſprit qui vous avoit éclairé & dirigé dans l'établiſſement des loix. *Adim.* Nous l'avons dit. *Socr.* Mais nous n'avons pas développé ce point ſuffiſamment, parce que vous avez craint que l'explication n'en fût longue & difficile : d'autant plus que ce qui nous reſte à dire, n'eſt point aiſé à expliquer. *Adim.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Des meſures qu'il faut prendre pour conſerver la philoſophie dans notre république : car les grandes entrepriſes ſont haſardeuſes, & comme l'on dit, *les belles choſes ſont difficiles.* *Adim.* Ne vous rébutez pas, développez-nous ce point,

qui manque à votre ſyſtême pour le rendre complet.

Socrate. Ce ne ſera point le défaut de bonne volonté, mais le défaut de pouvoir qui m'en empêchera, ſi quelque choſe m'en empêche. Je vous fais juge de mon empreſſement à vous ſatisfaire. Voyez avec quel courage, ou plutôt, avec quelle témérité, j'avance qu'il faut pour cela prendre une méthode toute contraire à celle qu'on ſuit aujourd'hui dans l'étude de la philoſophie. *Adim.* Comment donc? *Socr.* On y applique à préſent les enfans de trop bonne heure; encore partage-t-on leur tems entre cette étude, & celle de l'économie & du commerce. Les plus habiles y renoncent, lorſqu'ils ſont prêts d'entrer dans ce qu'elle a de plus difficile, je veux dire, la dialectique (*d*). Dans la ſuite, ils croyent faire beaucoup d'aſſiſter à des entretiens philoſophiques, lorſqu'ils en ſont priés; ils s'en font moins une occupation qu'un paſſe-tems. La vieilleſſe eſt-elle venue: à l'exception d'un petit nombre, leur ardeur pour cette ſcience

(*d*) On verra plus bas ce que Socrate entend par la dialectique.

s'éteint bien plus que le soleil d'Héraclite (c), puisqu'elle ne se rallume plus. *Adim.* Et comment faut-il faire? *Socr.* Tout le contraire. Il faut que les enfans & les jeunes gens s'appliquent à l'étude & à la philosophie d'une maniere proportionnée à leur âge : que dans cette saison où le corps croît & se fortifie, on en prenne un soin particulier, afin qu'un jour il puisse mieux seconder l'esprit dans ses travaux philosophiques. Avec le tems, & à mesure que l'esprit se forme & se mûrit, on renforcera le genre d'exercices qui lui est propre. Enfin, lorsque leurs forces usées ne leur permettront plus d'aller à la guerre, ni de s'occuper des affaires d'état, alors on les laissera se livrer tout entiers à la philosophie; ils ne feront nulle autre chose, si ce n'est en passant. Je parle de ceux qui doivent mener ici bas une vie heureuse, & obtenir après la mort un sort qui réponde à la félicité dont ils auront joui sur la terre.

Adimante. Socrate, on ne peut parler

(c) On peut conclure de ce passage que l'opinion d'Héraclite touchant le soleil, étoit que cet astre s'éteignoit, de quelque maniere & par quelque cause que cela arrivât, & qu'il se rallumoit ensuite.

ſur ce ſujet plus fortement que vous faites. Je crois cependant que la plûpart de ceux qui vous écoutent, à commencer par Thraſymaque, vous réſiſteront avec encore plus de force, & ne ſe rendront pas à vos raiſons. *Socr.* N'allez pas, je vous prie, me mettre mal avec Thraſymaque. Depuis quelque tems, nous ſommes bons amis, & jamais nous n'avons été ennemis. Je vous déclare au reſte, qu'il n'eſt pas d'efforts que je ne faſſe pour le convaincre lui & les autres. Du moins, ce que je dirai leur ſervira dans une (*f*) autre vie, lorſque, recommençant une nouvelle carriere, ils entendront diſcourir ſur ces matieres. *Adim.* Vous parlez d'un tems bien court. *Socr.* Dites plutôt que ce n'eſt rien en comparaiſon de la durée totale des ſiécles. Après tout, il n'eſt pas ſurprenant que de pareils diſcours ne trouvent point de croyance dans la plûpart des eſprits. On n'a point encore vû s'exécuter ce que nous diſons. On n'entend d'ordinaire ſur cette matiere, que des diſcours (*g*) étu-

(*f*) Ceci ſuppoſe la métempſycoſe & la réminiſcence.

(*g*) Socrate a ici en vûe le beau parleur Gorgias, & les autres Sophiſtes.

diés, où l'on a principalement égard à
ce que les membres de chaque phraſe ſe
répondent dans une juſte proportion ;
& non des diſcours naturels & ſans art,
els que les nôtres. Mais ce qu'on n'a
point vu ſur-tout, c'eſt un homme formé
ur le modéle de la vertu, auſſi exacte-
nent que la foibleſſe humaine le permet,
& maître abſolu de tout dans un état auſſi
parfait que lui. Qu'en penſez-vous ?
Adim. Je ne le crois pas. *Socr.* On n'a
point aſſiſté non plus à des entretiens
'hommes vraiment libres & vertueux,
ù l'on cherche la vérité avec ardeur
ar toutes les voies poſſibles, dans la
eule vûe de la connoître : où l'on rejette
ien loin tout ce qui ſent les vains orne-
nens & la fauſſe ſubtilité ; où l'on ne
arle, ni par eſprit de contention, ni
our montrer ſon éloquence, comme on
ait au barreau, & dans les converſa-
ons particulieres. *Adim.* Cela eſt encore
rai.

Socrate. Ce ſont toutes ces raiſons qui
'arrêtoient tantôt, & m'empêchoient
e m'expliquer librement : cependant la
érité l'a emporté, & j'ai dit qu'il ne
lloit point s'attendre à voir ſur la terre
e ſociété, de gouvernement, ni même

d'homme parfait, à moins qu'une heureuse néceſſité ne contraignît bon gré mal gré ce petit nombre de philoſophes qu'on n'accuſe pas d'être méchans, mais d'être inutiles, à ſe charger du timon de l'état, & à déférer en ce point aux déſirs de leurs concitoyens; ou que les dieux n'inſpiraſſent un amour ſincére pour la vraie philoſophie, à ceux qui gouvernent aujourd'hui les monarchies & les autres états, ou à leurs ſucceſſeurs. Dire que l'une ou l'autre de ces deux choſes, ou toutes les deux ſoient impoſſibles, c'eſt avancer un propos dénué de toute vraiſemblance. Autrement, nous ſerions bien dignes de riſée, de nous amuſer ici à former de vains ſouhaits. N'eſt-ce pas? *Adim.* Oüi. *Socr.* Si donc il eſt arrivé dans l'eſpace immenſe des ſiécles dejà écoulés, qu'un vrai philoſophe ſe ſoit trouvé dans le cas de tenir en main le gouvernail de l'état; ſi la choſe arrive à préſent dans quelque contrée barbare, éloignée de ce climat, ou ſi elle doit arriver un jour; nous ſommes prêts à ſoutenir qu'il y a eu, qu'il y a, ou qu'il y aura une république, telle que la nôtre, lorſque cette Muſe (*h*) y poſſé

(*h*) C'eſt-à-dire, la Philoſophie.

dera la ſuprême autorité. Il n'y a rien d'impoſſible & de chimérique dans notre projet. Que l'exécution en ſoit difficile, nous ſommes les premiers à en convenir. *Adim.* Je ſuis de votre avis.

Socrate. Mais le commun des hommes ne penſe pas de même, me direz-vous. *Adim.* Aurois-je tort de le dire ? *Socr.* O mon cher Adimante, n'ayez pas ſi mauvaiſe opinion de la multitude. Quelle que ſoit la façon de penſer du reſte des hommes, au lieu de diſputer avec eux, tâchez de les réconcilier avec la ſageſſe, en détruiſant les mauvaiſes impreſſions qu'on leur en a donné. Montrez-leur les philoſophes dont vous voulez parler : définiſſez, comme nous venons de faire, leur caractere & celui de leur profeſſion ; de peur qu'ils ne s'imaginent que vous leur parlez des philoſophes tels qu'ils les conçoivent. Direz-vous que, quand même ils les enviſageroient ſous leur vrai jour, ils s'en formeront une idée différente de la vôtre, & qu'ils répondront autrement que vous ſouhaitez ? Croyez-vous que des cœurs exempts de fiel & d'envie, s'emporteront contre vous, & vous voudront du mal, tandis que vous en uſerez à leur égard avec

ménagement & avec bonté? Je préviens votre réponse, & je vous déclare qu'un caractere si dur & si intraitable, n'est pas celui de la multitude, mais d'un très-petit nombre de personnes. *Adim.* J'en suis persuadé. *Socr.* Hé bien! soyez également persuadé que ce qui indispose tant de gens contre la philosophie, ce sont ces faux sages, toujours déchaînés contre le peuple, qu'ils accablent d'injures, & dont les discours sont une satyre perpétuelle du genre humain. Ils font en cela un personnage tout-à-fait messéant à la philosophie. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Car, mon cher Adimante, celui qui fait son unique étude de la contemplation de la vérité, n'a pas du tems de reste pour abaisser ses regards sur la conduite des hommes, pour la censurer, & se remplir contre eux de haine & d'aigreur. Son esprit est sans cesse fixé sur des objets qui gardent entr'eux un ordre constant & immuable; qui, sans jamais se nuire les uns aux autres, conservent toujours les mêmes arrangemens & les mêmes rapports. C'est à imiter & à exprimer en soi cet ordre invariable, qu'il met toute son application. Est-il possible en effet qu'on admire la beauté d'un

d'un objet, qu'on aime à s'en entretenir, ſans s'efforcer de lui reſſembler ? *Adim.* Cela ne peut être. *Socr.* Ainſi, le philoſophe devient, autant que la foibleſſe humaine le permet, un homme divin & réglé dans toutes ſes actions, par le commerce qu'il a avec des objets divins, entre leſquels régne un ordre admirable. J'ai mis cette reſtriction, parce qu'il n'eſt rien ici bas où on ne trouve quelque choſe à reprendre (*i*). *Adim.* Vous avez raiſon.

Socrate. Si quelque motif puiſſant l'obligeoit à ne point borner ſes ſoins à ſa propre perfection, mais à faire paſſer dans le gouvernement & dans les mœurs de ſes ſemblables, l'ordre qu'il a admiré dans l'eſſence des choſes, croyez-vous que ce fût un mauvais maître en ce qui concerne la tempérance, la juſtice & les autres vertus civiles? *Adim.* Non certes. *Socr.* Mais ſi le peuple pouvoit ſentir une fois la vérité

(*i*) Socrate a donc reconnu que l'homme eſt ſuſceptible d'une perfection à laquelle néanmoins il n'atteindra jamais. Bien différent des Stoïciens, qui prétendirent depuis que leur ſage pouvoit parvenir à l'état d'impeccance, détruire juſqu'aux moindres fibres des paſſions ; & en prévenir les mouvemens même indélibérés. prétention folle, démentie par l'expérience, & qui rend la vertu impoſſible, à force de la vouloir rendre ſublime.

de ce que nous difons touchant les philofophes, leur voudroit-il tant de mal; & refuferoit-il de nous croire, quand nous affurons, qu'une république ne fçauroit être heureufe, à moins que le plan n'en foit tracé par ces peintres excellens, fur le divin modéle qu'ils ont fans ceffe devant les yeux? *Adim.* Il ceffera de leur vouloir du mal, dès qu'il connoîtra la vérité. Mais de quelle maniere s'y prendront ces peintres pour tracer ce plan? *Socr.* Ils regarderont d'abord l'état, & l'ame de chaque citoyen, comme une toile qu'il faut commencer par rendre pure & nette de tout défaut. Ce qui n'eft point aifé. Et vous remarquerez qu'il y a cette différence entre les légiflateurs philofophes & les autres, que les premiers ne voudront point toucher aux mœurs publiques ou particulieres, qu'ils ne les ayent reçues pures, ou qu'elles ne foient devenues telles par leurs foins. *Adim.* Ils ont raifon en cela. *Socr.* Ils travailleront enfuite fur cette toile, en jettant fouvent les yeux, tantôt fur l'effence de la juftice, de la beauté, de la tempérance, & des autres vertus, tantôt fur la copie qu'ils en tracent dans le cœur de l'homme; puis, par le mê-

lange & la combinaiſon des devoirs & des actions humaines, ils formeront d'après ce divin exemplaire, ce tableau de l'homme parfait, qu'Homère appelle une *image*, une *expreſſion de la divinité*. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Vous jugez bien qu'il faudra ſouvent effacer, puis ajouter de nouveaux traits, juſqu'à ce que les mœurs de l'homme approchent le plus qu'il eſt poſſible de cet état de perfection, qui les rend agréables aux dieux. *Adim.* Après un travail ſi exact, il ne peut ſortir de leurs mains qu'une peinture parfaite.

Socrate. Que vous en ſemble maintenant? Avons-nous ſuffiſamment prouvé à ceux que vous repréſentiez tantôt marchant en ordre de bataille pour nous attaquer, que le ſeul qui puiſſe deſſiner le plan d'une république, c'eſt ce même philoſophe auquel ils trouvoient mauvais que nous donnaſſions les états à gouverner? Ce qu'ils viennent d'entendre ne contribuera-t-il pas à les adoucir? *Adim.* Beaucoup, s'ils veulent écouter la raiſon. *Socr.* Que pourroient-ils encore nous objecter? Que les philoſophes ne ſont point amateurs de l'Etre & de la vérité? *Adim.* Cela ſeroit abſurde. *Socr.* Que leur naturel, tel que nous l'avons dépeint, n'ap-

proche pas de ce qu'il y a de plus excellent ? *Adim.* Non. *Socr.* Ou qu'un semblable naturel, secondé par une heureuse éducation, n'a pas plus de disposition que tout autre à acquérir la vertu & la sagesse ? Leur préféreront-ils ceux que nous avons rejettés ? *Adim.* Ils n'en feront rien. *Socr.* S'effaroucheront-ils encore, quand ils nous entendront dire qu'il n'est point de reméde aux maux publics & particuliers, & que le projet d'une République, telle que nous l'avons imaginée, ne se réalisera jamais, jusqu'à ce que les philosophes ne soient maîtres absolus dans la société ? *Adim.* Peut-être s'adouciront-ils. *Socr.* Voulez-vous que nous laissions le *peut-être*, & que nous disions que nous les avons entiérement adoucis & persuadés, de sorte qu'ils conviennent au moins de leur erreur en rougissant ? *Adim.* A la bonne heure. *Socr.* Supposons-les donc pleinement convaincus de cette vérité. A présent, qui peut douter que les enfans des rois & des autres souverains ne puissent naître avec des dispositions naturelles à la philosophie ? *Adim.* Personne.

Socr. Peut-être pourroit-on dire que quand ils apporteroient en naissant les

plus belles diſpoſitions, c'eſt une néceſſité inévitable qu'ils ſe pervertiſſent. Nous convenons qu'il leur eſt difficile de ſe ſauver de la corruption générale ; mais que, dans toute la ſuite des tems, il arrive que pas un ſeul ne ſe ſauve, c'eſt ce que perſonne n'oſeroit dire. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Or, il ſuffit qu'il s'en ſauve un ſeul, & qu'il trouve ſes ſujets diſpoſés à lui obéir, pour exécuter ce qui paſſe aujourd'hui pour impoſſible. *Adim.* Un ſeul ſuffit. *Socr.* S'il arrive qu'un prince faſſe les loix & les réglemens dont nous avons parlé ci-deſſus, il n'eſt pas impoſſible que ſes ſujets conſentent à s'y ſoumettre. *Adim.* Non, ſans doute. *Socr.* Mais, eſt-ce une choſe étrange & qui répugne, que ce qui nous vient à préſent à la penſée, vienne un jour à la penſée de quelqu'autre ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Nous avons, ce me ſemble, aſſez bien démontré tantôt que notre ſyſtême, une fois ſuppoſé poſſible, étoit très-avantageux. *Adim.* Oüi. *Socr.* Concluons donc que ſi notre plan de légiſlation peut avoir lieu, il eſt excellent ; & que ſi l'exécution en eſt difficile, du moins elle n'eſt pas impoſſible. *Adim.* Cette concluſion eſt juſte.

Socr. Puiſqu'après bien des efforts, nous ſommes enfin venus à bout de ce que nous prétendions, voyons ce qui ſuit, c'eſt-à-dire comment, & à l'aide de quelles ſciences nous formerons des hommes capables de maintenir la conſtitution politique en ſon entier, & à quel âge il faudra les appliquer à chacune de ces ſciences. *Adim.* Dites. *Socr.* En vain ai-je voulu uſer de fineſſe pour éviter de parler des mariages, de la procréation des enfans, & du choix des magiſtrats, ſçachant combien cette matiere étoit délicate, & quelle ſeroit la difficulté de l'exécution, pourvû qu'on exécutât la choſe telle qu'elle doit être. Si je n'en avois rien dit alors, je ſerois obligé d'y revenir à préſent. Puiſque j'ai traité ce qui regarde les femmes & les enfans, je vais reprendre & traiter à fond ce qui regarde l'article des magiſtrats. Nous avons dit, s'il vous en ſouvient, qu'ils devoient témoigner un grand zéle pour le bien public; que c'étoit à nous d'éprouver ce zéle par les plaiſirs, par la douleur; de ſorte que ni les travaux, ni la crainte, ni aucune autre ſituation critique ne leur fît perdre de vûe cette maxime; qu'il falloit rejetter celui qui auroit ſuccombé à ces

épreuves, choisir pour magistrat celui qui en seroit sorti aussi pur que l'or qui a passé par le feu, & le combler de distinctions & d'honneurs pendant sa vie & après sa mort*. Nous n'en avons pas dit davantage pour lors, déguisant & passant sous silence tout le reste, dans la crainte de nous engager dans l'embarras où nous sommes à présent. *Adim.* Vous dites vrai : je m'en souviens. *Socr.* Je craignois alors, mon cher ami, de dire ce que j'ai pris enfin le parti de déclarer : maintenant que le pas est franchi, disons qu'il faut faire autant de philosophes, de ceux de nos gardiens qui seront les plus vigilans. *Adim.* Disons-le hardiment.

* *Livre* I page 192.

Socr. Remarquez, je vous prie, combien le nombre en sera petit; car il arrive rarement que les qualités, qui doivent, selon nous, entrer dans leur caractere, se trouvent rassemblées en un seul; pour l'ordinaire, elles sont partagées entre plusieurs. *Adim.* Comment l'entendez-vous? *Socr.* Vous n'ignorez pas que ceux qui ont de la facilité à apprendre & à retenir, & qui sont d'un esprit vif & pénétrant, n'ont pas communément cette noblesse de sentimens, cette grandeur d'ame, qui les engage à vivre d'une ma-

niere ſage, paiſible & ſolide ; mais que ſe laiſſant aller où la vivacité les emporte, ils n'ont en eux rien de ſtable ni d'aſſuré. *Adim.* Vous avez raiſon. *Socr.* Qu'au contraire les hommes d'un caractere ſolide, incapable de changement, ſur la foi deſquels on peut compter, & qui à la guerre mépriſent les plus grands dangers, n'ont pas d'ordinaire beaucoup de diſpoſition pour les ſciences ; qu'ils ont l'eſprit peſant, peu ſouple, engourdi, pour ainſi dire ; qu'ils bâillent & s'endorment, dès qu'ils veulent s'appliquer à quelque étude ſérieuſe. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Nous avons dit cependant que nos magiſtrats devoient avoir l'eſprit vif & le caractere ferme ; que ſans cela il ne falloit ni prendre tant de ſoin pour leur donner une éducation parfaite, ni les élever aux honneurs & aux premieres dignités. *Adim.* Nous étions bien fondés à le dire. *Socr.* Concevez-vous à préſent que de tels caracteres doivent être rares ? *Adim.* Sans doute.

Socr. Diſons donc maintenant ce que nous avons omis tantôt, qu'outre l'épreuve des travaux, des dangers & des plaiſirs, par laquelle on les fera paſſer, il faut les exercer dans un grand nombre

de ſciences, afin de voir ſi leur eſprit eſt capable de porter les plus ſublimes connoiſſances, ou ſi, comme il arrive aux ames lâches dans les entrepriſes difficiles, la difficulté leur fera perdre cœur. *Adim.* Il eſt à propos de les mettre à cette épreuve; mais quelles ſont ces connoiſſances ſublimes dont vous parlez? *Socr.* Vous vous ſouvenez ſans doute qu'après avoir diſtingué trois parties dans l'ame, cette diſtinction nous a ſervi à expliquer la nature de la juſtice, de la tempérance, de la force & de la prudence. *Adim.* Si je ne m'en ſouvenois pas, je ne mériterois pas d'entendre ce qui vous reſte à dire. *Socr.* Vous rappellez-vous auſſi ce que nous avons dit auparavant? *Adim.* Quoi? *Socr.* * Qu'on pouvoit avoir de ces vertus une connoiſſance plus exacte & plus entiere, mais qu'il falloit faire un trop long circuit pour y parvenir; que nous pouvions les connoître par une voie qui nous écarteroit moins du chemin que nous avions déjà fait, & vous avez paru vous en contenter; en conſéquence, nous avons traité cette matiere un peu moins exactement, ce me ſemble, qu'on n'auroit pû faire; c'eſt à vous de dire ſi vous avez été ſatisfaits. *Adim.* Pour moi,

* *Livre IV. pag. 237.*

je l'ai été, & il m'a semblé que les autres l'étoient aussi. *Socr.* Mais, mon cher ami, dans des sujets de cette importance, toute mesure à laquelle il manque quelque chose, n'est pas suffisante ; parce que rien d'imparfait n'est la juste mesure de quoi que ce soit ; cependant il est assez ordinaire à quelques personnes de croire qu'on peut s'arrêter en-deçà du terme, & qu'il n'est pas besoin de pousser plus loin ses recherches. *Adim.* C'est un défaut commun à bien des gens : il a sa source dans la paresse de leur esprit. *Socr.* Mais aussi, s'il est quelque occasion où l'on doive s'en garder, c'est lorsqu'il s'agit de pourvoir au maintien de la société civile & des loix. *Adim.* Sans doute.

Socr. Il faut donc que celui que nous formons fasse ce grand circuit dont il est question, & qu'il s'exerce l'esprit pour le moins autant que le corps ; ou jamais il ne parviendra, comme nous le prétendons, au plus haut dégré de cette science sublime, dont il lui appartient plus qu'à tout autre d'être instruit. *Adim.* Quoi donc ? Y a-t-il quelque connoissance plus sublime que celle de la justice, & des autres vertus dont nous avons parlé ?

Socr. Sans doute : j'ajoûte qu'à l'égard même de ces vertus, le leger crayon que nous en avons tracé ne lui suffit pas, & qu'il ne doit pas négliger de s'en former le tableau le plus achevé. Ne seroit-il pas ridicule qu'il mît tout en œuvre pour avoir la connoissance la plus pure & la plus exacte de mille autres choses qui sont de peu de conséquence, & qu'il n'apportât pas les plus grands soins à bien connoître les plus importantes ? *Adim.* Cette réflexion est très-sensée ; mais croyez-vous qu'on vous laissera passer outre, sans vous demander quelle est cette science supérieure à toutes les autres, & quel est son objet ? *Socr.* Je ne le crois pas : demandez-le moi donc ; vous en avez cependant entendu parler plus d'une fois : mais, ou vous n'y faites pas réflexion, ou, ce qui me paroît plus vraisemblable, vous ne cherchez qu'à m'embarrasser par de nouvelles questions.

Vous m'avez souvent oüi dire que l'idée (*k*) du bon étoit l'objet de la plus

(*k*) Idée & essence sont synonymes dans le langage de Platon. Ainsi, par l'idée du bon, il n'entend pas cette image abstraite & intellectuelle que nous en formons ; mais la nature & l'essence du bon, ou du souverain bien. On verra par la suite de ce sublime morceau, qu'il

ſublime des connoiſſances, que la juſtice & les autres vertus empruntoient de cette idée leur bonté & leur utilité. Vous ſçavez fort bien que c'eſt à peu près ce que je vais dire : de plus, que nous ne la connoiſſons qu'imparfaitement, & que ſi nous ne la connoiſſons, il ne nous ſervira de rien de ſçavoir tout le reſte ; de même que la poſſeſſion de toute autre choſe nous eſt inutile, ſans la poſſeſſion du bien. Croyez-vous en effet qu'il ſoit avantageux de poſſéder quelque choſe que ce ſoit, ſi elle n'eſt bonne, ou de connoître tout, à l'exception du beau & du bon ? *Adim.* Non, certes je ne le crois pas. *Socr.* Vous n'ignorez pas ſans doute que la plûpart font conſiſter le bien dans la volupté, & d'autres moins groſſiers, dans la connoiſſance. *Adim.* Je le ſçais. *Socr.* Vous ſçavez auſſi, mon cher ami, que ceux qui ſont de ce dernier ſentiment, ſont embarraſſés à expliquer ce que c'eſt que cette connoiſſance, & qu'à la fin ils ſont réduits à dire que c'eſt la connoiſſance du

---

s'agit de Dieu, que la raiſon humaine ne pouvoit s'élever à une connoiſſance plus haute & plus pure de la divinité, enfin, que Socrate en fait le terme & le but de toutes les connoiſſances philoſophiques.

bien. *Adim.* Oüi; & cela eſt fort plaiſant. *Socr.* Sans doute ; c'eſt une choſe plaiſante de leur part de nous reprocher notre ignorance à l'égard du bien, & de nous en parler enſuite comme ſi nous le connoiſſions. Ils diſent que c'eſt la connoiſſance du bien, comme ſi nous devions les entendre, lorſqu'ils auront prononcé le mot de *bien*. *Adim.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Mais ceux qui définiſſent l'idée du bien par celle de la volupté, ſont-ils dans une moindre erreur que les autres ? Ne ſont-ils pas contraints d'avouer qu'il y a des voluptés mauvaiſes ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Et par conſéquent d'avouer que les mêmes choſes ſont bonnes & mauvaiſes ? *Adim.* Oüi.

Socr. Il eſt donc évident que cette matiere eſt ſujette à un grand nombre de difficultés conſidérables. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Eſt-il moins évident qu'au ſujet du beau & de l'honnête, bien des gens s'en tiendront aux ſimples apparences deſtituées de la réalité, dans leurs opinions, dans leurs actions & leurs poſſeſſions ; mais que lorſqu'il s'agit du bien, les apparences ne ſatisfont perſonne, qu'on cherche quelque choſe de réel, & qu'on ſe met peu en peine des

opinions & des préjugés d'autrui ? *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Or ce bien, dont toute ame pourſuit la jouiſſance, en vûe duquel elle fait tout, qu'elle ne connoît que par conjecture, toujours dans l'incertitude, & dans l'impuiſſance de définir au juſte ce que c'eſt, ou du moins de ſuivre dans la pratique un jugement sûr & inébranlable à cet égard, comme elle fait à l'égard des autres choſes; ce qui la prive des avantages qu'elle pourroit retirer de tout le reſte : ce bien ſi grand & ſi précieux, convient-il que la plus ſaine partie de l'état, celle à qui nous devons tout confier, ne le connoiſſe pas mieux que le commun des hommes ? *Adim.* Point du tout. *Socr.* Je penſe en effet que c'eſt peu pour un magiſtrat que la poſſeſſion de ce qui eſt beau & juſte, s'il ignore en quoi il eſt bon; ſuppoſé qu'on puiſſe connoître le beau, le juſte, ſans connoître le bon; car je m'imagine que ſans cela il eſt impoſſible d'avoir une connoiſſance exacte de quelque autre choſe que ce ſoit. *Adim.* Vous avez raiſon. *Socr.* Notre République ſera donc bien gouvernée, ſi elle a pour chef un homme qui joigne la connoiſſance du bien à celle du beau & du juſte ? *Adim.* La

chofe doit être ainfi. Mais vous, Socrate, en quoi faites-vous confifter le bien ? dans la fcience, dans la volupté, ou dans quelqu'autre chofe ? *Socr.* Vous êtes charmant : je vois depuis long-tems que vous ne voulez pas vous en tenir à ce qu'en ont dit les autres. *Adim.* C'eft qu'il ne me paroît pas raifonnable, mon cher Socrate, qu'un homme comme vous, qui a réfléchi toute fa vie fur cette matiere, puiffe dire quel a été le fentiment des autres, & ne puiffe pas dire le fien. *Soc.* Fort bien: mais vous paroît-il plus raifonnable qu'un homme parle de ce qu'il ne fçait pas, comme s'il le fçavoit ? *Adim.* Non ; mais il peut propofer comme une conjecture ce qu'il croit probable. *Socr.* Hé quoi ! ne fentez-vous pas le ridicule de tous ces fyftêmes, qui ne font fondés fur aucun principe certain ? Les meilleurs ne font-ils pas pleins d'obfcurité ? Leurs inventeurs, qui peut-être ont trouvé la vérité, mais qui ne peuvent en rendre raifon, ne reffemblent-ils pas aux aveugles, qui, fans le fçavoir, fuivent le droit chemin ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Voulez-vous donc entendre de moi un fyftême informe, obfcur & mal digéré, tandis que d'autres

vous en offrent de clairs & de magnifiques ?

Au nom des Dieux, Socrate, reprit Glaucon, n'en demeurez pas là, comme si vous étiez déja arrivé au terme : nous serons contens, si vous nous expliquez la nature du bien, comme vous avez expliqué celle de la justice, de la tempérance, & des autres vertus. *Socr.* Je n'en demanderois pas davantage moi-même ; mais je crains bien que cela ne passe mes forces, & qu'en tâchant de vous satisfaire, je ne m'y prenne assez mal, pour m'attirer des railleries de votre part. Quoi qu'il en soit, mes chers amis, laissons pour cette fois la recherche du bien tel qu'il est en lui-même : cette recherche nous meneroit trop loin ; & j'aurois peine à vous expliquer sa nature telle que je la conçois, en suivant la route que nous avons prise. Je veux vous entretenir, si vous le trouvez bon, d'une production du bien, qui lui est tout-à-fait semblable ; sinon passons à d'autres choses. *Glauc.* Non ; parlez-nous du fils ; vous nous entretiendrez une autre fois du pere : c'est une dette que nous réclamerons en son tems. *Socr.* Je voudrois

bien pouvoir un jour m'en acquitter, & que vous fussiez vous-mêmes en état de la recevoir, au lieu du simple fruit (*l*) de la dette, tel que vous le recevez aujourd'hui : recevez donc ce fruit, cette production du bien; prenez garde cependant que je ne vous trompe sans le vouloir, en vous payant en fausse monnoie. *Glauc.* Nous y prendrons garde le plus que nous pourrons ; ainsi expliquez-vous avec confiance.

Socrate. Je ne le ferai qu'après vous avoir rappellé ce que nous avons dit plus haut dans cet entretien, & en plusieurs autres rencontres, & vous en avoir fait convenir. *Glauc.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Qu'il y a plusieurs choses belles, plusieurs choses bonnes; que tous les jours nous le disons & nous l'assûrons de chaque chose en particulier. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* De plus, qu'il y a un beau, un bon idéal, c'est-à-dire, que nous comprenons toutes ces beautés & ces bontés particulieres, sous une idée simple & unique du beau, du bon, & ainsi du reste : que

(*l*) Il y a dans le Grec une équivoque agréable sur le mot τόκος, qui signifie également un enfant, une production, & l'intérêt, le fruit d'une dette.

nous disons des choses belles ou bonnes, qu'elles tombent sous les sens & ne se voyent pas des yeux de l'esprit : des idées du beau & du bon, qu'elles sont l'objet de l'entendement & non des sens. *Glauc.* J'en tombe d'accord. *Socr.* Par quel sens appercevons-nous les objets visibles ? *Glauc.* Par la vûe. *Socr.* Nous saisissons les sons par l'oüie, & par les autres sens, toutes les autres choses sensibles ; n'est-ce pas ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Avez-vous remarqué combien l'ouvrier de nos sens a fait plus de dépense pour l'organe de la vûe, que pour ceux des autres sens ? *Glauc.* Non. *Socr.* Hé bien! remarquez-le donc. L'oüie & la voix ont-elles besoin d'une troisieme chose, l'une pour entendre, l'autre pour être entendue ; de sorte que, si cette chose vient à manquer, l'oüie n'entendra point, la voix ne sera point entendue ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Je crois que la plûpart des autres sens, pour ne pas dire tous, n'ont aucun besoin de rien de semblable. Pourriez-vous en nommer un seul ? *Glauc.* Non. *Socr.* Mais à l'égard de la vûe, concevez-vous qu'elle ne peut appercevoir l'objet visible sans le secours d'une troisieme chose ? *Glauc.* Que voulez-vous

dire.? *Socr.* Je veux dire qu'encore que les yeux soient bien disposés, qu'on les applique à leur usage, & que l'objet soit coloré : cependant, s'il n'intervient une troisieme chose, destinée à produire cet effet, les yeux ne verront rien, & les couleurs seront invisibles. *Glauc.* Quelle est cette chose? *Socr.* C'est ce que vous appellez la lumiere. *Glauc.* Vous avez raison.

Socrate. Le sens de la vûe a donc un grand avantage sur les autres, & le lien qui l'unit aux objets visibles, est d'un très-grand prix; à moins qu'on ne dise que la lumiere est quelque chose de méprisable. *Glauc.* Il s'en faut de beaucoup qu'elle le soit. *Socr.* De tous les dieux qui sont au ciel, quel est celui dont la lumiere dispose mieux les yeux à voir, & les objets à être vûs? *Glauc.* Selon moi, comme selon vous & tout le monde, c'est le soleil. *Socr.* Voyez si le rapport de la vûe à ce dieu, n'est pas tel que je vais dire. *Glauc.* Comment? *Socr.* La vûe, non plus que la partie où elle se forme, & qu'on appelle l'œil, n'est pas le soleil. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais de tous les organes de nos sens, l'œil est, je crois, celui qui ressemble davantage à

cet aſtre. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* La faculté qu'il a de voir, n'eſt-ce pas du ſoleil qu'il l'emprunte, & qu'elle découle, pour ainſi dire, juſqu'à lui ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* De même le ſoleil, quoiqu'il ne ſoit pas la vûe, n'en eſt-il pas le principe, & de plus, l'objet ? *Glauc.* Cela eſt vrai.

Socrate. Sçachez donc que, quand je parlois de la production du bien, j'avois en vûe le ſoleil. Le fils a une parfaite analogie avec ſon pere. L'un eſt dans le lieu viſible par rapport à la vûe & aux objets qu'elle apperçoit, ce que l'autre eſt dans le lieu idéal, par rapport à l'intelligence & aux êtres intelligibles (*m*).

(*m*) Tout ce morceau juſqu'à la fin du Livre, eſt un des plus beaux & des plus importans qu'on puiſſe lire dans Platon. Le ſyſtême des deux mondes, l'un viſible, l'autre idéal, renferme la clef de toute ſa métaphyſique. Il eſt bon de l'expoſer ici en peu de mots. Dieu ou l'idée du bon, a fait deux mondes, l'un ſur le modéle de l'autre. Le premier contient les eſſences, qui ſont unes chacune en ſon eſpéce, immuables, & de plus les exemplaires de tout ce qui exiſte dans le ſecond. Les êtres matériels, ſelon Platon, ne ſont pas de vrais êtres, parce qu'étant ſujets à la génération & à la corruption, ils naiſſent, croiſſent, s'altérent & périſſent. Le nom d'être ne convient proprement qu'aux idées ou eſſences. Il y en a de deux ſortes : Les unes pures, & dont le concept eſt ſans aucun mêlange d'image. Telles ſont l'idée du bon, du juſte, du beau, &c. Les autres mixtes, & dans le concept deſquelles il entre néceſſairement une image, comme l'idée ou l'eſſence du triangle, du cercle, &c.

Glauc. Comment ? Je vous prie de m'expliquer votre pensée. *Socr.* Vous sçavez que, lorsqu'on tourne les yeux vers des objets qui ne sont pas éclairés par le soleil, mais par les astres de la nuit, on a peine à les discerner, qu'on est presque aveugle, & que la vûe n'est pas nette. *Gl.* La chose est ainsi. *Socr.* Mais que, quand on regarde des objets éclairés par le soleil, on les voit distinctement, & que la vûe est très-nette. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Comprenez que la même chose se passe à l'égard de l'ame. Quand elle fixe ses regards sur des objets éclairés par la vérité & par l'être, elles les voit clairement, les connoît, & en a ce qu'on appelle l'*intelligence*. Mais lorsqu'elle

---

Il y a aussi deux sortes d'êtres matériels : les corps, & les images ou les ombres de ces corps. A ces quatre espéces différentes d'objets, répondent quatre espéces de connoissances. Platon appelle *intelligence* νόησις, la connoissance des idées pures : *connoissance raisonnée* διάνοια, celle des idées mixtes : *foi* πίστις, la connoissance des corps & de tout ce qui appartient aux corps ; enfin, *conjecture* εἰκασία, la connoissance des images ou des ombres des corps. Les deux premieres sortes de connoissances sont comprises sous le nom de *science*, les deux dernieres sous celui d'*opinion*. Ceci sert à faire entendre ce qu'on a lû à la fin du Livre cinquiéme touchant la différence du philosophe, c'est-à-dire, de l'amateur de la sagesse ou de la science, & du *philodoxe*, c'est-à-dire, de l'amateur de l'opinion.

jette les yeux ſur des objets enveloppés de ténébres, c'eſt-à-dire, ſur ce qui naît & périt, ſa vûe s'émouſſe & s'obſcurcit, elle n'a que des doutes & des opinions qui changent à toute heure : en un mot, elle paroît tout-à-fait deſtituée d'intelligence. *Glauc.* Cela eſt comme vous dites. *Socr.* Tenez donc pour certain que ce qui répand ſur ce que nous connoiſſons, la lumiere de la vérité, ce qui donne à l'ame la faculté de connoître, c'eſt l'idée du bien ; & qu'elle eſt le principe de la ſcience & du vrai connu par l'intelligence. Quelque belles que ſoient la ſcience & la vérité, vous pouvez aſſurer ſans crainte de vous tromper, que l'idée du bien les ſurpaſſe en beauté. Et comme dans le lieu viſible, on peut dire que la lumiere & la vûe ont quelques traits de reſſemblance avec le ſoleil, mais qu'il eſt faux de dire qu'elles ſont le ſoleil : de même, dans le lieu intelligible, on peut regarder la ſcience & la vérité comme des images du bien ; mais on auroit tort de prendre l'une ou l'autre pour le bien même, dont la nature eſt d'un prix infiniment plus relevé. *Glauc.* Sa beauté doit être au-deſſus de toute expreſſion, puiſqu'étant la ſource de la ſcience & de

a vérité, il eſt plus beau qu'elles. Vous n'avez garde par conſéquent de dire que ce ſoit la volupté. *Socr.* A Dieu ne plaiſe. Mais, conſidérez encore plus ſon image de cette maniere. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Vous penſez ſans doute comme moi, que le ſoleil ne rend pas ſeulement viſibles les choſes d'ici bas, mais qu'il leur donne encore la naiſſance, l'accroiſſement, & la nourriture, ſans être lui-même rien de tout cela. *Glauc.* Comment le ſeroit-il ? *Socr.* Penſez auſſi que les êtres intelligibles ne tiennent pas ſeulement du bien leur intelligibilité, mais encore leur être & leur eſſence; quoique le bien lui-même ne ſoit point eſſence (*n*), mais quelque choſe bien au-delà de l'eſſence en dignité & en puiſſance.

Grand Apollon, s'écria Glaucon en riant, quelle exagération ! c'eſt vous, repris-je, qui en êtes cauſe. Pourquoi m'obligez-vous à dire ma penſée ſur ce ſujet ? *Glauc.* N'en demeurez pas là, je vous prie; mais achevez la comparaiſon

(*n*) L'eſſence du bien ou du bon, c'eſt-à-dire Dieu, n'eſt point eſſence à la façon des autres eſſences; puiſque, dans le ſentiment de Platon, les autres eſſences tiennent leur être de celle-là, qui ne doit ſon être qu'à la néceſſité de ſa nature.

du bien avec le ſoleil, s'il y manque encore quelque choſe. *Socr.* Vraiment ſans doute, il y manque encore bien des choſes. *Glauc.* Encore un coup, je vous conjure de ne rien omettre. *Socr.* Je ferai tous mes efforts pour cela. Mais cela n'empêchera pas que bien des traits de reſſemblance ne m'échappent malgré moi. *Glauc.* Je n'en veux point davantage. *Socr.* Imaginez-vous donc que ce ſont deux rois, l'un du monde & des êtres intelligibles; l'autre, du monde viſible: je ne dis pas *du ciel*, de peur que vous ne croyiez qu'à l'occaſion de ce mot, je veux faire une équivoque (*o*). Vous avez par conſéquent deux eſpéces d'être, les uns viſibles, les autres intelligibles. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ainſi, ſuppoſant que je vous ai donné une ligne coupée en deux parties égales, coupez encore en deux également chaque partie, c'eſt-à-dire, l'eſpéce viſible, & l'eſpéce intelligible

(*o*) C'eſt que le mot *ciel* peut ſe prendre & ſe prend effectivement en deux ſens dans Platon, tantôt pour le ciel phyſique, tantôt pour le lieu idéal; comme lorſqu'il dit, qu'il y a au ciel un exemplaire parfait de ſa république. Ce lieu idéal n'eſt point quelque choſe d'imaginaire c'eſt l'immenſité même de Dieu; & il y a apparence que Platon l'entendoit ainſi.

intelligible : & vous aurez d'une part l'évidence, de l'autre, l'obſcurité. Une des ſections de l'eſpéce viſible vous donnera les images. J'entends par-là, premiérement, les ombres : enſuite, les phantômes repréſentés dans les eaux & ſur la ſurface des corps denſes, polis & tranſparens. Vous comprenez ma penſée. *Glauc.* Oüi. *Socr.* L'autre ſection vous donnera les objets que ces images repréſentent ; je veux dire, les animaux, les plantes, & tous les ouvrages de la nature & de l'art. *Glauc.* Je conçois cela. *Socr.* Seriez-vous d'avis que, conſidérant ces choſes du côté de la vérité ou de la fauſſeté, on fît cette proportion : les apparences ſont aux choſes qu'elles repréſentent, ce que les objets qu'on ne connoît que par l'opinion, ſont à ceux dont on peut avoir une véritable intelligence ? *Glauc.* J'y conſens.

Socrate. Voyons à préſent comment il faut diviſer l'eſpéce intelligible. *Glauc.* Comment ? *Socr.* De ſorte qu'une partie de cette diviſion renferme les images intellectuelles, qui obligent l'ame, lorſqu'elle s'en ſert, de procéder dans ſes recherches en partant de certaines ſup-

poſitions, non pour remonter au principe, mais pour deſcendre aux concluſions les plus éloignées : & que l'autre partie nous donne les idées pures, au moyen deſquelles l'ame, ſans le ſecours d'aucune image, partant d'une ſuppoſition, remonte par le raiſonnement juſqu'à un principe indépendant de toute ſuppoſition. *Glauc.* Je ne comprens pas bien ce que vous venez de dire. *Socr.* Vous le comprendrez tout à l'heure : tout ceci s'éclaircira par la ſuite. Vous n'ignorez pas, je penſe, que les géométres & les arithméticiens ſuppoſent deux ſortes de nombres, l'un pair, l'autre impair, différentes figures, trois eſpéces d'angles, & ainſi du reſte, conformément à leur méthode : que, regardant enſuite ces ſuppoſitions comme autant de principes certains & évidens, dont ils ne daignent rendre raiſon ni à eux-mêmes, ni aux autres, ils partent de ces hypothéſes, & par une chaîne non interrompue, deſcendent de propoſition en propoſition, juſqu'à celle qu'ils avoient deſſein de démontrer. *Glauc.* Je ſçais cela. *Socr.* Vous ſçavez auſſi qu'ils ſe ſervent pour cela de figures viſibles, & qu'ils y appli-

quent leurs raisonnemens; quoique ce ne soit point à elles qu'ils pensent, mais à d'autres figures représentées par celles-ci. Par exemple, ce n'est ni le quarré, ni sa diagonale, telle qu'elle est sur le papier, qu'ils ont en vûe; mais le quarré, tel qu'il est en lui-même avec sa diagonale. J'en dis autant des autres figures, soit plates, soit en relief, qui font une ombre, & qui se peignent dans les eaux. Les géométres les employent comme autant d'images qui leur servent à connoître les vraies figures, qu'on ne peut saisir que par la pensée. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Voilà la premiere classe des espéces intelligibles. L'ame, pour parvenir à les connoître, est contrainte de se servir de suppositions, non pour aller jusqu'à un premier principe, parce qu'elle ne peut remonter au-delà des suppositions qu'elle a faites; mais, employant les images terrestres & sensibles, qu'elle ne connoît que par l'opinion, & supposant qu'elles sont claires & évidentes pour elle, elle s'en aide dans la connoissance des vraies figures. *Glauc.* Je conçois que la méthode, dont vous parlez, est celle de la géo-

métrie & des autres ſciences de cette nature.

Socrate. Concevez à préſent ce que j'entends par la ſeconde claſſe d'eſpéces intelligibles. Ce ſont celles que l'ame ſaiſit immédiatement par la voie du raiſonnement, en faiſant quelques hypothéſes qu'elle ne regarde pas comme des principes, mais comme de ſimples ſuppoſitions, qui lui ſervent de degrés & de points d'appui, pour s'élever juſqu'à un premier principe indépendant de toute ſuppoſition. Elle ſaiſit ce principe, & s'attachant à toutes les concluſions qui en dépendent, elle deſcend de-là juſqu'à la derniere concluſion, ſans s'étayer de rien de ſenſible, & s'appuyant toujours ſur les idées pures, par leſquelles ſa démonſtration commence, procéde & ſe termine. *Glauc.* Je comprens un peu; mais point encore ſuffiſamment. Cette matiere me paroît fort abſtraite. Il me ſemble néanmoins que votre but eſt de prouver, que la connoiſſance qu'on acquiert des êtres purement intelligibles par la dialectique, eſt plus claire que celle qu'on acquiert par le moyen des arts, auxquels certaines ſuppoſitions ſervent

de principes. Il eſt vrai que ceux qui ſuivent la méthode de ces arts, ſont obligés de ſe ſervir du raiſonnement, & non des ſens pour parvenir à connoître ce qu'ils cherchent : mais comme leurs raiſonnemens portent ſur des ſuppoſitions, & ne remontent point juſqu'à un principe, vous jugez qu'ils n'ont point cette intelligence pure des objets de leur étude, qu'ils auroient ſi leurs démonſtrations étoient appuyées ſur un principe. Vous appellez, ce me ſemble, connoiſſance (*p*) raiſonnée, celle qu'on acquiert au moyen de la géométrie, & des autres arts ſem-

(*p*) Je n'ai pû imaginer d'autre expreſſion pour rendre ce que Platon entend par *διανοία*, c'eſt-à-dire, une connoiſſance, dont la certitude porte ſur la ſeule évidence du raiſonnement, & non outre cela ſur l'évidence du principe, qui ſert de baſe au raiſonnement. C'eſt la différence que Platon met entre la certitude géométrique, & la certitude de la dialectique, ou de la métaphyſique. Toutes les démonſtrations des Géométres ſont fondées ſur certaines ſuppoſitions ou demandes qu'il faut leur paſſer : par exemple, ils demandent qu'on leur permette de conſidérer le point ſans étendue, la ligne ſans largeur, la ſurface ſans profondeur. Mais ils ne démontrent pas que la choſe puiſſe être ainſi : ils ſe mocqueroient même de quiconque leur demanderoit raiſon de ces ſuppoſitions. Au lieu qu'il n'eſt point de bon raiſonnement métaphyſique, qui ne remonte à un premier principe évident par lui-même, & qu'on ne peut regarder comme une ſuppoſition qu'on accorde, mais comme un axiome dont tout le monde eſt forcé de convenir.

blables, & vous lui donnez le milieu entre l'opinion & la pure intelligence. *Socr.* Vous avez fort bien compris ma penſée. Appliquez maintenant à ces quatre claſſes d'objets ſenſibles & intelligibles, quatre différentes affections de l'ame. Mettez au plus haut degré la pure intelligence, au ſecond la connoiſſance raiſonnée, au troiſieme la foi (*q*), au quatrieme, la conjecture : & donnez à chacune de ces manieres de connoître, plus ou moins d'évidence, ſelon que leurs objets participent plus ou moins à la vérité. *Glauc.* J'entends. Je ſuis d'accord de ce que vous dites, & je les range chacune ſelon l'ordre aſſigné.

(*q*) La foi eſt la connoiſſance que nous avons des choſes, par le témoignage des ſens ou par celui des hommes ; & quoiqu'en certains cas, cette connoiſſance ait un dégré de certitude, auſſi grand qu'aucune autre ; elle a cependant toujours quelque obſcurité, parce qu'elle ne nous inſtruit que de l'exiſtence des choſes & non de leur eſſence.





LIVRE SEPTIEME.

SOCRATE. Repréſentez-vous à préſent l'état de la nature humaine par rapport à la ſcience & à l'ignorance, d'après le tableau allégorique que j'en vais faire. Imaginez un antre ſouterrain, ayant dans toute ſa longueur une ouverture qui donne une libre entrée à la lumiere ; &, dans cet antre, des hommes enchaînés depuis l'enfance, de ſorte qu'ils ne puiſſent changer de place, ni tourner la tête à cauſe des chaînes qui leur aſſujettiſſent les jambes & le coû ; mais ſeulement voir les objets qu'ils ont en face. Derriere eux, à une certaine diſtance & une certaine hauteur, eſt un feu, dont la lueur éclaire la caverne, & entre ce feu & ces captifs, eſt un chemin eſcarpé. Le long de ce chemin, imaginez un mur ſemblable à ces cloiſons que les charlatans mettent entre eux & les ſpectateurs, pour leur dérober le jeu & les reſſorts ſecrets des curioſités qu'ils leur montrent. *Glauc.* Je me repréſente tout cela. *Socr.* Figurez-vous des hommes qui paſſent

le long de ce mur, portant des meubles de toute eſpéce, des figures d'hommes & d'animaux faites de bois ou de pierre, de maniere que tout cela paroiſſe au-deſſus du mur. Parmi ceux qui les portent, les uns s'entretiendront enſemble, les autres paſſeront ſans rien dire. *Glauc.* Voilà un tableau bien ſingulier, & des priſonniers d'une étrange ſorte !

Socrate. Ils nous reſſemblent de point en point. Et d'abord, croyez-vous qu'ils verront autre choſe d'eux-mêmes & de ceux qui ſont à leurs côtés, que les ombres qui vont ſe peindre vis-à-vis d'eux dans le fond de la caverne? *Glauc.* Que pourroient-ils voir de plus, puiſque depuis leur naiſſance, ils ſont contraints de tenir toujours la tête immobile ? *Socr.* Voyent-ils auſſi autre choſe que les ombres des objets qui paſſent derriere eux? *Glauc.* Non. *Socr.* S'ils pouvoient converſer enſemble, ne conviendroient-ils pas entr'eux de donner aux ombres qu'ils voyent les noms des choſes mêmes? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et s'il y avoit au fond de leur priſon un écho qui répétât les paroles des paſſans, ne s'imagineroient-ils pas que ces ſons ſont formés par les ombres qu'ils ont devant

les yeux? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Ils ne croiroient pas non plus qu'il y eût autre chose de réel, que les ombres de ces meubles de toute espéce. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Voyez maintenant ce qui doit naturellement leur arriver, lorsqu'on les délivrera de leurs fers & qu'on les guérira de leur ignorance. Qu'on détache un de ces captifs; qu'on le force sur le champ de se lever, de tourner la tête, de marcher, & de regarder fixement la lueur du feu: il ne fera tout cela qu'avec des peines infinies, la lumiere lui blessera les yeux, & l'éblouissement qu'elle lui causera l'empêchera de discerner les objets dont il voyoit auparavant les ombres. Que croyez-vous qu'il répondît à celui qui lui diroit que jusqu'alors il n'a vû que des phantômes; qu'à présent il a devant les yeux des objets plus réels & plus approchans de la vérité? Si on lui montroit ensuite au doigt les choses à mesure qu'elles se présenteroient, & qu'on l'obligeât à force de questions à dire ce que c'est; ne le jetteroit-on pas dans l'embarras, & ne se persuaderoit-il pas que ce qu'il voyoit auparavant étoit plus réel que ce qu'on lui montre?

Glauc. Sans comparaiſon. *Socr.* Et ſi on le contraignoit de regarder le feu dont j'ai parlé, n'auroit-il pas mal aux yeux ? N'en détourneroit-il point ſes regards pour les porter ſur ces ombres qu'il fixe ſans effort ? Ne jugeroit-il pas qu'elles ont quelque choſe de plus net & de plus diſtinct, que tout ce qu'on lui fait voir ? *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* De-là, ſi on le traînoit de force par un ſentier rude & eſcarpé, ſans le relâcher, juſqu'à ce qu'il pût voir la lumiere du ſoleil, quel ſupplice pour lui d'être traîné de la ſorte ! Dans quelle fureur il entreroit ! Et lorſqu'il ſeroit arrivé au grand jour, les yeux tout éblouis de ſon éclat, pourroit-il rien voir de cette foule d'objets que le commun des hommes prend pour des êtres réels ? *Glauc.* Il ne le pourroit pas d'abord ? *Socr.* Il lui faudroit du tems, ſans doute, pour s'y accoutumer. Ce qu'il diſcerneroit plus aiſément, ce ſeroit en premier lieu les ombres, enſuite les images des hommes, & des autres objets, peintes dans les eaux ; enfin, les objets mêmes. De-là, il porteroit ſes regards vers le ciel, dont il ſoutiendroit plus facilement la vûe de nuit à la lueur de la lune & des étoiles, qu'en plein

jour à la lumiere du ſoleil. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A la fin, il ſeroit en état non-ſeulement de voir l'image du ſoleil, ſoit dans les eaux, ſoit quelque autre part hors de ſa place; mais de le fixer, de le contempler en lui-même dans ſon véritable lieu. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Raiſonnant après cela ſur la nature de cet aſtre, il comprendroit que c'eſt lui qui régle les ſaiſons & le cours des années, qui gouverne tout dans le monde viſible, & qui eſt en quelque ſorte la cauſe de tout ce que nous voyons. *Glauc.* Il eſt évident qu'il en viendroit par dégrés juſqu'à faire ces réflexions.

Socrate. S'il venoit alors à ſe rappeller ſa premiere demeure, l'idée qu'on y a de la ſageſſe, & ſes compagnons d'eſclavage, ne ſe féliciteroit-il pas de ſon changement, & n'auroit-il pas compaſſion de leur malheur? *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* Croyez-vous qu'il fût encore jaloux des honneurs, des louanges & des récompenſes qu'on y donnoit à celui qui ſaiſiſſoit le plus promptement les ombres à leur paſſage, qui ſe rappelloit le plus ſûrement celles qui alloient devant, après ou enſemble, & qui ſur ce qu'il voyoit étoit le plus habile à conjecturer

ce qui devoit ſuivre : ou qu'il portât envie à la condition de ceux qui dans cette priſon étoient les plus puiſſans & les plus honorés ? Ne préféreroit-il pas, comme Achille chez Homere, de paſſer ſa vie au ſervice d'un pauvre laboureur, & de tout ſouffrir, plutôt que de reprendre ſon premier état & ſa premiere façon de penſer ? *Glauc.* Je ne doute pas qu'il ne fût diſpoſé à ſouffrir tout, plutôt que de vivre de la ſorte. *Socr.* Faites encore attention à ceci. S'il retournoit de nouveau dans ſa priſon pour y reprendre ſon ancienne place ; dans ce paſſage ſubit du grand jour à l'obſcurité, ne ſe trouveroit-il pas comme plongé dans les plus épaiſſes ténébres ? *Glauc.* Oüi vraiment. *Socr.* Et ſi, tandis qu'il ne diſtingue encore rien, que ſes yeux ne ſont pas bien remis, ce qui ne pourroit arriver qu'après un aſſez long-tems, il lui falloit entrer en diſpute avec les autres priſonniers ſur la nature de ces ombres ; n'apprêteroit-il point à rire aux autres, qui diroient de lui qu'en paſſant à la région ſupérieure, il a perdu la vûe ; ajoûtant que ce ſeroit une folie à eux de vouloir ſortir du lieu où ils ſont, & que ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir les en

tirer & les conduire en haut, il faudroit s'en ſaiſir & le faire mourir ? *Glauc.* Ils ne manqueroient pas de le tuer.

Socrate. Maintenant, mon cher Glaucon, appliquez cette image toute entiere à ce qui a été dit ci-deſſus. L'antre ſouterrain, c'eſt ce monde viſible : le feu qui l'éclaire, c'eſt la lumiere du ſoleil : ce paſſage à une région ſupérieure & à la contemplation des objets qui y ſont, c'eſt l'élévation de l'ame juſqu'à l'eſpace intelligible. Voilà du moins quelle eſt ma penſée, puiſque vous voulez la ſçavoir. Dieu ſçait ſi elle eſt vraie. Quant à moi, la choſe me paroît telle que je vais dire. Dans le lieu le plus élevé du monde intellectuel, eſt l'idée du bien qu'on n'apperçoit qu'avec beaucoup de peine & d'effort ; mais qu'on ne peut connoître, ſans conclure qu'elle eſt la cauſe premiere de tout ce qu'il y a de beau & de bon dans l'univers ; que dans ce monde viſible, elle produit la lumiere & l'aſtre qui y préſide ; que dans le monde idéal, ellemême engendre la vérité & l'intelligence; qu'il faut par conſéquent la connoître, ſi on veut ſe conduire ſagement dans l'adminiſtration des affaires, tant publi-

ques que particulieres. *Glauc.* Je ſuis de votre avis autant que je puis comprendre votre penſée. *Socr.* Soyez encore de mon avis touchant ce que j'ajoûte ; qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ceux qui ſont parvenus à cette ſublime contemplation, dédaignent de prendre part aux affaires humaines, & que leurs ames aſpirent ſans ceſſe à fixer leur demeure dans ce lieu élevé. La choſe doit être ainſi, ſi elle eſt conforme à la peinture allégorique que j'en ai tracée. *Glauc.* Cela doit être.

Socrate. Eſt-il ſurprenant encore qu'un homme paſſant de cette contemplation divine à celle des miſérables objets qui nous occupent, ſoit déconcerté, qu'il paroiſſe digne de riſée, tandis qu'il eſt encore comme enſeveli dans une nuit profonde, & qu'avant qu'il ait pu ſe familiariſer avec les ténébres qui l'environnent, on le contraint de diſputer au barreau ou ailleurs ſur des ombres & des phantômes de juſtice, & d'expliquer la maniere dont il les conçoit devant des perſonnes qui n'ont jamais vu la juſtice même ? *Glauc.* Je ne vois en cela rien de ſurprenant. *Socr.* Un homme ſenſé feroit réflexion que la vûe peut être troublée

en deux manieres, & par deux causes opposées, par le passage de la lumiere à l'obscurité, ou par celui de l'obscurité à la lumiere : & appliquant aux yeux de l'ame ce qui arrive aux yeux du corps, lorsqu'il la verroit troublée & embarrassée à discerner certains objets ; au lieu de rire sans raison de son embarras, il examineroit s'il lui vient de ce qu'elle passe d'un état plus lumineux aux ténébres de l'ignorance, ou si passant de l'ignorance à une lumiere plus pure, elle est éblouie de son trop grand éclat. Dans ce second cas, il la féliciteroit de son heureux changement ; dans le premier, il plaindroit son sort ; & s'il vouloit rire à ses dépens, ses railleries seroient moins ridicules, que si elles tomboient sur l'ame qui vient du lieu élevé, où habite la vraie lumiere. *Glauc.* Ce que vous dites est très-raisonnable.

Socrate. Mais si tout ceci est vrai, il ne faut pas croire que la science s'apprenne de la maniere dont certaines gens promettent de l'enseigner. Ils se vantent de pouvoir la faire entrer dans une ame où elle n'est point, à peu près comme on rendroit la vûe à des yeux éteints. *Glauc.* Ils le disent hautement. *Socr.* Mais le

diſcours préſent nous fait voir, que chacun a dans ſon ame la faculté d'apprendre avec un organe deſtiné à cela : que tout le ſecret conſiſte à tourner cet organe avec l'ame toute entiere, de la vûe de ce qui naît vers la contemplation de ce qui eſt, juſqu'à ce qu'il puiſſe fixer ſes regards ſur le plus lumineux des êtres, c'eſt-à-dire, ſelon nous, ſur le bien ; de même que, ſi l'œil n'avoit pas de mouvement particulier, il faudroit de néceſſité que tout le corps tournât avec lui dans le paſſage des ténébres à la lumiere ; n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Dans cette évolution qu'on fait faire à l'ame, tout l'art conſiſte donc à la tourner de la maniere la plus aiſée & la plus utile pour elle. Il ne s'agit pas de lui donner la faculté de voir ; elle l'a déjà : mais ſon organe eſt mal tourné, il ne regarde point où il faudroit ; c'eſt ce qu'il faut corriger. *Glauc.* Il paroît qu'il n'y a pas d'autre ſecret.

Socr. Il en eſt à peu près de la plûpart des qualités de l'ame comme de celles du corps. Quand on ne les a pas reçûes de la nature, on les acquiert par l'éducation & la culture ; mais à l'égard de la faculté de penſer, comme elle eſt

d'une nature plus excellente, & en quelque ſorte plus divine, jamais elle ne perd ſa vertu; elle devient ſeulement utile ou inutile, avantageuſe ou nuiſible, ſelon les objets vers leſquels on la tourne. N'avez-vous point encore remarqué juſqu'où va la ſagacité de ces hommes à qui on donne le nom d'habiles ſcélérats? Avec quelle pénétratlon leur petite ame diſcerne tout ce qui fait l'objet de ſon attention? Sa vûe n'eſt ni foible ni émouſſée; mais ils la contraignent de ſervir d'inſtrument à leur malice, de ſorte qu'ils ſont d'autant plus mal-faiſans, qu'ils ſont plus ſubtils & plus clairvoyans. *Glauc.* Cette remarque eſt juſte. *Socr.* Si dès l'enfance on avoit coupé ces penchans criminels, qui, comme autant de poids, entraînent leur ame vers les plaiſirs ſenſuels & groſſiers, la forçant de regarder toujours en bas; & qu'après l'avoir dégagée de ces poids, on eût tourné ſon œil vers des objets plus ſolides & plus réels, elle les auroit vûs & pénétrés avec la même ſubtilité. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* N'eſt-ce pas une conſéquence vraiſemblable, ou plutôt néceſſaire, de tout ce que nous avons dit, que ni ceux qui n'ont reçû aucune éducation, & qui

n'ont aucune connoiſſance de la vérité, ne ſont propres au gouvernement des états, ni ceux qu'on a laiſſé paſſer toute leur vie dans l'étude & la méditation; les uns, parce qu'ils n'ont dans toute leur conduite aucun but fixe, auquel ils doivent rapporter tout ce qu'ils ſont en qualité de perſonnes publiques ou privées; les autres, parce qu'ils ne conſentiront jamais à ſe charger d'un pareil fardeau, s'imaginant être tranſportés dès leur vivant dans les isles fortunées? *Glauc.* Vous avez raiſon.

Socr. C'eſt donc à nous, qui fondons une république, d'obliger les naturels excellens de s'appliquer à la plus ſublime de toutes les ſciences, de contempler le bien en lui-même, & de s'élever juſqu'à lui par ce chemin eſcarpé dont nous avons parlé; mais après qu'ils y ſeront parvenus, & qu'ils l'auront contemplé pendant un certain tems, gardons-nous de leur permettre ce qu'on leur permet aujourd'hui. *Glauc.* Quoi? *Socr.* D'y fixer leur demeure, de refuſer de deſcendre de nouveau vers ces malheureux captifs, & de prendre part à leurs travaux, à leurs honneurs même, quel que ſoit le cas qu'on doive en faire. *Glauc.* Et pour-

quoi leur faire tort? Pourquoi les condamner à une vie miférable, tandis qu'ils peuvent jouir d'une condition plus heureufe ? *Socr.* Vous oubliez encore une fois, mon cher ami, que le légiflateur ne doit point fe propofer pour but la félicité d'un certain ordre de citoyens, à l'exclufion des autres, mais la félicité publique; que dans cette vûe il doit unir tous les citoyens d'intérêts, les engageant par les voies de perfuafion & d'autorité à fe faire part les uns aux autres des avantages qu'ils font en état de rendre au public; qu'en formant avec foin des hommes utiles à la fociété, il ne prétend pas leur laiffer la liberté de faire de leurs talens tel ufage qu'il leur plaira, mais fe fervir d'eux pour affurer le lien de la fociété. *Glauc.* Vous dites vrai : je l'avois oublié.

Socr. Au refte, obfervez, mon cher Glaucon, que nous ne ferons aucun tort aux philofophes qui fe feront formés fous nos aufpices, & que nous aurons de bonnes raifons à leur alléguer, pour les obliger à fe charger de la garde & de la conduite des autres. Dans toute autre République, leur dirons-nous, les philofophes peuvent fans injuftice fe fouf-

traire à l'embarras des affaires ; parce qu'ils ne sont redevables qu'à eux-mêmes de leur sagesse, & que le gouvernement ne contribue en rien à les former. Or, il est juste que ce qui ne doit qu'à soi sa naissance & son accroissement, ne soit tenu à aucune reconnoissance envers qui que ce soit. Pour vous, nous vous avons formés & élevés avec un soin particulier, pour être dans notre République comme dans celle des abeilles, nos chefs & nos rois : dans ce dessein, nous vous avons donné une éducation plus parfaite, qui vous rendît plus capables qu'aucun autre d'allier l'étude de la sagesse au maniement des affaires. Descendez donc tour à tour dans la demeure de vos concitoyens ; accoûtumez vos yeux aux ténébres qui y régnent ; lorsque vous vous serez familiarisés avec elles, vous jugerez infiniment mieux que les autres de la nature des choses qu'on y voit ; vous discernerez mieux qu'eux les phantômes du beau, du juste & du bon, parce que vous avez vû ailleurs l'essence du beau, du juste & du bon. Ainsi, pour votre bonheur, autant que pour le bonheur public, notre état sera gouverné en réalité, & non en songe, comme le sont la

plûpart des autres états, par des hommes qui se battent pour des ombres vaines, & qui se disputent avec acharnement l'autorité, qu'ils regardent comme un grand bien : mais la vérité est que dans toute société, où ceux qui doivent commander, ne font paroître aucun empressement pour leur élévation, c'est une nécessité qu'elle soit bien gouvernée, & que la concorde y régne ; au lieu que, par-tout où on brigue le commandement, le contraire ne peut manquer d'arriver. *Glauc.* Cela est vrai.

Socr. Nos éleves résisteront-ils à la force de ces raisons ? Refuseront-ils de porter tour à tour le poids du gouvernement, pour passer ensuite ensemble la plus grande partie de leur vie dans une région plus pure ? *Glauc.* Il est impossible qu'ils le refusent ; car ils sont justes, & nos demandes le sont aussi : mais chacun d'eux, au contraire de ce qui se pratique ailleurs, se chargera du commandement, comme d'un joug pesant & indispensable. *Socr.* Telle est, mon cher ami, la nature des choses. Si vous pouvez trouver, pour ceux qui doivent commander, une condition qu'ils préférent à celle-là, vous pourrez aussi trouver une

République bien gouvernée : dans cette République ſeule commanderont ceux qui ſont vraiment riches, non en or, mais en ſageſſe & en vertu, les ſeules richeſſes des vrais heureux ; mais partout où des hommes pauvres, & qui n'ont en eux-mêmes nul fonds, nulle reſſource pour vivre heureux, aſpireront au commandement, croyant rencontrer là le bonheur dont ils ſont affamés, l'adminiſtration ſera toujours mauvaiſe. On s'y conteſtera, on s'y arrachera des mains l'autorité ; & cette guerre domeſtique & inteſtine perdra enfin l'état avec ſes chefs. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Or connoiſſez-vous une autre condition qui inſpire du mépris pour les dignités & les charges publiques, que celle du vrai philoſophe ? *Glauc.* Je n'en connois point d'autre. *Socr.* De plus, il faut confier l'autorité à ceux qui ne ſont pas jaloux de la poſſéder; autrement, la rivalité fera naître des diſputes entr'eux. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Qui forcerez-vous donc d'accepter le commandement, ſi ce n'eſt ceux qui, mieux inſtruits que perſonne dans la ſcience de gouverner, ont une autre vie & d'autres honneurs qu'ils préférent à ceux que la vie civile leur

offre? *Glauc.* Je ne m'adresserai point à d'autres.

Socr. Voulez-vous à présent examiner ensemble de quelle maniere nous formerons des hommes de ce caractere, & comment nous les ferons passer des ténébres à la lumiere, comme on dit que quelques-uns ont passé des enfers au séjour des Dieux? *Glauc.* Faut-il demander si je le veux? *Socr.* Il ne s'agit point ici d'un de ces jeux d'enfant (*a*) où on jette une tuile pour sçavoir de quel côté elle tournera, mais d'un mouvement par lequel l'ame, quittant ce jour ténébreux qui l'environne, s'éleve jusqu'à l'être par la vraie route qui y conduit; c'est cette route que nous appellons la véritable philosophie. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ainsi il est à propos de voir quelles sont les sciences propres à produire cet effet. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Hé bien, mon

(*a*) Voici ce que c'est que ce jeu appellé en Grec *ostracinda.* Les enfans traçoient sur la terre une ligne, & se rangeoient en deux bandes, les uns en deçà, les autres au-delà de cette ligne. Ensuite un d'entr'eux jettoit en l'air une tuile, dont un côté étoit blanc, l'autre noir, en disant *jour* ou *nuit.* La partie qui avoit deviné poursuivoit l'autre, & se divertissoit aux dépens de celui qui se laissoit prendre. *Voyez Pollux, Livre IX. chap.* 7.

cher Glaucon, quelle eſt la ſcience qui éleve l'ame de ce qui naît vers ce qui eſt? Je fais en même tems réflexion à une autre choſe. N'avons-nous pas dit qu'il falloit que nos philoſophes s'exerçaſſent dans la jeuneſſe au métier des armes? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Il faut donc que la ſcience que nous cherchons, outre ce premier & principal avantage, en ait encore un autre. *Glauc.* Lequel? *Socr.* Celui de n'être point inutile à des gens de guerre. *Glauc.* Sans doute; il le faut, ſi cela eſt poſſible. *Socr.* Nous les élevions ci-deſſus dans la muſique & dans la gymnaſtique: n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais la gymnaſtique a pour objet ce qui eſt ſujet à la génération & à la corruption, ſon but étant d'examiner ce qui peut augmenter ou diminuer les forces du corps. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Elle n'eſt donc pas la ſcience que nous cherchons. *Glauc.* Non.

Socr. Seroit-ce la muſique telle que nous l'avons expliquée plus haut? *Glauc.* Mais, s'il vous en ſouvient, elle répondoit à la gymnaſtique, quoique dans un genre oppoſé; elle ſe propoſoit de donner des mœurs à nos guerriers, de régler les accords de leur ame par l'harmonie,

de

de modérer ſes mouvemens par le nombre, & non d'augmenter ſes connoiſſances. Les diſcours, ſoit vrais, ſoit fabuleux, tendoient à la même fin; mais je n'ai point vû qu'elle renfermât aucune des ſciences que vous cherchez, je veux dire de celles qui ſont propres à élever l'ame à la connoiſſance du bien. *Socr.* Vous me rappellez exactement ce que nous avons dit : la muſique en effet ne contenoit rien de ſemblable. Mais, mon cher Glaucon, quelle eſt donc cette ſcience? Ce ne ſont point les arts méchaniques; ils ſont trop bas & trop vils pour cela. *Glauc.* Sans contredit : cependant, la muſique, la gymnaſtique & les arts mis à part, quelle autre ſcience peut-il reſter encore? *Socr.* Si nous n'en trouvons point hors de-là, prenons quelqu'une de ces ſciences univerſelles. *Glauc.* Quoi, par exemple? *Socr.* Celle qui eſt ſi commune, dont tous les arts & toutes les autres ſciences font uſage, & qu'il eſt néceſſaire d'apprendre des premieres. *Glauc.* Quelle eſt-elle? *Socr.* Celle qui apprend à connoître ce que c'eſt qu'un, deux, trois, & que j'appelle en général la ſcience des nombres & du calcul : n'eſt-il pas vrai qu'aucun art, aucune

ſcience ne peut s'en paſſer ? *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Ni l'art militaire par conſéquent. *Glauc.* Elle lui eſt abſolument néceſſaire.

Socr. En vérité, Palamede dans les tragédies nous repréſente quelquefois Agamemnon comme un plaiſant général. N'avez-vous pas obſervé qu'il ſe vante d'avoir inventé les nombres, d'avoir donné le plan du camp devant Troye, & d'avoir fait le dénombrement des vaiſſeaux & de tout le reſte, comme s'il eût été impoſſible avant lui de compter tout cela, & qu'Agamemnon ne ſçût pas même combien il avoit de pieds, puiſqu'à l'en croire, il ne ſçavoit pas compter ? quelle idée voulez-vous qu'on ait d'un pareil général ? *Glauc.* Une idée très-déſavantageuſe, ſi la choſe étoit vraie. *Socr.* Eſt-il, à votre avis, une ſcience plus néceſſaire au guerrier, que celle des nombres & du calcul ? *Glauc.* Elle lui eſt indiſpenſable, s'il veut entendre quelque choſe à l'ordonnance d'une armée, ou plutôt s'il veut être homme. *Socr.* Vous vient-il à l'eſprit la même penſée qu'à moi au ſujet de cette ſcience ? *Glauc.* Quelle penſée ? *Socr.* Il me ſemble qu'elle a l'avantage que nous nous propoſons, celui d'élever

l'ame à la ſimple intelligence, & de l'amener à la contemplation de ce qui eſt; mais que perſonne ne ſçait s'en ſervir comme il faut. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ?

Socr. Je vais tâcher de vous expliquer ce que je penſe. Examinez avec moi la maniere dont je diſtingue les choſes que je crois propres à élever l'ame, de celles qui ne le ſont pas. Accordez ou niez, ſelon que vous le jugerez à propos ; nous verrons mieux par-là, ſi la choſe eſt telle que je l'imagine. *Glauc.* Dites. *Socr.* Voyez s'il n'eſt pas vrai que parmi les choſes ſenſibles, les unes n'invitent nullement l'entendement à y porter ſon attention, parce que les ſens en ſont juges compétens ; tandis que les autres l'obligent à réfléchir, à cauſe du jugement confus qu'en portent les ſens. *Glauc.* Vous parlez ſans doute des objets apperçûs dans le lointain, ou qui ne ſont que deſſinés. *Socr.* Vous n'avez pas bien compris ce que je veux dire. *Glauc.* De quoi voulez-vous donc parler ? *Socr.* Par les objets qui n'invitent pas l'ame à la réflexion, j'entends ceux qui n'excitent point en même tems deux ſenſations contraires ; & j'appelle objets qui l'invitent

à réfléchir, ceux qui font naître deux ſenſations oppoſées, lorſque le rapport des ſens ne dit pas plutôt que c'eſt telle choſe, que telle autre choſe oppoſée, ſoit que l'objet frappe les ſens de près ou de loin ; & pour vous faire mieux comprendre ma penſée, voilà trois doigts ; le petit, le ſuivant, & celui du milieu. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Concevez que je les ſuppoſe vûs de près, & faites avec moi cette obſervation à leur égard. *Glauc.* Quelle obſervation ? *Socr.* Chacun d'eux nous paroît également un doigt ; peu importe à cet égard qu'on le voye au milieu, ou à l'extrémité, blanc ou noir, gros ou menu, & ainſi du reſte. Rien de tout cela n'oblige l'ame à demander à l'entendement ce que c'eſt qu'un doigt ; car jamais la vûe n'a témoigné en même tems qu'un doigt fût autre choſe qu'un doigt. *Glauc.* Non, ſans doute. *Socr.* J'ai donc raiſon de dire qu'en ce cas rien n'excite ni ne réveille l'entendement. *Glauc.* Oüi.

Socrate. Mais quoi ! la vûe juge-t-elle comme il faut de la grandeur ou de la petiteſſe de ces doigts ? Lui eſt-il indifférent, pour en bien juger, que l'un d'eux ſoit au milieu ou à l'extrémité ? J'en dis autant de la groſſeur & de la fineſſe, de

la molleſſe & de la dureté à l'égard du toucher : en général, le rapport des ſens ſur tous ces points eſt-il bien exact ? N'eſt-ce pas là plutôt ce que fait chacun d'eux ? D'abord, le ſens deſtiné à juger de ce qui eſt dur, prononce auſſi ſur ce qui eſt moû, & rapporte à l'ame que le corps qui l'affecte eſt en même tems dur & moû. *Glauc.* Cela eſt ainſi. *Socr.* N'eſt-il pas néceſſaire alors que l'ame ſoit embarraſſée à l'occaſion de ce rapport du ſens, qui lui dit que la même choſe eſt dure & molle ? La ſenſation de la peſanteur & de la légereté n'oblige-t-elle point auſſi l'ame à des recherches ſur la nature de la peſanteur & de la légereté, lorſque les ſens lui rapportent que le corps peſant eſt léger, & le corps léger, peſant ? *Glauc.* De pareils rapports doivent ſembler bien étranges à l'ame, & demandent un ſérieux examen de ſa part. *Socr.* Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'ame, appellant alors à ſon ſecours l'entendement & la réflexion, tâche d'examiner ſi chacun de ces rapports roule ſur une ſeule choſe ou ſur deux. *Glauc.* Non ſans doute. *Socr.* Et ſi elle juge que ce ſont deux choſes, chacune d'elles lui paroîtra une, & diſtinguée de l'autre.

Glauc. Oüi. *Socr.* Si donc chacune d'elles lui paroît une, & l'une & l'autre deux, elle les concevra toutes deux à part; car ſi elle les concevoit comme n'étant pas ſéparées, ce ne ſeroit plus le concept de deux choſes, mais d'une ſeule. *Glauc.* Fort bien.

Socr. La vûe, diſons-nous, apperçoit la grandeur & la petiteſſe, non comme deux choſes ſéparées, mais comme étant confondues enſemble : n'eſt-ce pas? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Et pour développer cette ſenſation confuſe, l'entendement faiſant le contraire de la vûe, eſt contraint de conſidérer la grandeur & la petiteſſe, non plus confondues, mais diſtinguées (*b*) l'une de l'autre. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ainſi, voilà ce qui nous fait naître la penſée de nous deman-

(*b*) Comme il n'y a point de grandeur ni de petiteſſe abſolue, le même corps paroît en même tems grand à l'égard de tel corps, & petit à l'égard de tel autre. Cependant la vûe ne repréſente pas ſéparément la grandeur & la petiteſſe de ce corps : mais elle repréſente une quantité déterminée, qui change de dénomination, & s'appelle grande ou petite par comparaiſon avec d'autres quantités déterminées. C'eſt la même choſe touchant la peſanteur & la légereté, la molleſſe & la dureté, ces qualités n'étant que relatives. Or, ce rapport confus des ſens conduit naturellement l'ame à rechercher la nature de la grandeur, de la petiteſſe, &c.

der à nous - mêmes ce que c'eſt que grandeur & petiteſſe. *Glauc.* Oüi. *Socr.* C'eſt auſſi pour cela que dans chaque objet ſenſible, nous avons diſtingué quelque choſe de viſible, & quelque choſe d'intelligible. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Voilà ce que je voulois vous faire entendre, lorſque je diſois que parmi les objets ſenſibles, les uns excitoient l'ame à la réflexion, déſignant par là ceux qui produiſent à la fois deux ſenſations contraires; les autres ne l'invitoient point à réfléchir, parce qu'ils ne faiſoient naître qu'une ſenſation. *Glauc.* Je comprens à préſent, & je penſe comme vous.

Socrate. En laquelle de ces deux claſſes rangez-vous le nombre & l'unité? *Glauc.* Je n'en ſçais rien. *Socr.* Jugez-en par ce que nous venons de dire. Si nous connoiſſons ſuffiſamment l'unité par la vûe ou par quelque autre ſens, elle ne mene pas à la contemplation de l'eſſence, comme nous diſions tout à l'heure du doigt. Mais, ſi la vûe nous offre toujours dans l'unité quelque contradiction, de ſorte qu'elle ne nous paroît pas plutôt une unité, qu'un aſſemblage d'unités; il eſt alors beſoin d'un juge qui décide; l'ame embarraſſée, & réveillant en elle

l'entendement, eſt contrainte de faire des recherches, & de ſe demander à elle-même ce que c'eſt que l'unité. Dans ce cas, la connoiſſance de l'unité eſt une de celles qui élevent l'ame, & la tournent du côté de la contemplation de l'être. *Glauc.* Mais la vûe de l'unité cauſe en nous l'effet dont vous parlez. Car nous voyons en même-tems la même choſe comme une, & comme infinie en nombre (*c*). *Socr.* Ce qui arrive à l'unité, ne doit-il pas auſſi arriver à tout nombre quel qu'il ſoit? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Or, l'arithmétique & la ſcience du calcul ont pour objet les nombres. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Elles conduiſent par conſéquent l'une &

(*c*) Il eſt certain que dans les objets tels qu'ils ſe préſentent à nos ſens; (car je ne prétends pas examiner ici ſi la matiere eſt compoſée ou non de monades proprément dites;) il eſt dis-je certain que dans le monde viſible, il n'y a rien qui ſoit vraiment un; parce que ce qui eſt un eſt indiviſible, ſimple, ſans aucune compoſition. On dit bien un homme, un animal, un arbre; mais ces unités ſont des tous compoſés, l'homme, de deux ſubſtances; le corps, de parties. La vûe nous préſente donc à la fois le même objet comme un, en tant qu'il fait un tout; & comme multiple, en tant que ce tout réſulte d'un aſſemblage de parties. Voilà pourquoi l'unité en général eſt diviſible ou indiviſible, ſelon la nature des choſes auxquelles on l'applique. On diviſe un pied, une heure en moitiés, en tiers, en quarts, &c. mais on ne diviſe pas de même une penſée, une ame, un être ſpirituel quelconque.

l'autre à la connoiſſance de la vérité. *Glauc.* Parfaitement bien.

Socr. Voilà donc déja une des ſciences que nous cherchons. Elle eſt néceſſaire au guerrier pour bien diſpoſer une armée ; au philoſophe, pour ſortir de l'exiſtence des choſes, & paſſer juſqu'à leur eſſence ; ſans quoi, il ne parviendra jamais à bien raiſonner. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Mais celui à qui nous confions la garde de notre république, eſt tout à la fois guerrier & philoſophe. Oüi. *Socr.* Faiſons donc une loi à ceux qui ſont deſtinés chez nous à remplir les premieres places, de s'appliquer à la ſcience du calcul, de l'étudier, non pas ſuperficiellement, mais juſqu'à ce que par la plus pure lumiere de l'eſprit ils en ſoient venus à connoître la nature & les propriétés des nombres : ni pour la faire ſervir comme les marchands & les commerçans aux ventes & aux achats ; mais pour l'appliquer aux uſages de la guerre, & pour faciliter à l'ame le paſſage de la génération à la vérité & à l'eſſence. *Glauc.* Vous dites très-bien.

Socrate. Je ne puis m'empêcher d'admirer combien cette ſcience du calcul eſt belle en ſoi ; combien elle eſt utile au deſſein que nous nous propoſons ; lorſ-

qu'on l'étudie pour elle-même, & non pour la dégrader en l'appliquant au négoce. *Glauc.* Qu'admirez-vous donc si fort en elle ? *Socr.* La vertu qu'elle a d'élever l'ame, ainsi que nous venons de dire, en l'obligeant à raisonner sur les nombres tels qui sont en eux-mêmes, de sorte qu'elle ne puisse souffrir qu'on lui donne pour de vrais nombres, des quantités visibles ou palpables. Vous sçavez sans doute ce que font ceux qui sont versés dans cette science. Si vous essayez en leur présence de diviser l'unité par la pensée, ils se mocquent de vous, & ne vous écoutent pas : mais, si vous la divisez, ils la multiplient, craignant toujours que l'unité ne paroisse point ce qu'elle est, c'est-à-dire, une ; mais un assemblage de parties (*d*). *Glauc.* Vous

(*d*) Ce qu'on appelle *fraction* en arithmétique n'est point partie de l'unité métaphysique, qui est simple & indivisible, mais de l'unité physique, qui est divisible à l'infini. Ainsi, il n'est pas surprenant que les Arithméticiens se moquent de ceux qui veulent diviser l'unité métaphysique, ni qu'ils lui rendent par la multiplication ce qu'on lui veut ôter par la division. En effet, l'unité, soit qu'on la divise ou qu'on la multiplie par elle-même, demeure toujours unité. Elle n'est point diminuée par la division, ni augmentée par la multiplication. Lors donc qu'on la considére comme fractionnaire, elle n'est plus unité proprement dite. Par exemple, le pied considéré en tant qu'il contient douze pouces, n'est point une unité ;

avez raiſon. *Socr.* Et ſi on leur demandoit : de quels nombres parlez-vous ? Où ſont ces unités telles que vous les ſuppoſez, parfaitement égales entr'elles, ſans qu'il y ait la moindre différence, & qui ne ſont point compoſées de parties ? Mon cher Glaucon, que croyez-vous qu'ils répondiſſent ? *Glauc.* Je crois qu'ils répondroient qu'ils parlent de ces nombres qui ne tombent pas ſous les

---

mais un nombre compoſé de douze unités repréſentées chacune par le pouce, qui eſt la douziéme partie du pied. Il en eſt ainſi du pouce à l'égard de la ligne, & de la ligne à l'égard du point. Cette diſtinction de l'unité phyſique & de l'unité métaphyſique, ſert à réſoudre un problême d'arithmétique, dont peu de gens ont trouvé la vraie ſolution. Voici le problême : Un écu multiplié par un écu donne un écu : trois livres multipliées par trois livres, donnent neuf livres : ſoixante ſols multipliés par ſoixante ſols, donnent cent quatre-vingt livres. Comment ſe peut-il faire que ces trois produits ſoient ſi inégaux, leurs racines étant les mêmes ? Le voici. Dans le premier cas, l'écu eſt conſidéré comme unité, qui multipliée par elle-même, donne l'unité, c'eſt-à-dire un écu. Dans le ſecond cas, ce n'eſt plus l'écu qui eſt l'unité ; c'eſt la livre. Or, trois unités multipliées par trois unités, donnent neuf unités, c'eſt-à-dire neuf livres. Dans le troiſiéme, le ſol devient l'unité. Or, ſoixante unités multipliées par ſoixante unités, donnent trois mille ſix cens unités, c'eſt-à-dire trois mille ſix cens ſols ou cent quatre-vingt livres ; d'où l'on voit que les réſultats doivent changer dans les opérations arithmétiques, lorſque l'unité y change de nature. On voit encore qu'on a eû tort de ſuppoſer plus haut que les racines de ces produits inégaux fuſſent les mêmes. Elles le ſont, il eſt vrai, priſes en ſoi & quant à la valeur intrinſeque ; mais elles ne le ſont pas relativement au calcul.

ſens, & qu'on ne peut ſaiſir autrement que par la penſée. *Socr.* Ainſi, vous voyez, mon cher ami, que nous ne pouvons abſolument nous paſſer de cette ſcience, puiſque nous jugeons qu'elle oblige l'ame à ſe ſervir de l'entendement pour connoître la vérité. *Glauc.* Il eſt certain qu'elle eſt merveilleuſement propre à produire cet effet. *Socr.* Avez-vous auſſi obſervé que ceux qui ont l'eſprit de combinaiſon, ont beaucoup d'ouverture pour la plûpart des ſciences; & que même les eſprits peſans, lorſqu'ils ſe ſont exercés & rompus au calcul, en retirent au moins cet avantage, d'acquérir plus de facilité & de pénétration pour tout le reſte? *Glauc.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Au reſte, il vous ſeroit difficile de trouver beaucoup de ſciences qui coûtent plus à apprendre & à approfondir que celle-ci. *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Ainſi, par toutes ces raiſons, nous ne devons pas la négliger. Mais il y faut appliquer de bonne heure ceux qui ſeront nés avec un excellent naturel. *Glauc.* J'y conſens.

Socrate. Mettons-la donc à part, & voyons ſi la ſcience, qui tient à celle-ci, nous convient ou non. *Glauc.* Quelle

eſt-elle ? Ne ſeroit-ce point la géométrie ? *Socr.* Elle - même. *Glauc.* Il eſt évident qu'elle nous convient, du moins en tant qu'elle a rapport aux opérations de la guerre. Car toutes choſes égales, un géometre s'entendra mieux qu'un autre à aſſeoir un camp, à prendre des places, à reſſerrer ou à étendre une armée, & à lui faire faire toutes les évolutions qui ſont d'uſage dans une action, ou dans une marche. *Socr.* A vous dire le vrai, il n'eſt pas beſoin pour cela de beaucoup de géométrie & de calcul. Il faut voir ſi la plus grande & la plus profonde partie de cette ſcience tend à rendre plus facile à l'eſprit la contemplation de l'idée du bien. Et cet effet, diſons-nous, eſt propre des ſciences, qui obligent l'ame à ſe tourner vers le lieu où eſt cet être le plus heureux de tous les êtres, que l'ame doit s'efforcer de connoître en toute maniere. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Si donc la géométrie porte l'ame à contempler l'eſſence des choſes, elle nous convient : ſi elle s'arrête à leur exiſtence, elle ne nous convient pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Or, aucun de ceux qui ont la moindre teinture de géométrie, ne nous conteſtera que le but

de cette ſcience eſt directement contraire aux diſcours que tiennent ceux qui la traitent. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Le langage qu'ils employent eſt fort plaiſant, quoiqu'ils ne puiſſent s'empêcher d'en uſer. Ils ne parlent que de *quarrer* de *prolonger*, d'*ajouter*, & ainſi du reſte, comme s'ils faiſoient quelque choſe, & que toutes leurs démonſtrations tendiſſent à la pratique ; tandis qu'en effet cette ſcience ſe termine à la pure ſpéculation (*e*). *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Convenez encore d'une choſe. *Glauc.* De quoi ? *Socr.* Que c'eſt à la ſpéculation de ce qui eſt toujours, & non à celle de ce qui naît & périt dans le tems. *Glauc.* Je n'ai pas de peine à en convenir. Car la géométrie a pour objet la connoiſſance de ce qui eſt toujours. *Socr.* Par conſéquent, elle attire l'ame vers la

(*e*) Quoi qu'en diſe Platon, il n'eſt pas vrai que la géométrie ſe termine, ou doive ſe terminer à la pure ſpéculation. Ce n'eſt pas l'idée qu'en eurent les Egyptiens, ſes premiers inventeurs. Tout le monde ſçait que ce qui lui donna naiſſance, fut la néceſſité de retrouver les limites des champs confondues par les inondations du Nil. Elle tend donc à la pratique, & à la perfection de preſque tous les arts, dont elle eſt la baſe. Comme ſpéculative, elle ne ſert qu'au particulier qui la cultive. Comme pratique, elle eſt utile au corps de la ſociété.

vérité ; elle forme en elle l'eſprit philoſophique, en l'obligeant à porter en haut ſes regards, qu'elle fixe mal-à-propos ſur les choſes d'ici bas. *Glauc.* Rien n'eſt plus certain. *Socr.* Nous ordonnerons donc très-expreſſément aux citoyens de la plus belle république qui fût jamais, de ne point négliger l'étude de la géométrie : d'autant plus, qu'outre cet avantage principal, elle en a encore d'autres qui ne ſont pas à mépriſer. *Glauc.* Quels ſont-ils ? *Socr.* D'abord, ceux dont vous avez parlé, & qui regardent la guerre. De plus, elle donne à l'eſprit de l'ouverture pour les autres ſciences ; nous voyons qu'il y a à cet égard une différence du tout au tout, entre celui qui eſt verſé dans la géométrie & celui qui ne l'eſt point. *Glauc.* La différence eſt très-grande en effet. *Socr.* Nous ferons donc apprendre encore cette ſcience à nos jeunes éleves. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Mettrons-nous l'aſtronomie pour la troiſieme ? Que vous en ſemble ? *Glauc.* J'en ſuis fort d'avis : d'autant plus qu'il n'eſt pas moins néceſſaire au guerrier, qu'au laboureur & au Pilote, d'avoir une exacte connoiſſance des ſaiſons, des mois & des années. *Socr.* Vous êtes

plaiſant. Il ſemble que vous craigniez que le vulgaire ne vous reproche de faire entrer des ſciences inutiles dans votre plan d'éducation. Les ſciences dont nous parlons, ont un avantage conſidérable, mais dont peu de gens conviendront : c'eſt de purifier, de ranimer l'organe de l'ame, éteint & aveuglé par les autres occupations de la vie : organe néanmoins dont la conſervation nous importe mille fois plus que celle des yeux du corps ; puiſque c'eſt par lui ſeul qu'on apperçoit la vérité. Ceux qui penſent comme nous ſur ce point, applaudiront àvotre choix. Mais ne vous attendez pas au ſuffrage de ceux qui n'ont jamais fait ces réflexions, & qui ne voyent dans ces ſciences d'autre utilité, que celles qui frappent leurs ſens. Or, voyez à préſent pour qui vous parlez. N'eſt-il pas vrai que ce n'eſt ni pour les uns ni pour les autres, mais pour vous-même que vous vous entretenez avec moi ; quoique vous ſoyiez dans la diſpoſition de ne point envier aux autres l'utilité qu'ils pourront retirer de cette converſation ? *Glauc.* Il eſt vrai que c'eſt principalement pour moi que je vous interroge & que je réponds.

Socrate. Si cela eſt, revenons ſur nos

pas. Nous n'avons pas pris la ſcience qui ſuit immédiatement la géométrie. *Glauc.* Comment avons-nous donc fait ? *Socr.* Après la ſurface, nous avons pris le ſolide mû circulairement, avant que de prendre le ſolide en lui-même. L'ordre exigeoit qu'après ce qui eſt compoſé de deux dimenſions, nous priſſions les ſolides qui en ont trois, c'eſt-à-dire, le cube & tout ce qui a de la profondeur. *Glauc.* Cela eſt vrai. Mais il me ſemble, Socrate, qu'on n'a encore fait en ce genre, aucune découverte (*f*). *Socr.* Cela vient de deux cauſes. La premiére eſt qu'aucune République ne fait aſſez de cas de ces découvertes, & qu'on y travaille foiblement parce qu'elles ſont pénibles. La ſeconde eſt que ceux qui s'y appliquent auroient beſoin d'un guide, ſans lequel leurs recherches ſeront inutiles. Or il eſt difficile d'en trouver un bon;

(*f*) Du tems de Socrate, la géométrie n'alloit point au-delà de la meſure des ſurfaces. On peut juger par l'ouvrage d'Euclide de l'état où elle étoit alors. Voilà pourquoi Socrate diſtingue ici la ſcience des ſurfaces de celle des ſolides. Platon trouva, dit-on, le premier la duplication du cube, problême propoſé par Apollon Delphien, qui demanda qu'on doublât ſon autel dont la forme étoit cubique. Mais on doit à Archiméde les plus belles découvertes touchant la ſtéréométrie.

& quand on en trouveroit un, dans l'état présent des choses, ceux qui s'occupent de ces recherches, ont trop de présomption pour vouloir lui soumettre leurs lumiéres. Mais si une République entiére présidoit à leur travail, & qu'elle en fît quelque estime, ils se prêteroient à ses vûes, & par des efforts constans & redoublés ils ne tarderoient pas à découvrir la vérité : puisqu'aujourd'hui même, malgré le mépris qu'on fait de cette science, & quoique le petit nombre de ceux qui travaillent à l'enrichir, ignorent de quelle utilité seront leurs découvertes ; néanmoins la force de ses charmes triomphe de tous les obstacles, & chaque jour elle fait de nouveaux progrès. Je ne suis point surpris au reste qu'elle ait tant de pouvoir sur les esprits. *Glauc.* Je conviens qu'il n'est point d'étude plus attrayante que celle-là. Mais expliquez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. Vous mettiez d'abord la géométrie ou la science des surfaces. *Socr.* Oüi. *Glauc.* Et immédiatement après vous avez mis l'astronomie. Ensuite vous êtes revenu sur vos pas. *Socr.* C'est qu'en voulant trop me hâter, je recule au lieu d'avancer. Je devois

près la géométrie parler de la formation des ſolides : mais voyant qu'on n'a encore rien découvert ſur cette matiére, je l'ai laiſſée à côté pour paſſer à l'aſtronomie, c'eſt-à-dire aux ſolides mis en mouvement. *Glauc.* C'eſt bien dit. *Socr.* Mettons donc l'aſtronomie à la quatriéme place ; regardant comme découverte la ſcience que nous omettons, parce qu'elle le ſera infailliblement, ſi tout un état prend à tâche d'y travailler. *Glauc.* Il y a bien de l'apparence. Mais comme vous m'avez reproché d'affecter de faire l'éloge de l'aſtronomie, je vais la louer d'une maniére conforme à vos idées. Car il eſt, ce me ſemble, évident pour tout le monde, qu'elle oblige l'ame à regarder en haut, & à paſſer des choſes de la terre à la contemplation de celles du ciel. *Socr.* Cela eſt donc évident pour tout autre que pour moi ? Car je n'en juge pas tout-à-fait de même. *Glauc.* Comment en jugez-vous ? *Socr.* Je penſe que de la maniére dont l'étudient ceux qui s'appliquent à la philoſophie, elle fait regarder en bas. *Glauc.* Que voulez-vous dire.

Socr. Il me paroît que vous vous formez une idée ſinguliere de ce que j'ap-

pelle la connoiſſance des choſes d'e haut. Vous croyez ſans doute que quelqu'un apprenoit quelque choſe e conſiderant de bas en haut les peinture d'un plafond, il regarderoit des yeu de l'ame & non de ceux du corps. Peut être avez-vous raiſon & me trompai-j groſſiérement. Pour moi je ne puis recon noître d'autre ſcience qui faſſe regarde l'ame en haut, que celle qui a pou objet ce qui eſt, & ce qu'on ne voi pas. Et tandis que quelqu'un s'occupera de quelque choſe de ſenſible, ſoit qu'i regarde en l'air la bouche béante, ſoi qu'il baiſſe la tête & ferme les yeux; je ne dirai jamais qu'il apprend quelque choſe, parce que rien de ſenſible n'eſ l'objet de la ſcience; ni que ſon ame regarde en haut, mais en bas, quanc il ſeroit couché à la renverſe ſur terre ou ſur mer. *Glauc.* Vous avez raiſon de me reprendre : je n'ai que ce que je mérite. Mais dites-moi ce que vous blâmez dans la maniere dont on étudie au jourd'hui l'aſtronomie, & quel changement il faudroit y faire pour la rendre utile à notre deſſein. *Socr.* Le voici. Qu'on admire à la bonne heure la beauté & l'ordre des aſtres dont le Ciel eſt

rné : mais comme après tout ce ſont es objets ſenſibles, je veux qu'on les iette fort au deſſous des aſtres (*g*) éritables & des rapports que gardent ntr'elles la vîteſſe & la lenteur réelle, n donnant le mouvement à ces aſtres z au monde idéal, ſelon le vrai nombre z toutes les vraies figures. Or toutes es choſes échappent à la vue, & ne- euvent ſe ſaiſir que par l'entendement z la penſée : croyez-vous le contraire? *Flauc.* Nullement.

Socr. Je veux donc que le ſpectacle ue nous offre le Ciel phyſique, nous erve en qualité d'exemplaire à mieux onnoître les aſtres intelligibles ; & u'on faſſe en les voyant ce que feroit n habile Géometre à l'aſpect de figures plates ou en relief travaillées par Dédale, où peintes de la main d'un excellent ar- iſte. En les conſidérant, il ne pourroit 'empêcher de les regarder comme des

(*g*) Ces aſtres véritables, ces aſtres intelligibles, ſont, ſelon Platon, les idées qui ont dirigé Dieu dans la for- mation des aſtres que nous voyons Ainſi, la vûe des aſtres placés au ciel doit nous élever à la contemplation des idées qui en ſont les archétypes & les modéles. Delà, il eſt aiſé de paſſer à la connoiſſance du ſouverain bien, auteur de tout ce qui exiſte dans les deux mondes, le viſible & l'intelligible.

chefs-d'œuvres de l'art : mais il croiroit en même tems que ce feroit une chofe ridicule de les étudier avec attention, dans l'efpérance d'y découvrir la verité touchant le rapport d'égalité, celui du tout à fa moitié, ou quelqu'autre rapport que ce foit. *Glauc.* Auroit-il tort de trouver cela ridicule ? *Socr.* Le véritable aftronome n'aura-t-il pas la même penfée en jettant les yeux fur les révolutions céleftes ? Il croira fans doute que l'ouvrier du ciel a donné à fon ouvrage toute la beauté dont il étoit capable ; mais n'êtes vous pas perfuadé qu'il prendra pour une extravagance de s'imaginer que les rapports du jour à la nuit, des jours au mois, des mois aux années, des révolutions des aftres comparées entr'elles & avec celle du foleil, foient toujours les mêmes, & qu'ils ne changent jamais, quoique ces aftres foient matériels & vifibles ; & de chercher en toute maniére à découvrir le vrai en tout cela ? *Glauc.* A préfent que je vous entends, la chofe me femble ainfi. *Socr.* Nous nous fervirons donc des aftres dans l'étude de l'aftronomie, comme on fe fert en géométrie des figures tracées fur le papier ; fans nous arrêter à ce qu

ſe paſſe dans le ciel, ſi nous voulons devenir de vrais aſtronomes, & tirer quelque utilité de la partie intelligente de notre ame, qui ſans cela nous ſera inutile. *Glauc.* Vous rendez par-là l'étude de l'aſtronomie beaucoup plus difficile qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. *Socr.* Je penſe que nous preſcrirons la même méthode à l'égard des autres ſciences. Autrement, de quel avantage feroient nos Loix ? Mais pourriez-vous me rapeller encore quelque ſcience qui ſerve à notre deſſein? *Glauc.* Il ne m'en vient maintenant aucune à l'eſprit.

Socrate. Cependant le mouvement ſeul, à ce qu'il me ſemble, nous en fournit pluſieurs eſpéces. Un ſçavant pourroit peut-être les nommer toutes. Pour nous, nous ne nommerons que les deux que nous connoiſſons. *Glauc.* Quelles ſont ces deux eſpéces ? *Socr.* L'aſtronomie eſt la premiere : l'autre eſt celle qui lui répond. *Glauc.* Quelle eſt cette autre? *Socr.* Il paroît que le mouvement harmonique enchante les oreilles, comme le mouvement des aſtres enchante les yeux. Ces deux ſciences, l'aſtronomie & la muſique, ſont ſœurs, diſent les Pythagoriciens, & nous après eux : n'eſt-ce

pas ? *Glauc.* Oüi. *Socrate.* Comme ils ont extrêmement approfondi cette matiere, nous profiterons de ce qu'ils en ont dit, ainsi que de leurs autres découvertes en quelque genre que ce soit, en observant néanmoins avec soin notre maxime. *Glauc.* Quelle maxime ? *Socr.* De veiller à ce qu'ils ne donnent point à nos éléves des leçons imparfaites, qui n'aboutiroient pas au terme où doivent aboutir toutes nos connoissances, comme nous le disions tout à l'heure au sujet de l'astronomie. Ne sçavez-vous pas que la musique aujourd'hui n'est pas mieux traitée que sa sœur ? On borne cette science à la mesure des tons & des accords sensibles : travail aussi inutile que celui des astronomes dont j'ai parlé. *Glauc.* Il est vrai que rien n'est plus plaisant. Nos musiciens parlent sans cesse de cadences ; ils approchent l'oreille, comme pour surprendre les sons au passage : les uns disent qu'ils entendent un son mitoyen entre deux tons, & que ce son est le plus petit intervalle qui les sépare : les autres soutiennent au contraire que ces deux tons sont parfaitement semblables ; les uns & les autres préférent le jugement de l'oreille à celui de l'esprit.

Socr.

Socr. Vous parlez de ces braves muſiciens, qui font ſouffrir les cordes, qui les mettent à la queſtion & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pouſſer plus loin cette allégorie, faire mention des coups d'archet qu'ils leurs donnent, & des accuſations dont ils les chargent ſur leur obſtination à refuſer certains ſons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laiſſe, & je déclare que ce n'eſt point d'eux que je veux parler, mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enſeigner l'harmonie à nos éleves. Ceux-ci font la même choſe que les aſtronomes. Ils cherchent de quels nombres réſultent les accords qui frappent l'oreille: mais ils n'ont jamais mis en problême, d'examiner quels ſont les nombres harmoniques, & ceux qui ne le ſont pas; & d'où vient entr'eux cette différence. *Glauc.* Cette recherche eſt vraiment ſublime. *Socr.* Elle conduit à la découverte du beau & du bon; ſi l'on s'y prend d'une autre maniére, elle ne ſervira de rien. *Glauc.* Je le crois.

Socrate. Je penſe en effet que ſi la méthode que nous avons preſcrite pour l'étude des ſciences, va juſqu'à faire con-

pas ? *Glauc.* Oüi. *Socrate.* Comme il ont extrêmement approfondi cette matiere, nous profiterons de ce qu'ils en ont dit, ainſi que de leurs autres découvertes en quelque genre que ce ſoit en obſervant néanmoins avec ſoin notre maxime. *Glauc.* Quelle maxime ? *Socr* De veiller à ce qu'ils ne donnent point à nos éléves des leçons imparfaites, qui n'aboutiroient pas au terme où doivent aboutir toutes nos connoiſſances, comme nous le diſions tout à l'heure au ſujet de l'aſtronomie. Ne ſçavez-vous pas que la muſique aujourd'hui n'eſt pas mieux traitée que ſa ſœur ? On borne cette ſcience à la meſure des tons & des accords ſenſibles : travail auſſi inutile que celui des aſtronomes dont j'ai parlé *Glauc.* Il eſt vrai que rien n'eſt plus plaiſant. Nos muſiciens parlent ſans ceſſe de cadences ; ils approchent l'oreille, comme pour ſurprendre les ſons au paſſage : les uns diſent qu'ils entendent un ſon mitoyen entre deux tons, & que ce ſon est le plus petit intervalle qui les ſépare les autres ſoutiennent au contraire que ces deux tons ſont parfaitement ſemblables ; les uns & les autres préférent le jugement de l'oreille à celui de l'eſprit

Soc.

Socr. Vous parlez de ces braves muſiciens, qui font ſouffrir les cordes, qui les mettent à la queſtion & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pouſſer plus loin cette allégorie, faire mention des coups d'archet qu'ils leurs donnent, & des accuſations dont ils les chargent ſur leur obſtination à refuſer certains ſons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laiſſe, & je déclare que ce n'eſt point d'eux que je veux parler, mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enſeigner l'harmonie à nos éleves. Ceux-ci font la même choſe que les aſtronomes. Ils cherchent de quels nombres réſultent les accords qui frappent l'oreille : mais ils n'ont jamais mis en problême, d'examiner quels ſont les nombres harmoniques, & ceux qui ne le ſont pas ; ni d'où vient entr'eux cette différence. *Glauc.* Cette recherche eſt vraiment ſublime. *Socr.* Elle conduit à la découverte du beau & du bon ; ſi l'on s'y prend d'une autre maniére, elle ne ſervira de rien. *Glauc.* Je le crois.

Socrate. Je penſe en effet que ſi la méthode que nous avons preſcrite pour l'étude des ſciences, va juſqu'à faire con-

Enfin on ſort de ce lieu ſouterrain pour s'élever juſqu'aux lieux qu'éclaire le ſoleil; & parce que les yeux foibles & éblouïs ne peuvent ſe porter d'abord ni ſur les animaux, ni ſur les plantes, ni ſur le ſoleil, on a recours à leurs images peintes dans les eaux. Ici l'ame a également recours à des phantômes, mais à des phantômes divins, aux ombres des êtres véritables, & non aux ombres de ce qui n'eſt que l'image de l'être, à des ombres formées par une lumiere dont le ſoleil lui-même n'eſt qu'une foible repréſentation. L'étude des ſciences dont nous avons parlé, produit cet admirable effet. Elle éléve la partie la plus noble de l'ame juſqu'à la contemplation du plus excellent de tous les êtres; de même que dans l'autre cas l'œil, la partie du corps la plus brillante, contemple le plus lumineux des aſtres placés dans ce monde matériel & viſible.

Glaucon. Je tombe d'accord de ce que vous dites. Cependant, ſous un certain jour, la choſe me paroît difficile à croire: ſous un autre jour, elle me paroît difficile à rejetter. Mais comme ce n'eſt pas la ſeule fois que nous parlerons de ce ſujet, & que nous y reviendrons ſouvent dans la

ſuite ; ſuppoſons que cela eſt ainſi : venons à la loi même, & expliquons-la avec autant de ſoin que nous avons expliqué le préambule. Dites-nous donc en quoi conſiſte la dialectique, en combien d'eſpéces elle ſe diviſe, & par quels chemins on y parvient. Car il y a apparence que le terme où ces chemins aboutiſſent, eſt le repos de l'ame & la fin de ſon voyage. *Socr.* Vous ne pourriez point me ſuivre juſques-là, mon cher Glaucon : car pour moi, la bonne volonté ne me manqueroit pas ; ce ne ſeroit plus l'image du bien que je vous ferois voir, mais le bien lui-même ; du moins c'eſt ma penſée. Au reſte, que ce ſoit le bien lui-même ou non, je ne prétens pas le garantir ; ce que je puis aſſurer, c'eſt que ce doit-être quelque choſe de fort approchant : n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Et que la dialectique ſeule peut le découvrir à un eſprit exercé dans les ſciences qui ſervent de préparation à celle-là ; la choſe étant impoſſible par toute autre voye. *Glauc.* Nous pouvons encore l'aſſûrer. *Socr.* Au moins il eſt un point que perſonne ne nous conteſtera ; c'eſt que cette méthode eſt la ſeule qui eſſaye de

ſaiſir d'une vüe générale la nature & l'eſſence de chaque choſe : car d'abord tous les arts, ſans exception, aſſujettis aux opinions & aux caprices des hommes, s'occupent de générations & de compoſitions, ou s'appliquent à la culture & à l'entretien des ouvrages de la nature & de l'art. Quant à la géométrie & aux autres ſciences de cette nature, qui, ſelon nous, atteignent en partie ce qui eſt ; nous voyons que la connoiſſance qu'elles ont de l'être reſſemble à celle d'un ſonge : qu'il leur ſera toujours impoſſible de le voir de cette vüe claire qui diſtingue la veille du ſonge, tandis qu'elles ſe ſerviront de ſuppoſitions dont elles ne peuvent rendre raiſon & auxquelles elles n'oſent toucher. Quel moyen en effet de donner le nom de ſcience à des démonſtrations fondées ſur des principes qu'on ne conçoit pas évidemment, & ſur leſquels néanmoins portent les concluſions & les propoſitions intermédiaires ? *Glauc.* Il n'y a pas moyen.

Socrate. Il n'y a donc que la méthode dialectique qui marche par la voie de la ſcience, parce qu'elle n'employe les hypothéſes, que pour remonter à un prin-

cipe qui lui ſert de baſe ; parce qu'elle tire peu à peu l'œil de l'ame du ſale bourbier où il eſt plongé, qu'elle l'éleve en haut avec le ſecours & par le miniſtere des arts dont nous avons parlé. Nous les avons appellés pluſieurs fois du nom de *ſcience*, pour nous conformer à l'uſage : mais il faut leur donner un autre nom, qui tienne le milieu entre l'obſcurité de l'opinion & l'évidence de la ſcience : nous nous ſommes ſervis plus haut de celui de *connoiſſance raiſonnée*. Mais nous avons, ce me ſemble, des choſes trop importantes à examiner, pour nous arrêter à une diſpute de noms. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Mon avis eſt donc que nous continuïons d'appeller *ſcience* la premiere & la plus parfaite maniere de connoître ; *connoiſſance raiſonnée*, la ſeconde ; *foi*, la troiſiéme ; *conjecture*, la quatriéme ; comprenant les deux dernieres ſous le nom d'*opinion*, & les deux premieres ſous celui d'*intelligence :* de ſorte que ce qui naît ſoit l'objet de l'opinion & ce qui eſt celui de l'intelligence, & que l'intelligence ſoit à l'opinion, la ſcience à la foi, la connoiſſance raiſonnée à la conjecture, ce que l'eſſence eſt à la

génération (*k*). Laiſſons pour le préſent, mon cher Glaucon, l'examen des raiſons qui fondent cette analogie, ainſi que la maniere de diviſer en deux eſpéces le genre d'objets qui tombe ſous l'opinion, & celui qui appartient à l'intelligence, pour ne pas nous jetter dans des diſcuſſions plus longues que toutes celles dont nous ſommes ſortis. *Glauc.* Faites tout ce qu'il vous plaira, je tâcheraî de vous ſuivre autant que je pourrai.

Socrate. N'appellez vous pas dialecticien celui qui connoît la raiſon de l'eſſence de chaque choſe? Et ne dites-vous pas d'un homme qu'il n'a pas l'intelligence d'une choſe, lorſqu'il ne peut en rendre raiſon ni à lui-même, ni aux autres? *Glauc.* Comment pourrois-je ne le pas dire? *Socr.* Raiſonnons de la même maniere à l'égard du bien. Ne direz-vous pas d'un homme qui ne peut ſéparer par l'entendement l'idée du bien de toutes les autres, ni en donner une définition

(*k*) Voyez la note du Livre VI. pag. 140. Il eſt important de retenir que dans ce Livre & dans les précédens, Platon entend par *génération* toutes les choſes ſenſibles, tout ce qui naît & périt. J'ai déjà expliqué ce qu'il entend par l'*eſſence*.

précife, ni après avoir parcouru de rang en rang les différentes claffes d'idées, comme une armée rangée en bataille, reconnoître celle-ci entre toutes les autres, non par une fimple opinion, mais par une fcience certaine, & procéder dans cet examen avec une raifon sûre & incapable de broncher ; encore un coup, ne direz-vous pas de lui qu'il ne connoît ni le bien par effence, ni aucun autre bien : que s'il faifit quelque phantôme de bien, ce n'eft point par la fcience, mais par l'opinion qu'il le faifit ; que fa vie fe paffe dans un profond fommeil accompagné de fonges & de rêveries, & qu'avant que de fe réveiller, il defcendra aux enfers pour y dormir d'un fommeil parfait ? *Glauc.* Oüi certes, je le dirai. *Socr.* Mais fi vous vous trouviez un jour chargé en effet de l'éducation de ces mêmes éleves, que vous formez ici par maniere de difcours ; vous ne les mettriez pas fans doute à la tête de votre république, avec un plein pouvoir de difpofer des plus grandes affaires, s'ils ne pouvoient rendre raifon de rien. *Glauc.* Non affurément. *Socr.* Vous leur prefcrirez donc un plan d'éducation propre à les rendre très-habiles dans la fcience

d'interroger & de répondre. *Glauc.* Aid de vos conſeils, je le leur preſcrirai. *Socr* Ainſi vous jugez que la dialectique eſt pour ainſi parler, le faîte & le combl des autres ſciences, qu'il n'en eſt aucun qu'on doive placer au deſſus d'elle qu'elles trouvent toutes en elle leu fin & leur perfection. *Glauc.* Oüi.

Socrate. Il vous reſte par conſéquen à régler qui ſont ceux à qui nous feron part de ces ſciences, & de quelle ma niere nous nous y prendrons. *Glauc.* Cel eſt évident. *Socr.* Vous rappellez-vou quel étoit le caractere de ceux que nou avons choiſis pour gouverner? *Glauc* Oüi. *Socr.* Perſuadez-vous donc bien qu ce ſont des hommes de cette trempe qu nous devons choiſir; qu'il faut préfére ceux qui ſont les plus fermes, les plu vaillans, &, s'il ſe peut, les plus beaux Mais la hauteur & la nobleſſe des ſentimens ne ſuffit pas; il eſt encore néceſſair qu'ils ayent des talens convenables à l'éducation que nous voulons leur donner *Glauc.* Quels ſont ces talens? *Socr.* De la diſpoſition pour les ſciences, & de la facilité à apprendre; car l'ame s'effraye & ſe dégoûte bien plus vîte de l'étude des ſciences abſtraites, que des exercices du

corps, parce que la peine n'eſt que pour elle ſeule, & que le corps ne la partage point. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il faut de plus qu'ils ayent de la mémoire, qu'ils aiment le travail, & toute eſpéce de travail, ſans diſtinction; autrement, comment croyez-vous qu'ils conſentent à allier enſemble tant d'exercices du corps, tant de réflexions & de travaux de l'eſprit? *Glauc.* Jamais ils n'y conſentiront, s'ils ne ſont nés avec le plus heureux naturel.

Socr. La faute que l'on fait aujourd'hui, & l'opprobre qui en rejaillit ſur la philoſophie, viennent, comme nous avons dit plus haut, de ce qu'on n'a point aſſez d'égard à la dignité de cette ſcience: elle n'eſt point faite pour des eſprits faux & bâtards, mais pour des ames franches & vraies. *Glauc.* Comment l'entendez-vous? *Socr.* D'abord, ceux qui veulent s'y appliquer doivent être à l'abri de tout reproche en ce qui concerne l'amour du travail. Il ne faut pas qu'ils ſoient en partie laborieux, en partie indolens; ce qui arrive, lorſqu'un jeune homme, rempli d'ardeur pour le gymnaſe, pour la chaſſe, pour tous les exercices du corps, n'a d'ailleurs aucun goût pour

tout ce qui s'appelle étude, recherches, converſations ſçavantes, & qu'il craint le travail en ces ſortes de rencontres : j'en dis autant de celui qui eſt d'un caractere oppoſé. *Glauc.* Rien n'eſt plus vrai. *Socr.* Ne mettrons-nous pas encore au rang des naturels imparfaits par rapport à l'étude de la vérité, les ames qui, déteſtant le menſonge volontaire, & ne pouvant le ſouffrir ſans répugnance dans elles-mêmes, ni ſans indignation dans les autres, n'ont pas la même horreur pour le menſonge involontaire, ne ſe déplaiſent pas à leurs propres yeux, lorſqu'elles ſont convaincues d'ignorance, & s'y veautrent avec la même complaiſance qu'un pourceau dans la fange ? *Glauc.* Oüi, ſans doute. *Socr.* Il ne faut pas apporter une moindre attention à diſcerner les naturels francs d'avec les naturels bâtards, à l'égard de la tempérance, de la force, de la grandeur d'ame, & des autres vertus. Faute de ſçavoir les diſtinguer, les particuliers & les états commettent leurs intérêts, ceux-ci à des magiſtrats, ceux-là à des amis faux & imparfaits. *Glauc.* Cela n'eſt que trop ordinaire.

Socr. Prenons donc les plus juſtes me-

ſures pour faire un bon choix ; parce que, ſi nous n'appliquons à des études, & à des exercices de cette importance, que des ſujets auxquels il ne manque rien, ni du côté du corps, ni du côté de l'ame, la juſtice n'aura nul reproche à nous faire ; notre république & nos loix ſe maintiendront : mais, ſi nous y préſentons des ſujets indignes, le contraire arrivera, & nous couvrirons la philoſophie d'un ridicule encore plus humiliant. *Glauc.* Ce ſeroit une tache honteuſe pour nous. *Socr.* Sans doute ; mais je ne m'apperçois pas que j'apprête moi-même ici à rire à mes dépens. *Glauc.* En quoi donc ? *Socr.* J'oublie que tout ceci n'eſt qu'un projet, & je parle avec autant de véhémence que ſi la choſe s'exécutoit ſous nos yeux. Ce qui m'a ſi fort échauffé, c'eſt qu'en parlant j'ai jetté les yeux ſur la philoſophie ; & la voyant traitée avec le dernier mépris, je n'ai pû m'empêcher d'en témoigner mon chagrin & mon indignation contre ceux qui l'outragent. *Glauc.* Votre auditeur ne trouve pas que vous ayiez dit rien de trop fort. *Socr.* L'orateur n'en juge pas de même. Quoi qu'il en ſoit, n'oublions pas que notre premier choix tomboit ſur des

vieillards, & qu'ici un pareil choix ne ſeroit pas de ſaiſon ; car il n'en faut pas croire Solon, lorſqu'il dit qu'*un vieillard peut apprendre beaucoup de choſes*. Il eſt encore moins en état d'apprendre que de courir ; tous les grands travaux ſont pour la jeuneſſe. *Glauc.* Cela eſt certain.

Socr. Nous leur propoſerons donc, dès l'âge le plus tendre, l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, & des autres ſciences qui ſervent de préparation à la dialectique ; mais, en les leur enſeignant, il faut bannir tout ce qui pourroit ſentir la gêne & la contrainte. *Glauc.* Pour quelle raiſon ? *Socr.* Parce qu'un eſprit libre ne doit rien apprendre par contrainte. Que les exercices du corps ſoient forcés ou volontaires, le corps n'en tire pas pour cela moins d'avantage ; mais les leçons qu'on fait entrer de force dans l'ame, n'y demeurent pas. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ne gênez donc pas l'eſprit des enfans dans les leçons que vous leur donnerez : faites plutôt enſorte qu'ils s'inſtruiſent en jouant ; par-là vous ſerez plus à portée de connoître les talens d'un chacun. *Glauc.* Ce que vous dites me paroît très-ſenſé. *Socr.* Vous ſouvient-il auſſi de ce que nous diſions plus haut,

qu'il falloit mener les enfans à la guerre ſur des chevaux, les rendre ſpectateurs du combat, les approcher même de la mêlée, lorſqu'on le pourra ſans danger, & leur faire goûter du ſang, comme on fait aux jeunes chiens de meute? *Glauc.* Je m'en ſouviens. *Socr.* Vous mettrez à part ceux qui auront montré plus de patience dans les travaux, plus de courage dans les dangers, & plus d'ardeur pour les ſciences. *Glauc.* A quel âge? *Socr.* Lorſqu'ils auront fini leur cours d'exercices gymnaſtiques; car, pendant tout ce tems, qui ſera de deux ou trois ans, il leur eſt impoſſible de faire autre choſe, rien n'étant plus ennemi des ſciences, que la fatigue & le ſommeil: d'ailleurs, les travaux du corps ſont une épreuve à laquelle il eſt très-important de les mettre. *Glauc.* Je le penſe auſſi.

Socr. Après ce tems, lorſqu'ils auront atteint l'âge de vingt ans, vous accorderez à ceux que vous aurez choiſis quelques diſtinctions honorables, & vous leur propoſerez en gros les ſciences qu'ils auront étudiées en détail dans l'enfance, afin qu'ils s'accoutument à voir d'un coup d'œil les rapports que les ſciences ont entr'elles, & à connoître la nature de ce

qui eſt. *Glauc.* Cette méthode d'apprendre eſt la ſeule qui puiſſe affermir en eux les connoiſſances qu'ils auront acquiſes. *Socr.* C'eſt auſſi le moyen le plus sûr de diſtinguer l'eſprit dialecticien de tout autre eſprit ; car celui qui peut raſſembler dans un ſeul point de vûe les objets les plus éloignés, eſt né pour la dialectique ; les autres n'y ſont pas propres. *Glauc.* Je ſuis du même ſentiment. *Socr.* Après avoir remarqué avec ſoin les meilleurs eſprits, vous ferez un ſecond choix de ceux qui, juſqu'à l'âge de trente ans, auront montré plus de conſtance & de fermeté, ſoit dans l'étude des ſciences, ſoit dans les travaux de la guerre, ſoit dans les autres épreuves preſcrites par les loix : vous les éleverez à de plus grands honneurs ; & vous obſerverez, en les appliquant à la dialectique, ceux qui, ſans s'aider de leurs yeux, ni des autres ſens, pourront ſur les pas de la vérité s'élever juſqu'à la connoiſſance de l'être ; & c'eſt ici, mon cher Glaucon, qu'il faut apporter les plus grandes précautions. *Glauc.* Pourquoi ? *Socr.* Avez-vous fait attention au grand mal qui régne de nos jours dans la dialectique ? *Glauc.* Quel mal ? *Socr.* Elle eſt pleine

de déréglement & de désordre. *Glauc.* Cela est vrai.

Socr. Croyez-vous qu'il y ait en ce désordre rien de surprenant, & n'excusez-vous pas ceux qui s'y laissent aller ? *Glauc.* Par où sont-ils excusables ? *Socr.* Il leur arrive la même chose qu'à un enfant supposé, qui élevé dans le sein d'une famille noble, opulente, au milieu du faste & des flatteurs, s'appercevroit, étant devenu grand, que ceux qui se disent ses parens ne le sont pas, sans pouvoir découvrir ceux qui le sont véritablement. Me diriez-vous bien quels seroient ses sentimens à l'égard de ses flatteurs & de ses parens prétendus, avant qu'il eût connoissance de sa supposition, & après qu'il en seroit instruit ? Ou voulez-vous sçavoir là-dessus ma pensée ? *Glauc.* Je le veux bien. *Socr.* Je m'imagine qu'il auroit d'abord plus de respect pour son pere, sa mere, & les autres qu'il regarderoit comme ses proches, que pour ses flatteurs; qu'il auroit plus d'empressement à les secourir, s'il les voyoit dans l'indigence; qu'il seroit moins disposé à les maltraiter de paroles ou d'action; en un mot, que dans les choses essentielles il leur obéiroit plutôt

qu'à ſes flatteurs, pendant tout le tems qu'il ignoreroit ſon état. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Mais, qu'à peine il auroit connu la vérité, qu'auſſi-tôt ſon reſpect & ſes attentions diminueroient à l'égard de ſes parens, & augmenteroient pour ſes flatteurs; qu'il s'abandonneroit à ceux-ci avec moins de réſerve qu'auparavant, ſuivant en tout leurs conſeils, & vivant avec eux publiquement dans la plus grande familiarité; tandis qu'il ne s'embarraſſeroit nullement de ce pere & de ces parens ſuppoſés, à moins qu'il ne fût d'un naturel très-doux & très-modéré. *Glauc.* La choſe ne manqueroit pas d'arriver comme vous dites; mais comment appliquer ce tableau au déſordre dont vous vous plaignez?

Socr. Le voici. Dès l'enfance, ne nous éleve-t-on pas dans des principes de juſtice & d'honnêteté, que nous honorons, à qui nous obéiſſons comme à nos parens? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-il pas auſſi des maximes oppoſées à celles-là? maximes qui ne tendent qu'au plaiſir, qui obſédent notre ame comme autant de flateurs, qui nous ſollicitent vivement, mais qui ne nous perſuadent pas, du moins ceux d'entre nous

qui ſont les plus ſages, & qui conſervent toujours pour les maximes dans leſquelles on les a élevés le même reſpect & la même ſoumiſſion. *Glauc.* Cela eſt encore vrai. *Socr.* Maintenant, ſi on vient demander à quelqu'un qui eſt dans cette diſpoſition d'eſprit ce que c'eſt que l'honnête; & ſi après qu'il a répondu conformément à ce qu'il a appris de la bouche du Légiſlateur, on réfute ſa réponſe, on le confond à pluſieurs repriſes, & on le réduit à douter s'il y a rien qui ſoit honnête en ſoi plutôt que deshonnête: ſi on en fait autant à l'égard du juſte, du bon, & des autres choſes qu'il révéroit le plus; quel parti croyez-vous qu'il prenne au ſujet du reſpect & de la ſoumiſſion qu'il doit leur rendre? *Glauc.* C'eſt une néceſſité qu'il les honore & leur obéiſſe moins que devant. *Socr.* Mais, lorſqu'il en ſera venu à n'avoir plus le le même reſpect pour ces maximes, & à ne plus reconnoître les rapports intimes qu'elles ont avec lui, & qu'il lui ſera d'ailleurs impoſſible de découvrir le vrai par lui-même; ſe peut-il faire qu'il embraſſe d'autres maximes que celles qui le flattent? *Glauc.* Non. *Socr.* Il devien-

dra donc rebelle aux loix, de soumis qu'il leur étoit auparavant. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, vous voyez que ceux qui s'appliquent à la dialectique de la maniére que je viens de dire, doivent tomber dans cet inconvénient; & qu'après tout ils méritent qu'on leur pardonne. *Glauc.* Et de plus qu'on les plaigne.

Socrate. Or, afin de ne pas exposer nos éleves au même inconvénient; lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans, vous les appliquerez sérieusement à cette science, avec toutes les précautions nécessaires. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* N'est-ce pas d'abord une excellente précaution de les en écarter tandis qu'ils sont jeunes? vous n'ignorez pas sans doute que les jeunes gens, lorsqu'ils ont pris les premieres leçons de la dialectique, s'en servent comme d'un amusement, & se font un jeu de contredire sans cesse. A l'exemple de ceux qui les ont confondus dans la dispute, ils confondent les autres à leur tour; & semblables à de jeunes mâtins, ils se plaisent à quereller, & à déchirer avec leurs sophismes tous ceux qui les appro-

chent (*l*). *Glauc.* Vous les peignez au naturel. *Socr.* Après tant de disputes où ils ont été tantôt vainqueurs, tantôt vaincus ; ils finissent d'ordinaire par ne rien croire de ce qu'ils croyoient auparavant. Par-là, ils donnent occasion aux autres de les décrier eux & la profession de philosophe. *Glauc.* Rien n'est plus vrai. *Socr.* Dans un âge plus mûr on ne donnera point dans cette manie. On imitera

(*l*) Ce désordre n'est encore que trop ordinaire de nos jours. La raison en est, que l'esprit des enfans & même de la plûpart des jeunes gens, n'est ni assez fort ni assez solide pour porter le poids de certaines connoissances abstraites & relevées, dont la parfaite intelligence suppose, outre la vivacité & la pénétration de l'esprit, beaucoup de jugement & de maturité. A cet âge, on ne conçoit les choses qu'imparfaitement, on ne remonte point jusqu'aux principes, on n'embrasse pas sous une vûe générale l'ordre & la suite des vérités, qui se tiennent toutes par une chaîne, qu'on ne peut renouer, si l'on en rompt un seul anneau. Les difficultés effrayent, & frappent l'esprit, souvent beaucoup plus que les réponses, quoique très-solides. On ne connoît bien ni la nature des preuves, ni la véritable maniere de les attaquer. On s'imagine qu'il faut répondre directement à toutes les objections que l'esprit peut former sur quelque vérité, & qu'une thèse est fausse, dès qu'elle est sujette à des difficultés insolubles, qui prouvent seulement que notre esprit envisage rarement un objet sous toutes les faces possibles, & que nous connoissons une partie d'une chose, tandis que nous ignorons l'autre partie. Delà, l'obscurité des idées, la précipitation dans les jugemens, la fausseté dans les raisonnemens ; delà, par conséquent, la fureur de disputer, & souvent, après avoir long-tems disputé pour & contre, le danger de finir par ne rien croire.

plutôt ceux qui s'entretiennent dans le deſſein de découvrir le vrai, que ceux qui contrediſent pour s'amuſer & ſe divertir. On ſe fera ainſi une réputation d'homme ſage & modéré, & on mettra ſa profeſſion dans un dégré d'eſtime où elle n'étoit point auparavant. *Glauc.* Très-bien.

Socr. C'étoit encore par maniere de précaution que nous diſions plus haut, qu'il ne falloit admettre aux diſputes philoſophiques que des eſprits graves & ſolides; au lieu d'y admettre, comme on fait de nos jours, le premier venu, qui n'a ſouvent aucun talent pour cela. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Sera-ce aſſez de donner à la dialectique le double du tems qu'on aura donné à la gymnaſtique; de ſorte néanmoins qu'on s'y applique ſans relâche pendant tout ce tems-là, & qu'on ne faſſe autre choſe que de ſe cultiver l'eſprit, comme on s'eſt auparavant exercé le corps? *Glauc.* Combien d'années? quatre ou ſix? *Socr.* Mettez-en cinq. Après quoi, vous les ferez deſcendre de nouveau dans la caverne, les obligeant de paſſer par les emplois militaires & les autres fonctions propres de leur âge: afin qu'ils ne cédent à per-

ſonne en expérience. En toutes ces circonſtances, vous obſerverez s'ils demeurent fermes, quoiqu'ils ſoient tirés & ſollicités de tous côtés, ou s'ils ſe laiſſent ébranler le moins du monde. *Glauc.* Combien de tems y reſteront-ils? *Socr.* Quinze ans. Il ſera tems alors de conduire au terme ceux qui à cinquante ans ſeront ſortis purs de ces épreuves, & ſe ſeront diſtingués dans les ſciences & dans toute leur conduite; de les contraindre à diriger l'œil de l'ame vers l'Etre qui éclaire toutes choſes, à contempler l'eſſence du bien & à s'en ſervir après comme d'un modéle pour regler leurs mœurs, celles de l'état & de chaque citoyen; s'occupant preſque toujours de l'étude de la philoſophie, mais ſe chargeant tour-à-tour du fardeau de l'autorité & de l'adminiſtration des affaires dans la ſeule vûe du bien public, & dans la perſuaſion que c'eſt moins une place d'honneur, qu'un devoir onéreux & indiſpenſable. Après en avoir inſtruit d'autres, & laiſſé des ſucceſſeurs dignes de les remplacer, ils paſſeront de cette vie dans les iſles fortunées. L'état leur érigera de magnifiques tombeaux; & ſi l'oracle d'Apollon le trouve bon, on

leur fera des ſacrifices comme à des gé nies tutélaires ; ou du moins comme : des ames bienheureuſes & divines.

Glaucon. Socrate , vous venez de nou donner en ſculpteur habile le modéle d'u magiſtrat accompli. *Socr.* Appliquez auſſ ceci aux femmes , mon cher Glaucon Ne croyez pas que j'aie parlé plutôt pou les hommes , que pour celles des femme qui ſeront nées avec un naturel capabl d'une ſi excellente éducation. *Glauc.* Cel doit être , puiſque dans notre ſyſtêm il faut que tout ſoit commun entre le deux ſexes. *Socr.* Hé bien ! m'accordez vous à préſent que tout ce qui a été di de notre république & de ſon gouver nement , n'eſt pas un ſimple ſouhait L'exécution en eſt difficile ſans doute mais elle eſt poſſible, & elle ne l'eſt que d la maniere qu'on a expliquée : c'eſt-à dire , lorſqu'on verra à la tête des état un ou pluſieurs philoſophes , qui regar- dant d'un œil de mépris les honneur qu'on brigue aujourd'hui , perſuadés qu'il ſont bas & de nul prix , n'eſtimant qu le devoir , & les honneurs qui en ſon la récompenſe , mettant la juſtice au-deſ- ſus de tout pour l'importance & la né- ceſſité , ſoumis en tout à ſes loix, & s'ap- pliquant

pliquant à la faire fleurir, prendront de bonnes meſures pour la réforme du gouvernement. *Glauc.* Quelles meſures? *Socr.* Ils relégueront à la campagne tous les habitans de leur ville qui ſeront au-deſſus de dix ans (*m*); & ſe chargeant de l'éducation de leurs enfans, ils les éleveront conformément à leurs mœurs & à leurs principes, les mêmes que nous avons expoſés ci-deſſus; ils les préſerveront ainſi des mauvaiſes habitudes que prennent aujourd'hui ceux qui ſont élevés dans le ſein de leur famille. Par ce moyen, ils établiront dans leur ville en peu de tems, & ſans peine, la forme de gouvernement dont nous avons parlé,

(*m*) Il eſt étonnant que le texte de Platon auſſi clair en cet endroit que nulle part ailleurs, n'ait été entendu d'aucun des trois traducteurs que j'ai ſous les yeux. Voici le texte : ὅσοι μὲν ἂν πρεσβύτεροι τυγχάνωσι δεκετῶν ἐν τῇ πόλει πάντας ἐκπέμψουσιν εἰς τοὺς ἀγρούς. Ficin traduit : *Omnes quicumque in urbe decem annos impleverint, in agros tranſmittent :* Il ne s'agit pas de ceux qui ont paſſé dix ans dans la ville; mais de ceux dont l'âge eſt au-deſſus de dix ans. De Serres traduit : *Quicumque in civitate fuerint provectiores ætate, eos decimabunt, &c.* Enfin, la Pillonniere traduit ainſi : *Je ſerois du ſentiment que les magiſtrats ne fuſſent en charge dans la capitale que dix ans; on les relégueroit dans les provinces enſuite.* Ce n'eſt pas la premiere fois que l'occaſion ſe préſente de relever ces trois traducteurs par des notes critiques ſemblables à celle-ci; j'eſpére que le lecteur me pardonnera aiſément de les avoir omiſes.

& la rendront heureuſe, elle & ſes habitans. *Glauc.* Sans contredit. Je crois, Socrate, que vous avez trouvé la maniere dont notre projet s'exécutera, ſuppoſé qu'il s'exécute un jour. *Socr.* Finiſſons-là notre diſcours au ſujet de cette république, & de l'homme qui lui reſſemble. Il n'eſt pas mal aiſé de juger quel il doit être ſelon nos principes. *Glauc.* Non ſans doute; &, comme vous dites, cette matiere eſt déſormais épuiſée.



LIVRE HUITIEME.

SOCRATE. C'eſt donc une choſe reconnue entre nous, mon cher Glaucon, que dans une république bien gouvernée tout doit être commun, les femmes, les enfans, l'éducation, les exercices propres de la paix & de la guerre; & qu'il faut lui donner pour chefs des hommes conſommés dans la philoſophie & dans la ſcience des armes. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Nous ſommes convenus auſſi, que les ſoldats ayant leurs chefs à leur tête, logeront dans des maiſons telles que nous avons dit, communes à tous,

& où perſonne n'aura rien en propre. Outre le logement, vous vous rappellez peut-être ce que nous avons réglé touchant leurs poſſeſſions. *Glauc.* Oüi. Je me ſouviens que nous n'avons pas jugé à propos qu'aucun d'eux eût la propriété de quoi que ce ſoit, comme les guerriers d'aujourd'hui: mais que, ſe regardant comme autant d'athlétes deſtinés à combattre & à veiller pour le bien public, ils devoient pourvoir à leur sûreté & à celle de leurs concitoyens, & recevoir des autres pour prix de leurs ſervices, ce qui leur étoit néceſſaire chaque année pour leur nourriture. *Socr.* Vous dites bien. Mais, puiſque nous avons mis fin à cet article, rappellons-nous l'endroit où nous en étions, lorſque nous ſommes entrés dans cette longue digreſſion, & reprenons la ſuite de notre entretien.

Glaucon. Il eſt aiſé de le faire. Vous teniez alors au ſujet de la république, les mêmes diſcours à peu-pres que tout-à-l'heure. Vous diſiez qu'une république, pour être parfaite, devoit reſſembler à celle dont vous aviez tracé le plan; que l'homme de bien étoit celui qui ſe conduiſoit par les mêmes principes; quoi-

qu'il vous fût possible de donner de l'un & de l'autre un tableau encore plus achevé. * Mais, ajoutiez-vous, si cette forme de gouvernement est bonne, toutes les autres sont défectueuses. Autant qu'il m'en souvient, vous en comptiez quatre espéces, dont il étoit à propos de faire mention, & d'examiner les défauts, en les comparant aux défauts des particuliers dont le caractère répondoit (*a*) à chacune de ces espéces : afin qu'après les avoir considérés avec soin, & nous être assurés du caractère de l'homme de bien & du méchant, nous fussions en état de juger si le premier est le plus heureux, & le second le plus malheureux des hommes, ou si la chose est autrement. Et dans le moment que je vous priois de me nommer ces quatre sortes de gouvernemens, Adimante & Polemarque ont pris la parole, & vous ont engagé dans la digression qui vous a conduit ici. *Socr.* Votre mémoire est très-fidelle.

* *Livre IV. vers la fin.*

Glauc. Faites donc comme les Athlétes : donnez-moi encore la même prise, & répondez à la même question, ce que

(*a*) Le Grec porte ἀνομοίης *dissimiles* : il est évident qu'il faut lire ὁμοίης *similes*, le sens l'exige.

vous aviez deſſein d'y répondre alors. *Socr.* Si je puis. *Glauc.* D'abord je deſire ſçavoir de vous quelles ſont ces quatre eſpéces de gouvernemens. *Socr.* Je n'aurai pas de peine à vous ſatisfaire : elles ſont très-connues toutes quatre. La premiere eſpéce de gouvernement, & la plus vantée, eſt celui de Crête & de Lacédemone. La ſeconde que l'on met auſſi au ſecond rang, eſt l'oligarchie, gouvernement ſujet à un grand nombre de maux. La troiſiéme, différente de la ſeconde, & moins eſtimée, eſt la démocratie. La tyrannie enfin, qui ne reſſemble à aucun des trois autres gouvernemens, eſt la quatriéme & la plus grande maladie d'un état. Pourriez-vous me nommer quelque gouvernement, qui ait une forme propre & diſtinguée de celles-ci ? car les dynaſties, les principautés vénales & les autres gouvernemens rentrent dans ceux dont j'ai parlé. On en trouve de cette ſorte pour le moins autant chez les Barbares que chez les Grecs. *Glauc.* Il y en a en effet, d'étranges & en grand nombre. *Socr.* Vous ſçaurez à préſent qu'il y a de néceſſité autant de caractères d'hommes que d'eſpéces de gouvernemens. Croyez-vous que les ſo-

ciétés se forment des chênes & des rochers, & non pas des mœurs de chacun des membres qui les composent, lorsque le concours unanime de leurs sentimens entraîne après soi tout le reste? *Glauc.* Les sociétés ne peuvent se former d'ailleurs.

Socrate. Ainsi, puisqu'il y a cinq espéces de gouvernemens, il doit y avoir cinq caractères de l'ame qui leur répondent. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* nous avons déja traité du caractère qui répond à l'aristocratie, & que nous disons avec raison être bon & juste. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Il nous faut parcourir à présent les caractères vicieux, c'est-à-dire, l'intriguant & l'ambitieux, formé sur le modèle du gouvernement de Lacédémone; ensuite l'oligarchique, le démocratique & le tyrannique. Quand nous aurons reconnu quel est le plus méchant de ces caractères, nous l'opposerons au plus juste; & comparant la justice pure avec l'injustice aussi sans mêlange, nous finirons par voir jusqu'à quel point l'une & l'autre nous rendent heureux ou malheureux, & s'il faut s'attacher à l'injustice suivant le conseil de Thrasymaque, ou nous rendre à la force des raisons qui nous pressent d'embrasser

le parti de la juſtice. *Glauc.* Il faut faire comme vous dites. *Socr.* Comme nous avons déja commencé par examiner les mœurs de l'état, avant que de paſſer à celles des particuliers, parce que nous avons cru que cette méthode ſeroit plus lumineuſe; n'eſt-il point à propos que nous continuions de la ſuivre : & qu'après avoir conſidéré d'abord le gouvernement ambitieux, (car je ne ſçais quel autre nom lui donner, ſi ce n'eſt peut-être celui de *timocratie* ou de *timarchie :*) nous paſſions enſuite à la conſidération de l'homme qui lui reſſemble ? Nous ferons la même choſe à l'égard de l'oligarchie & de l'homme oligarchique. Delà, après avoir jetté les yeux ſur la démocratie, nous porterons nos regards ſur l'homme démocratique. Enfin, nous viendrons au gouvernement tyrannique : nous en examinerons la conſtitution ; après quoi nous verrons le caractère tyrannique, & nous tâcherons de prononcer avec connoiſſance de cauſe ſur la queſtion que nous avons entrepris de réſoudre. *Glauc.* On ne peut procéder avec plus d'ordre dans cet examen & ce jugement.

Socr. Eſſayons d'abord d'expliquer de quelle maniere ſe pourra faire le paſſage de l'ariſtocratie à la timocratie. N'eſt-il pas vrai, en général, que les changemens qui arrivent dans tout gouvernement politique, ont leur ſource dans la partie qui gouverne, lorſqu'il s'éléve en elle quelque ſédition; & que, quelque petite qu'on ſuppoſe cette partie, tandis qu'elle ſera d'accord avec elle-même, il eſt impoſſible qu'il ſe faſſe dans l'état aucune innovation? *Glauc.* C'eſt une choſe certaine. *Socr.* Mais, comment notre république changera-t-elle de face? Par où la diſcorde ſe gliſſant dans l'ordre des guerriers, & celui des magiſtrats, armera-t-elle chacun de ces corps contre l'autre & contre lui-même? Voulez-vous qu'à l'imitation d'Homere, nous conjurions les Muſes de nous expliquer l'origine de la ſédition, & que, ſuppoſant qu'elles badinent & s'amuſent avec nous comme avec des enfans, nous les faſſions parler ſur un ton tragique & ſublime, comme ſi c'étoit ſérieuſement? *Glauc.* Comment? *Socr.* A peu-près ainſi.

» Il eſt difficile que la conſtitution d'u-
» ne république telle que la vôtre, s'al-

» tére : mais comme tout ce qui naît eſt » ſujet à la corruption, ce ſyſtême de » gouvernement, tout excellent qu'il eſt, » ne ſe maintiendra pas toujours : il ſe » démentira, & voici comment. Il y a » non ſeulement par rapport aux plantes » qui naiſſent dans le ſein de la terre, » mais encore à l'égard des animaux qui » vivent ſur ſa ſurface, un tems de fer- » tilité & un tems de ſtérilité tant pour » les ames que pour les corps. Ce tems » eſt marqué par les interſections des or- » bites des différens cercles ; des orbites » qui s'achevent dans un plus court eſpa- » ce pour les animaux dont la vie eſt plus » courte, de celles qui s'achevent après » un plus long tems pour ceux dont la » vie eſt plus longue. Vos magiſtrats, » tout habiles qu'ils ſont, ne pourront » connoître ni par les ſens, ni par le rai- » ſonnement, l'inſtant favorable ou con- » traire à la propagation de votre eſpé- » ce. Cet inſtant leur échappera, & un » jour viendra où ils donneront des en- » fans à l'état, lorſqu'il n'en faudra pas » donner. Pour les générations divines, » la révolution eſt compriſe dans un nom- » bre parfait. Quant aux hommes, le

» nombre qui préside à leurs générations » heureuses ou malheureuses, est un nombre géometrique (*b*) dont il est inutile » de vous expliquer le mystére, parce » qu'il est au-dessus de votre portée. L'effet de cette ignorance dans vos magistrats, sera de faire contracter à contre-tems par leurs sujets des mariages, » d'où naîtront, sous de funestes auspices, » des enfans d'un mauvais naturel. Leurs » peres choisiront, à la vérité, les meilleurs » d'entr'eux pour les remplacer ; mais, » comme ils seront indignes de leur succéder dans les premieres places, ils n'y » seront pas plutôt élevés, qu'ils commenceront par nous négliger en faisant » de la musique moins de cas qu'il ne » convient. Ils négligeront pareillement

(*b*) Ici est le fameux nombre de Platon, que je n'ai point traduit, parce que je ne l'entends pas. Je crois même qu'il est inutile de vouloir se rompre la tête à l'expliquer, personne n'ayant pu le faire avec succès jusqu'à présent. Il y a grande apparence que Platon n'auroit pas parlé d'une maniere si obscure, s'il avoit sçu quelque raison physique de cette prétendue amélioration ou détérioration de l'espéce humaine. Peut-être, dit Ficin, y a-t-il dans ce passage plus de difficulté que de solidité. Le ton sur lequel Socrate fait parler les Muses, nous autorise à croire qu'il badine ici avec elles, & qu'il a voulu couvrir sous cette enveloppe mystérieuse, l'ignorance où il étoit des causes qui font dépérir les établissemens humains.

» la gymnaſtique : d'où il arrivera que » l'éducation de vos jeunes gens ſera » beaucoup moins parfaite. Ainſi, les ma- » giſtrats qui ſeront choiſis parmi eux, » n'apporteront point aſſez de précaution » au diſcernement des races d'or, d'ar- » gent, d'airain & de fer, dont parle » Héſiode, & qui ſe trouvent chez vous. » Le fer venant donc à ſe mêler avec » l'argent, & l'airain avec l'or, il réſulte- » ra de ce mêlange un défaut de conve- » nance, de régularité & d'harmonie : » défaut qui, quelque part qu'il ſe trou- » ve, engendre toujours la guerre & l'i- » nimitié. » Telle eſt néceſſairement l'o- rigine de la ſédition en tous les lieux où elle ſe forme. *Gl.* Nous dirons ſans dou- te que les Muſes ne ſe trompent point. *Socr.* Comment les Muſes pourrroient- elles ſe tromper ? *Glauc.* Hé bien ! que diſent-elles enſuite ?

Socrate. » La ſédition une fois for- » mée, les deux races de fer & d'airain » poufferont les uns à s'enrichir, à poſ- » ſéder des terres, des maiſons, de l'or » & de l'argent ; tandis que d'autre part » les races d'or & d'argent, riches de » leur fonds, & ne manquant de rien,

» porteront les autres à la vertu & au » maintien de la conſtitution primitive. » Après bien des efforts & des combats » réciproques, les gens de guerre & » les magiſtrats s'accorderont à faire » entr'eux le partage des terres & des » maiſons : ils traiteront en ſujets & » en eſclaves le reſte des citoyens, » qu'ils regardoient auparavant comme » des hommes libres, comme leurs » amis & leurs nourriciers ; & au lieu » d'en être les gardiens, ils les contrain- » dront de faire la guerre, & de pour- » voir à la ſûreté commune ». *Glaucon.* Il me paroît que cette révolution n'aura point d'autre cauſe. *Socr.* Ainſi ce gouvernement tiendra le milieu entre l'ariſtocratie & l'oligarchie. *Glauc.* Oiii.

Socr. Le changement ſe fera donc de la maniere que j'ai expliquée ; mais quelle ſera la forme de ce nouveau gouvernement ? N'eſt-il pas évident qu'il retiendra quelque choſe de l'ancien ; qu'il prendra auſſi quelque choſe de l'oligarchique, puiſqu'il tient de l'un & de l'autre ; enfin, qu'il aura quelque choſe de propre & de diſtinctif ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Il conſervera de l'ariſtocratie le reſpect pour

les magiſtrats, l'averſion des gens de guerre pour l'agriculture, les arts méchaniques & les autres profeſſions lucratives, la coutume de prendre les repas en commun, & le ſoin de cultiver les exercices gymnaſtiques & militaires. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Ce qu'il aura de propre ſera de craindre d'élever des ſages aux premieres dignités, parce qu'il ne ſe formera plus dans ſon ſein des hommes d'une vertu ſimple & pure, mais mêlangée de vices; de choiſir plutôt, pour commander, des eſprits bouillans, d'une valeur peu éclairée, plus portés à la guerre qu'à la paix; de faire un grand cas des ſtratagêmes & des ruſes de guerre, & d'avoir toujours les armes à la main. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Les habitans ſeront avides de richeſſes, comme dans les états oligarchiques. Adorateurs farouches de l'or & de l'argent, ils le confieront aux ténebres, & le tiendront renfermé dans le tréſor de l'épargne & dans leurs coffres. Eux-mêmes, retranchés dans l'enceinte de leurs maiſons, comme dans autant de nids, ils prodigueront les dépenſes pour leurs femmes, & pour tous ceux qu'ils admettront à leurs plaiſirs ſecrets. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Ils ſeront donc

avares de leur bien, parce qu'ils eſtiment les richeſſes, & qu'ils les acquiérent ſourdement ; & en même tems prodigues du bien d'autrui par le déſir qu'ils ont de ſatisfaire leurs paſſions. Livrés en ſecret à tous les plaiſirs, ils ſe cacheront de la loi, comme un jeune débauché ſe cache de ſon pere ; la contrainte les retiendra dans le devoir plus que la perſuaſion, parce qu'ils ont négligé la véritable Muſe, celle qui préſide à la dialectique & à la philoſophie, & qu'ils ont préféré la gymnaſtique à la muſique (*c*). *Glauc.* Le portrait que vous faites eſt celui d'un gouvernement mêlé de bien & de mal.

(*c*) Ce portrait des mœurs de Sparte ne reſſemble guéres à ceux qu'on en fait en tant d'écrits modernes, où on la repréſente comme un modele de vertu. On ſe fonde aſſez mal-à-propos ſur l'autorité de Plutarque, plus connu de nos auteurs que Platon, à cauſe de la Traduction d'Amiot. Cependant Platon étoit mieux inſtruit que lui ; il écrivoit ce qu'il voyoit. Ce qu'il dit de l'ambition des Lacédémoniens, eſt conforme à l'hiſtoire qui les accuſe d'avoir attenté pluſieurs fois à la liberté des Grecs. Leur avarice étoit paſſée en proverbe. On diſoit communément, qu'on voyoit les traces de l'argent qui entroit à Sparte ; mais non de celui qui en ſortoit. Quant à l'hypocriſie & aux débauches ſecretes, ce devoit être l'effet naturel de cette éducation dure, où la force avoit plus de part que la perſuaſion. On ſçait d'ailleurs, ſur le témoignage de Platon dans ſes loix, que le vice groſſier tant reproché aux Grecs, régnoit en Créte & dans Lacédémone, plus qu'en nul autre endroit de la Gréce.

Socr. Il eſt très-reſſemblant. Comme on y met le courage avant tout le reſte, il y a un vice dominant qui s'y fait remarquer par-deſſus tout ; c'eſt l'ambition & la brigue. *Glauc.* Il eſt vrai.

Socr. Telle eſt l'origine, & telles ſont les mœurs de ce gouvernement. Je n'en ai pas fait une exacte peinture, mais ſeulement un leger crayon, parce que cela ſuffit à notre deſſein, qui eſt de connoître l'homme juſte & le ſcélérat ; & que d'ailleurs nous nous jetterions dans un détail infini, ſi nous voulions décrire avec la derniere exactitude chaque gouvernement & chaque caractere. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Quel eſt l'homme qui répond à ce gouvernement ? Comment ſe forme-t-il, & quel eſt ſon caractere ? Je m'imagine, reprit Adimante, qu'il doit reſſembler à peu près à Glaucon, pour ce qui eſt de l'ambition. Cela peut être, lui dis-je ; mais il me paroît qu'il en differe par pluſieurs autres endroits. *Adim.* Par où, s'il vous plaît. *Socr.* Il doit être plus arrogant & moins poli. Il aimera peut-être les lettres & les converſations ſçavantes ; mais il n'aura aucun talent pour la parole. Dur & brutal envers ſes eſclaves, ſans toutefois les mé-

prifer, comme font ceux qui ont reçû une excellente éducation, il fera doux avec fes égaux, fouple & rampant devant fes maîtres. Il voudra s'élever aux honneurs & aux dignités, non par l'éloquence, ni par aucun des talens de l'efprit, mais par les vertus guerrieres & politiques; il fera paffionné pour la chaffe & les exercices du gymnafe. *Adim.* Voilà au naturel les mœurs des citoyens de cet état. *Socr.* Pendant fa jeuneffe, il n'aura que du mépris pour les richeffes; mais fon attachement pour elles croîtra avec l'âge, parce que fon caractere le porte à l'avarice, & que fa vertu, deftituée de fon fidéle gardien, n'eft ni pure ni défintéreffée. *Adim.* Quel eft ce gardien? *Socr.* La raifon tempérée par la mufique; elle feule peut conferver la vertu dans un cœur qui la poffféde. *Adim.* Vous dites bien. *Socr.* Tel eft le jeune homme ambitieux, image du gouvernement timocratique. *Adim.* Fort bien.

Socrate. Voici à préfent de quelle maniere il fe forme. Il aura pour pere un homme de bien, citoyen d'un état mal gouverné, qui fuit les honneurs, les dignités, la magiftrature, & tous les embarras que les charges traînent après

elles, qui préfere ſon repos à ſon élévation. *Adim.* Quelle eſt la cauſe qui donne naiſſance au caractere de ce jeune homme? *Socr.* Ce ſont les diſcours de ſa mere, qu'il entend à toute heure ſe plaindre que ſon mari n'a aucune charge dans l'état; qu'elle en eſt moins conſidérée des autres femmes; qu'il n'a point aſſez d'empreſſement pour augmenter ſon bien; qu'il aime mieux ſouffrir quelque dommage, que d'avoir un procès ou un démêlé avec qui que ce ſoit; qu'elle s'apperçoit tous les jours, que tout occupé de lui-même, il n'a pour elle que de l'indifférence. Cette mere, outrée d'une pareille conduite, répete ſans ceſſe à ſon fils que ſon pere eſt un lâche, un homme moû & indolent, & cent autres choſes de cette nature que les femmes ont coûtume de dire de leurs maris en ces ſortes de rencontres. *Adim.* Il eſt vrai qu'alors elles font mille plaintes qui ſont tout-à-fait dans leur caractere. *Socr.* Sçavez-vous bien que les domeſtiques, ſur-tout ceux qui paroiſſent les plus affectionnés à leur maître, tiennent ſouvent le même langage à ſes enfans. Lorſqu'ils voyent, par exemple, qu'un pere ne pourſuit pas le payement de quelque dette, ou la réparation de quelque injure; ne manquez

pas, disent-ils à son fils, lorsque vous serez grand, de faire valoir vos droits contre ces sortes de personnes, & soyez plus homme que votre pere. Sort-il de la maison ? Il entend de tous côtés les mêmes discours ; il voit qu'on méprise, qu'on traite d'imbecilles ceux des citoyens qui ne s'occupent que de ce qui les regarde, tandis qu'on honore, qu'on vante les gens d'intrigue qui se mêlent de tout. Ce jeune homme, témoin de tout cela, à qui son pere tient d'autre part un langage tout différent, & qui voit que la conduite de son pere à cet égard est opposée à celle des autres, se sent à la fois tiré de deux côtés ; par son pere qui cultive & qui fortifie la partie raisonnable de son ame, & par les autres qui enflamment son courage & ses desirs. Comme son naturel n'est point mauvais de soi, qu'il est seulement sollicité au mal par les méchans qu'il fréquente, il prend le milieu entre les deux partis extrêmes qu'on lui propose ; il laisse prendre tout empire sur son ame, à cette partie de lui-même où réside le courage, l'esprit de brigue, & qui tient le milieu entre la raison & les passions ; il devient un homme ambitieux, plein de sentimens hautains & de grands projets. *Adim.* Il me paroît que

ous avez très-bien expliqué l'origine & a naiſſance de ce caractere. *Socr.* Nous vons donc la ſeconde eſpéce d'homme & de gouvernement. *Adim.* Oüi.

Socr. Ainſi paſſons, comme dit Eſchy- e, à un autre homme comparé à un utre état; & pour garder le même or- re, commençons par l'état. *Adim.* J'y onſens. *Socr.* Le gouvernement qui vient près, eſt je crois, l'oligarchie. *Adim.* Qu'entendez-vous par oligarchie? *Socr.* J'entens une forme de gouvernement où e cens décide de la condition de cha- que citoyen, où les riches par conſé- quent ont le commandement auquel les pauvres n'ont aucune part. *Adim.* Je comprens. *Socr.* Ne dirons-nous pas d'a- bord comment la timarchie ſe change en oligarchie? *Adim.* Oüi. *Socr.* Il n'eſt perſonne, quelque peu clairvoyant qu'il ſoit, qui ne voie comment ſe fait le paſſage de l'une à l'autre. *Adim.* Com- ment ſe fait-il? *Socr.* Ces richeſſes accu- mulées dans les coffres des particuliers, perdent à la fin la timarchie. Le luxe y occaſionne tous les jours de nouvelles dépenſes pour les citoyens. Eux & leurs femmes font violence aux loix pour les plier à leurs inclinations. *Adim.* Cela doit

être. *Socr.* Enſuite l'exemple des uns e: citant la jalouſie des autres, & les po tant à les imiter, en peu de tems la co tagion devient univerſelle. *Adim.* Ce doit être encore. *Socr.* Pour ſoutenir c dépenſes, on ſe livre de plus en plus la paſſion d'amaſſer ; plus le crédit d richeſſes augmente, plus celui de la ver diminue. L'or & la vertu ne ſont-ils pa en effet, comme deux poids mis dar une balance, dont l'un ne peut monte que l'autre ne baiſſe ? *Adim.* Oüi. *Soc* Par conſéquent, la vertu & les gens d bien ſont moins eſtimés dans un état, proportion qu'on y eſtime davantage le riches & les richeſſes. *Adim.* Cela e évident. *Socr.* Mais on recherche ce qu'o eſtime, & on néglige ce qu'on mépriſe *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi, dans l timarchie, les citoyens, d'ambitieux & d'intriguans qu'ils étoient, finiſſent pa être avares & intéreſſés. Tous leurs élo ges, toute leur admiration eſt pour le riches ; les charges ne ſont que pou eux : c'eſt aſſez d'être pauvre pour être mépriſé. *Adim.* Sans contredit.

Socrate. Alors on fixe par des loix le bornes du gouvernement oligarchique, & ces bornes ſont la quantité des re-

enus. Le plus ou le moins de perfonnes aifées détermine le nombre des magiftrats ; parce qu'il eft défendu d'afpirer aux charges à ceux dont le bien ne monte pas au taux marqué par la loi. Les riches eux-mêmes font paffer ces réglemens par la voie de la force & des armes ; ou le peuple les prévient par la crainte où il eft de quelque violence de leur part. N'eft-ce pas ainfi que les chofes fe paffent ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Voilà donc à peu près comment cette forme de gouvernement s'établit. *Adim.* Oüi ; mais quelles font fes mœurs, & les défauts que nous lui reprochons ? *Socr.* Le premier & l'effentiel eft la conftitution même de cet état. Prenez garde en effet. Si dans le choix des pilotes on avoit uniquement égard au cens, & qu'on exclût du gouvernail le pauvre malgré fa grande expérience ; qu'arriveroit-il ? *Adim.* que les vaiffeaux feroient très-mal gouvernés. *Socr.* N'en feroit-il pas de même à l'égard de tout autre gouvernement quel qu'il foit ? *Adim.* Je le penfe. *Socr.* Faut-il en excepter celui d'une république ; ou doit-on l'y comprendre auffi ? *Adim.* Sans doute : d'autant plus que c'eft de toutes les adminiftrations la plus difficile

& la plus importante. *Socr.* L'oligarchi
eſt donc ſujette à ce défaut capital. *Adim.*
Il me ſemble ainſi.

Socrate. Mais quoi ? cet autre défau
eſt-il moins conſidérable ? *Adim.* Que
défaut ? *Socr.* C'eſt que cet état par ſ
nature n'eſt point un ; mais qu'il renfer
me néceſſairement deux états, l'un d
riches, l'autre de pauvres, qui habiten
dans la même ville, & qui travaillen
ſans ceſſe à ſe détruire les uns les au
tres. *Adim.* Non certes, il n'eſt pas moin
conſidérable que le premier. *Socr.* C
n'eſt pas non plus un avantage pour c
gouvernement, que l'impuiſſance où l'o
s'y trouve de faire la guerre ; parce qu'o
y eſt forcé, ou bien d'armer la multi
tude, & d'avoir par conſéquent plus à
craindre d'elle que de l'ennemi ; ou d
ne pas s'en ſervir, & de ſe préſenter au
combat avec une armée vraiment oli-
garchique (*d*). Outre cela, les riches re-
fuſent par avarice de fournir aux frais de
la guerre. *Adim.* Il s'en faut bien que
ce ſoit un avantage. *Socr.* Approuvez-

(*d*) C'eſt-à-dire, compoſée des ſeuls riches, & par
conſéquent très-peu nombreuſe.

vous encore cette multiplicité d'emplois que nous avons tant blâmée ci-dessus, & qui est si ordinaire dans l'oligarchie, où tant de citoyens sont à la fois laboureurs, guerriers, commerçans ? *Adim.* Je ne l'approuve nullement.

Socrate. Voyez si le plus grand vice de cette constitution n'est pas celui que je vais dire. *Adim.* Quel vice ? *Socr.* La liberté qu'on y laisse à chacun de se défaire de son bien, ou d'acquérir celui d'autrui ; & à celui qui a vendu son bien, de demeurer dans l'état sans y avoir aucun emploi, ni d'artisan, ni de commerçant, ni de soldat, ni d'autre titre enfin que celui de pauvre & d'indigent ? *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* On ne songe pas à empêcher ce désordre dans les gouvernemens oligarchiques. Car si on le prévenoit, les uns n'y posséderoient pas des richesses immenses, tandis que les autres sont réduits à la derniere misére. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Faites encore attention à ceci. Lorsque cet homme autrefois riche s'est ruiné par de folles dépenses, quel avantage le public en a-t-il retiré ? Il passoit pour le chef de l'état ; mais en effet il n'en étoit ni le chef, ni le ministre : il n'y avoit d'autre emploi

que celui de dépenſer ſon bien. *Adim.* Ce n'étoit qu'un prodigue & rien de plus. *Socr.* Voulez-vous que nous diſions de cet homme qu'il eſt dans l'état, ce qu'un frêlon eſt dans une ruche ; un mal qui le mine & le conſume ? *Adim.* Je le veux bien, Socrate. *Socr.* Mais il y a cette différence, mon cher Adimante, que Dieu a fait naître ſans aiguillon tous les frêlons aîlés ; au lieu que parmi ces frêlons à deux pieds, s'il y en a qui n'ont pas d'aiguillons, d'autres en récompenſe en ont de très-piquans. Ceux qui n'en ont pas vivent & meurent dans l'indigence. Du nombre de ceux qui en ont, ſont tous ceux qu'on appelle malfaiteurs. *Adim.* Rien de plus vrai. *Socr.* Il eſt donc manifeſte que dans toute ſociété où vous verrez des pauvres, il y a des filoux cachés, des coupeurs de bourſe, des ſacrilèges & des fripons de toute eſpéce. *Adim.* On n'en ſçauroit douter. *Socr.* Mais dans les gouvernemens oligarchiques, n'y a-t-il pas beaucoup de pauvres ? *Adim.* Preſque tous les citoyens le ſont, à l'exception des chefs. *Socr.* Ne ſommes-nous point par conſéquent autoriſés à croire qu'il s'y trouve beaucoup de ſcélérats armés d'aiguillons, que les magiſtrats con-

tiennent

tiennent dans le devoir par la vigilance & par la force ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Mais si on nous demande qui les y a fait naître, ne dirons-nous pas que c'est l'ignorance, la mauvaise éducation & le vice intérieur du gouvernement ? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Telle est donc la constitution de cet état : tels sont ses défauts, peut-être en a-t-il encore davantage. *Adim.* Peut-être. *Socr.* Ainsi, nous avons achevé la peinture de ce gouvernement qu'on nomme *oligarchie*, où le cens éleve aux différens dégrés de la magistrature. Passons à présent à l'homme oligarchique. Voyons comment il se forme & quel est son caractère. *Adim.* J'y consens. *Socr.* Le changement de l'ambitieux en celui dont nous parlons, ne se fait-il pas de cette maniere ? *Adim.* De quelle maniere ? *Socr.* L'ambitieux a un fils qui veut d'abord imiter son pere & marcher sur ses traces ; mais ensuite voyant que son pere s'est brisé contre l'état, comme un vaisseau contre un écueil ; qu'après avoir prodigué ses biens & sa personne, soit à la tête des armées ou dans l'administration de quelque autre grande charge, il est traîné devant les juges,

calomnié par des impoſteurs, condamné
à la mort, à l'exil, à la perte de ſon
honneur ou de ſes biens: *Adim.* Cela eſt
très-ordinaire. *Socr.* Voyant, dis-je,
fondre ſur ſon pere tant de malheurs
qu'il partage avec lui, dépouillé de ſon
patrimoine, & craignant pour ſa pro-
pre vie, il précipite cette ambition &
ces grands ſentimens du trône qu'il leur
avoit élevé dans ſon ame; humilié de
l'état d'indigence où il ſe trouve, il ne
ſonge plus qu'à amaſſer du bien; & par
un travail aſſidu & des épargnes ſordides
il vient à bout de s'enrichir. Après cela
ne croyez-vous pas que ſur ce mêm
trône dont il a chaſſé l'ambition, il fer
monter l'eſprit d'avarice & de convoi
tiſe, qu'il l'établira ſon grand Roi (*d*)
qu'il lui mettra le diadéme, le collier
& lui ceindra le cimeterre? *Adim.* J
le crois. *Socr.* Plaçant enſuite au bas d
trône, d'un côté la raiſon, de l'autre l
courage, enchaînés comme de vils eſcla
ves, il oblige l'une à ne réfléchir, à n
penſer qu'aux moyens d'accumuler d
nouveaux tréſors, & force l'autre à n'a

(*e*) Cette expreſſion fait alluſion au roi de Perſ
que les Grecs appelloient *le grand Roi*.

mirer, à n'honorer que les richeſſes & les riches, à mettre toute ſa gloire dans la poſſeſſion des biens de fortune & dans le talent d'en amaſſer. *Adim.* Il n'eſt point de paſſage plus rapide ni plus violent que celui-là, de l'ambition à l'avarice dans un jeune homme. *Socr.* N'eſt-ce pas-là le caractère oligarchique? *Adim.* Du moins le changement d'homme à homme eſt le même que celui de gouvernement à gouvernement.

Socrate. Voyons encore ſi les mœurs ſe reſſemblent de part & d'autre. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-il pas d'abord avec l'oligarchie ce premier trait de reſſemblance, de placer les richeſſes avant tout le reſte? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Il lui reſſemble de plus par l'eſprit d'épargne & par l'induſtrie; il n'accorde à la nature que la ſatisfaction de ſes déſirs néceſſaires, il retranche toute autre dépenſe, & captive tous les autres déſirs, comme ſuperflus & inſenſés. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Il eſt ſordide, fait argent de tout, ne ſonge qu'à théſauriſer; en un mot, il eſt du nombre de ceux dont le vulgaire admire le ſçavoir-faire. N'eſt-ce pas-là le portrait fidéle du caractère analogue au gouvernement oli-

garchique ? *Adim.* Oüi : de part ni d'autre on ne voit rien de préférable aux richesses. *Socr.* Sans doute que cet homme n'a cultivé ni son esprit ni son cœur par une bonne éducation. *Adim.* Il n'y a pas d'apparence : autrement, il ne se laisseroit pas conduire dans toutes ses démarches par un aveugle tel que Plutus.

Socrate. Prenez garde à ce que j'ajoûte. Ne dirons-nous pas que l'ignorance a fait naître en lui des désirs qui sont de la nature des frêlons, les uns toujours indigens, les autres toujours portés à mal faire, & qu'il retient avec bien de la peine dans de justes bornes ? *Adim.* La chose est ainsi. *Socr.* Sçavez-vous en quelles occasions l'injustice de ces désirs se montrera à découvert ? *Adim.* en quelles occasions ? *Socr.* Lorsqu'il sera chargé de quelque tutéle, ou de quelque autre commission, où il aura toute licence de mal faire. *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* N'est-il pas vrai que, si dans les autres circonstances de la vie, il passe pour un homme d'honneur & de probité, s'il contient ses mauvais désirs & les cache sous le voile de l'équité & de la modération, ce n'est ni par vertu ni par raison qu'i

s'en rend le maître ; mais par néceſſité, & par la crainte de perdre ſon bien, en voulant s'emparer de celui d'autrui? *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* Mais lorſqu'il ſera queſtion de dépenſer le bien d'autrui, c'eſt alors, mon cher ami, que vous découvrirez dans les hommes de ce caractère, ces convoitiſes qui tiennent du naturel des frêlons. *Adim.* J'en ſuis perſuadé. *Socr.* Ils éprouvent donc néceſſairement des ſéditions au dedans d'eux-mêmes : dans chacun d'eux, il y a deux hommes différens, dont les déſirs ſe combattent ; mais, pour l'ordinaire, les bons déſirs l'emportent ſur les mauvais. *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* C'eſt pour cela qu'à l'extérieur ils paroiſſent plus modérés, plus maîtres d'eux-mêmes que bien d'autres. Mais la vraie vertu qui produit dans l'ame la concorde & l'harmonie, eſt bien loin de leur cœur. *Adim.* Je le penſe comme vous.

Socrate. Faut-il diſputer une victoire, ou quelque prix d'honneur aux jeux publics, l'homme ménager ne s'y porte que foiblement. Il ne veut pas dépenſer d'argent pour la gloire, ni pour ces ſortes de combats ; il craint de réveiller en lui des déſirs déja trop prodigues, & de les

appeller à son secours dans la dispute. Il combat donc, d'une maniere oligarchique, avec une très-petite partie de ses forces : il a presque toujours le dessous ; mais que lui importe ? il s'enrichit. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Douterons-nous encore de la parfaite ressemblance qui se trouve entre l'homme avare & ménager, & le gouvernement oligarchique ? *Adim.* Non.

Socr. Il s'agit à présent d'examiner l'origine & les mœurs de la démocratie, afin qu'après avoir connu le caractere de l'homme démocratique, nous puissions les comparer ensemble, & en juger. *Adim.* Nous ne ferons que suivre en cela notre méthode ordinaire. *Socr.* On passe de l'oligarchie à la démocratie par l'envie insatiable d'acquérir de nouvelles richesses, qu'on regarde comme le premier avantage dans le gouvernement oligarchique. *Adim.* Comment cela ? *Socr.* Les magistrats, qui sont redevables à leurs grands biens des charges qu'ils occupent, se gardent bien de réprimer par la sévérité des loix le libertinage des jeunes débauchés, ni de les empêcher de se ruiner par des dépenses excessives ; leur dessein étant d'acheter leurs biens, de leur prêter à gros intérêts, & d'accroître par ce

moyen leurs richeſſes & leur crédit. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il eſt évident d'ailleurs que, dans quelque gouvernement que ce ſoit, il eſt impoſſible que les citoyens eſtiment les richeſſes, & s'exercent en même tems à la tempérance; mais que c'eſt une néceſſité qu'ils ſacrifient une de ces deux choſes à l'autre. *Adim.* Cela eſt de la derniere évidence. *Socr.* Ainſi, dans les oligarchies les magiſtrats par leur négligence, & la licence qu'ils accordent au libertinage, ont ſouvent réduit à l'indigence des hommes nés peut-être avec des ſentimens nobles & élevés. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ce qui forme dans l'état un corps de gens oiſifs, armés de puiſſans aiguillons, les uns accablés de dettes, les autres notés d'infamie, quelques-uns ruinés à la fois de biens & d'honneur, qui haïſſent à mort ceux qui ſe ſont enrichis des débris de leur fortune, leur dreſſent des embûches, ainſi qu'au reſte des citoyens, & n'aſpirent qu'à exciter quelque révolution dans le gouvernement. *Adim.* Cela eſt ainſi. *Socr.* Cependant ces uſuriers avides, panchés, pour ainſi dire, ſur leur proie, & ne s'imaginant pas être apperçûs des autres, continuent de four-

nir ſourdement de l'argent à ceux qui ont recours à eux, & de faire des brêches conſidérables à leur patrimoine, en exigeant d'eux à titre d'intérêt des ſommes beaucoup plus groſſes que celles qu'ils leur ont prêtées, & par-là ils engendrent dans l'état un nombreux eſſaim de frêlons & de pauvres. *Adim.* Comment cet eſſaim ne deviendroit-il pas nombreux ? *Socr.* Ils ne veulent pas néanmoins éteindre cet incendie qui conſume tout, ni en empêchant les particuliers de diſpoſer de leurs biens à leur fantaiſie, ni en employant un autre moyen également propre à arrêter le progrès du mal. *Adim.* Quel eſt cet autre moyen ? *Socr.* Celui qu'il eſt naturel d'employer au défaut du premier, & qui conſiſte à obliger les citoyens d'être vertueux par amour pour leurs intérêts ; car, ſi dans les contrats libres chacun y riſquoit du ſien, lorſqu'il contracteroit contre la loi, l'uſure s'exerceroit avec moins d'impudence dans la ſociété civile, qui ſe verroit délivrée de ce déluge de maux dont j'ai parlé. *Adim.* J'en conviens.

Socrate. Maintenant la plûpart des citoyens ſont réduits à ce triſte état par la faute des magiſtrats, tandis qu'eux &

leurs enfans ſont dans l'abondance ; que leurs enfans menent une vie voluptueuſe, qu'ils n'exercent ni leur corps, ni leur eſprit par aucun des travaux propres de leur âge, trop moûs & trop lâches pour réſiſter aux amorces du plaiſir, & à l'impreſſion de la douleur : *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Et qu'eux-mêmes, uniquement occupés à s'enrichir, négligent tout le reſte, & ne ſe mettent pas plus en peine d'acquérir la vertu, que ceux qu'ils ont rendus pauvres. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Or, les eſprits étant ainſi diſpoſés, lorſque les magiſtrats & les ſujets ſe trouvent enſemble en voyage, au ſpectacle, à l'armée, tant ſur mer que ſur terre, ou en quelqu'autre rencontre ; qu'ils s'examinent mutuellement dans les occaſions périlleuſes, les riches n'ont alors aucun ſujet de mépriſer les pauvres; au contraire, quand un pauvre maigre, & brûlé du ſoleil, ſe voit dans la mêlée poſté à côté d'un riche élevé à l'ombre, & chargé d'embonpoint, qu'il le voit tout hors d'haleine & embarraſſé de ſa perſonne, quelles penſées croyez-vous qu'il lui vienne en ce moment à l'eſprit? Ne ſe dit-il pas à lui-même que ces hommes mépriſables doivent leurs richeſſes à

la lâcheté des pauvres ? Et lorſqu'ils ſe rencontrent enſemble, ne ſe diſent-ils pas les uns aux autres; en vérité, nos riches ſont des gens qui ne ſont bons à rien ? *Adim.* Je ſuis perſuadé qu'ils parlent & penſent de la ſorte.

Socrate. Et comme un corps mal affecté n'a beſoin, pour tomber malade, que du plus léger accident; que ſouvent même il ſe dérange, ſans qu'il ſurvienne aucune cauſe extérieure : ainſi un état, dans la ſituation où je viens de le repréſenter, ne tarde point à être en proie aux ſéditions & aux guerres inteſtines, auſſi-tôt que, ſur le moindre prétexte, les riches & les pauvres, cherchant à fortifier leur parti, appellent à leur ſecours, ceux-ci les habitans d'une République voiſine, ceux-là les chefs de quelque état oligarchique; quelquefois auſſi les deux factions ſe déchirent de leurs propres mains, ſans que les étrangers entrent dans leur querelle. *Adim.* Oui vraiment. *Socr.* Le gouvernement devient populaire, lorſque les pauvres, ayant remporté la victoire ſur les riches, maſſacrent les uns, chaſſent les autres, & partagent également avec ceux qui reſtent, les charges & l'adminiſtration des affaires; partage

qui dans ce gouvernement ſe régle d'ordinaire par le ſort. *Adim.* C'eſt ainſi en effet que la démocratie s'établit, ſoit par la voie des armes, ſoit que les riches, craignant pour eux, prennent le parti de ſe retirer ſans bruit.

Socrate. Quelles ſeront les mœurs, quelle ſera la conſtitution de ce nouveau gouvernement ? Il eſt évident que le caractere qui lui reſſemble doit nous paroître en quelque ſorte démocratique. *Adim.* Cela eſt évident. *Socr.* D'abord, tout le monde eſt libre dans cet état; on n'y reſpire que la franchiſe & l'indépendance; chacun y eſt maître de faire ce qu'il lui plaît. *Adim.* On le dit ainſi. *Socr.* Mais, par-tout où l'on a ce pouvoir, il eſt clair que chaque citoyen diſpoſe de lui-même, & choiſit à ſon gré le genre de vie qui lui agrée davantage. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il doit par conſéquent y avoir dans un pareil gouvernement des hommes de toutes ſortes de profeſſions. *Adim.* Oüi. *Socr.* Il paroît que cette forme de gouvernement doit paſſer pour la plus belle de toutes, & que cette prodigieuſe diverſité de caracteres en releve autant la beauté, que les nuances de différentes couleurs relevent celle d'une étoffe. *Adim.* Pour-

quoi non ? *Socr.* Ceux du moins qui en jugeront, comme les femmes & les enfans jugent des habits, je veux dire par la bigarrure, ne ſçauroient manquer de la préférer à toutes les autres. *Adim.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* C'eſt dans cette République, mon cher ami, que chacun peut aller chercher le genre de gouvernement qui l'accommode. *Adim.* Pourquoi cela ? *Socr.* Parce qu'elle les renferme tous, & que chacun a la liberté d'y vivre à ſa façon. Il me ſemble que ſi quelqu'un vouloit former le plan d'un état, comme nous faiſions tout à l'heure, il n'auroit qu'à ſe tranſporter dans une ville où le peuple gouverne : c'eſt une foire où on expoſe des gouvernemens de toute eſpéce. Il n'auroit qu'à choiſir, & qu'à exécuter enſuite ſon deſſein ſur le modéle qu'il auroit choiſi. *Adim.* Il ne manqueroit pas de modéles.

Socr. A juger de la choſe ſur le premier coup d'œil, n'eſt-ce pas une condition bien douce & bien commode, de ne pouvoir être contraint d'accepter aucune charge publique, quelque mérite que vous ayiez pour la remplir ; de n'être ſoumis à aucune autorité, ſi vous ne le voulez ; de ne point faire la guerre quand

les autres la font ; & tandis que les autres vivent en paix, de n'y pas vivre vous-même, ſi cela ne vous plaît pas ; & en dépit de la loi qui vous interdit toute fonction dans le barreau ou dans la magiſtrature, d'être juge ou magiſtrat, ſi la fantaiſie vous en prend ? *Adim.* A la premiere vûe, cette vie doit paroître délicieuſe. *Socr.* N'eſt-ce pas encore quelque choſe d'admirable que la douceur avec laquelle on y traite certains criminels ? N'avez-vous pas vû dans une ville libre des hommes, condamnés à la mort ou à l'exil, reſter impunément dans la ville, paroître en public, ſe promener avec une démarche & une contenance de héros, comme ſi perſonne n'y faiſoit attention, & ne devoit pas même s'en appercevoir ? *Adim.* J'en ai vû pluſieurs. *Socr.* De plus, n'eſt-ce pas l'effet d'une condeſcendance vraiment généreuſe, & d'une façon de penſer exemte de baſſeſſe, que ce mépris qu'on y témoigne pour ces maximes que nous débitions tantôt avec tant d'emphaſe, en traçant le plan de notre république ; lorſque nous aſſurions qu'à moins d'être doué d'un excellent naturel, de s'être amuſé, pour ainſi dire, dès l'enfance au milieu des belles choſes, & d'en

avoir fait une étude sérieuse le reste de sa vie, jamais on ne deviendroit honnête homme ? Avec quelle grandeur d'ame on y foule aux pieds ces maximes, sans se mettre en peine d'examiner le caractere & la conduite de ceux qui s'ingerent dans le maniement des affaires ! quel empressement au contraire on fait paroître à les honorer, pourvû qu'ils disent qu'ils sont pleins de zéle pour les intérêts du peuple ! *Adim.* Cela suppose en effet des sentimens bien généreux.

Socrate. Tels sont à-peu-près les avantages de la démocratie. C'est, comme vous voyez, un gouvernement très-doux, où personne n'est le maître, dont la variété est charmante, & où l'égalité régne entre les conditions les plus inégales. *Adim.* Vous n'en dites rien qui ne soit connu de tout le monde. *Socr.* Considérez à présent le caractere de l'homme démocratique ; ou plutôt, pour garder toujours le même ordre, ne verrons-nous pas auparavant comment il se forme ? *Adim.* Oüi. *Socr.* N'est-ce pas ainsi ? L'homme avare & oligarchique a un fils qu'il éleve dans ses sentimens. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Ce fils maîtrise & captive, à l'exemple de son pere, les passions qui

le portent au plaiſir, qui inſpirent le luxe & la dépenſe, & ſont ennemies de l'épargne; en un mot, cette foule de déſirs qu'on appelle ſuperflus. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Voulez-vous, pour jetter plus de clarté dans notre entretien, que nous commencions par établir la diſtinction des déſirs néceſſaires & des déſirs ſuperflus. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-on pas raiſon d'appeller déſirs néceſſaires ceux qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de retrancher, ni de réprimer, & qu'il nous eſt d'ailleurs utile de contenter? car il eſt évident que ce ſont des néceſſités de nature : n'eſt-ce pas? *Adim.* Oüi. *Socr.* C'eſt donc à bon droit que nous appellerons ces déſirs néceſſaires. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Pour ceux dont il eſt aiſé de ſe défaire, ſi l'on s'y applique de bonne heure, dont la préſence outre cela ne produit en nous aucun bien, & même y cauſe ſouvent de grands maux, quel autre nom leur convient mieux que celui de déſirs ſuperflus? *Adim.* Nul autre. *Socr.* Propoſons un exemple des uns & des autres, afin de nous en former une plus juſte idée. *Adim.* Ce ſera bien fait. *Socr.* Le déſir de prendre de la nourriture avec quelque aſſaiſonnement, au-

tant qu'il eſt beſoin pour entretenir la ſanté & les forces, n'eſt-il pas néceſſaire? *Adim.* Je le penſe. *Socr.* Celui de la ſimple nourriture eſt néceſſaire pour deux raiſons, & parce qu'il eſt utile de manger, & parce qu'il eſt impoſſible de vivre autrement. *Adim.* Oüi. *Socr.* Celui de l'aſſaiſonnement n'eſt néceſſaire qu'autant qu'il ſert à la ſanté. *Adim.* Cela eſt vrai. *Socr.* Mais le déſir de toutes ſortes de mêts & de ragoûts, déſir qu'on peut réprimer, & même retrancher entiérement par une bonne éducation, déſir nuiſible au corps & à l'ame, dont il abrutit la raiſon & réveille les paſſions, ne doit-il pas être compté parmi les déſirs ſuperflus? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Nous dirons donc que ceux-ci ſont des déſirs ſomptueux & prodigues; ceux-là des déſirs ménagers & intéreſſés, parce qu'il eſt utile dans la vie de les remplir. *Adim.* Oüi. *Socr.* Nous porterons le même jugement touchant les plaiſirs de l'amour, & les autres voluptés ſenſuelles. *Adim.* Oüi. *Socr.* N'avons-nous pas dit de celui à qui nous avons donné le nom de frêlon, qu'il étoit livré à ces ſortes de plaiſirs, & dominé par des déſirs ſuperflus de toute eſpéce; au lieu que

l'homme ménager & oligarchique n'a qu'un petit nombre de désirs nécessaires. *Adim.* Nous l'avons dit.

Socr. Expliquons de nouveau comment cet homme oligarchique devient démocratique : voici, ce me semble, de quelle maniere cela arrive pour l'ordinaire. *Adim.* Comment ? *Socr.* Lorsqu'un jeune homme, élevé, ainsi que nous avons dit, dans l'ignorance, & dans des principes d'épargne, a goûté une fois du miel des frêlons, qu'il s'est trouvé dans la compagnie de ces insectes furieux, ardens pour les plaisirs, & sçavans dans l'art de les préparer, n'est-ce pas alors que son gouvernement intérieur, d'oligarchique qu'il étoit, devient démocratique ? *Adim.* C'est une nécessité inévitable. *Socr.* Et comme l'état a changé de forme, parce que la faction du peuple, fortifiée par un secours étranger qui favorisoit ses desseins, l'a emporté sur celle des riches ; ainsi ce jeune homme ne change-t-il pas de mœurs, à cause de l'appui que ses passions trouvent dans les passions d'autrui, de même nature que les siennes ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Si son pere ou ses proches envoyoient de leur côté du secours à la faction des désirs oligarchiques, &

employoient pour la ſoutenir les avis ſalutaires & les réprimandes, ſon cœur ne deviendroit-il pas alors le théâtre des ſéditions & des combats ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il arrive quelquefois que la faction oligarchique l'emporte ſur la démocratique ; alors les mauvais déſirs ſont en partie détruits, en partie chaſſés de ſon ame ; la pudeur & la modeſtie prennent leur place, & ce jeune homme rentre dans ſon devoir. *Adim.* Cela arrive quelquefois. *Socr.* Mais bientôt, à cauſe de la mauvaiſe éducation qu'il a reçûe de ſon pere, de nouveaux déſirs plus forts, & en plus grand nombre, ſuccédent à ceux qu'il a bannis. *Adim.* Il n'eſt rien de plus ordinaire. *Socr.* Ils le rentraînent dans les mêmes compagnies & du commerce clandeſtin qu'ils ont avec les déſirs des autres, naît une foule de déſirs, qu'il ne connoiſſoit point auparavant. *Adim.* Oüi.

Socr. Enfin, ils s'emparent de la citadelle de l'ame de ce jeune homme, après s'être apperçu qu'elle eſt vuide de ſcience, d'habitudes louables, & de jugemens vrais, qui ſont la garde la plus ſûre & la plus fidèle de la raiſon des mortels chéris des Dieux. *Adim.* Sans doute.

Socr. Auſſitôt les jugemens faux & préſomptueux, les opinions haſardées accourent en foule & ſe jettent dans la place. *Adim.* Hélas ! oüi. *Socr.* N'eſt-ce point alors qu'il retourne dans la compagnie de ces voluptueux lotophages, & ne rougit plus de ſon commerce intime avec eux ? S'il vient de la part de ſes amis & de ſes proches quelque renfort à la faction contraire, les jugemens faux fermant promptement les portes du château royal, refuſent l'entrée au ſecours qu'on envoye, & n'écoutent pas même les diſcours que des vieillatds pleins de ſens & d'expérience y envoyent en ambaſſade. Secondés d'une multitude de déſirs pernicieux, ils combattent, ils remportent la victoire ; & traitant la pudeur d'imbécillité, ils la chaſſent ignominieuſement. Ils banniſſent la tempérance, après l'avoir outragée & défigurée du nom de lâcheté : ils exterminent la modération & la frugalité, qu'ils appellent ruſticité & baſſeſſe. *Adim.* Oüi vraiment. *Socr.* Après en avoir vuidé & purgé l'ame de ce malheureux jeune homme, qu'ils obſédent & qu'ils initient en grande pompe à leurs myſteres, ils introduiſent avec un nombreux cortége, riche-

ment parées & la couronne ſur la tête, l'inſolence, l'indépendance, le libertinage & l'effronterie, dont ils font mille éloges, déguiſant leur laideur ſous les plus beaux noms : l'inſolence ſous le nom de politeſſe, l'indépendance ſous celui de liberté, le libertinage ſous celui de magnificence, l'effronterie ſous celui de force. N'eſt-ce pas ainſi qu'un jeune homme accoutumé dès l'enfance à ne ſatisfaire d'autres déſirs que les déſirs néceſſaires, paſſe à l'état, dirai-je de liberté ou de licence, où il s'abandonne à une foule de déſirs & de plaiſirs ſuperflus ? *Adim.* On ne peut expoſer ce changement d'une maniere plus frappante.

Socr. Comment vit-il après cela ? ſans diſtinguer les plaiſirs ſuperflus des plaiſirs néceſſaires, il ſe livre aux uns & aux autres ; il n'épargne pour ſe ſatisfaire ni ſon bien, ni ſes ſoins, ni ſon induſtrie. S'il eſt aſſez heureux pour ne pas porter ſes déſordres à l'excès, & ſi l'âge ayant un peu appaiſé le tumulte des paſſions, l'engage à rappeller de l'exil une partie des vertus qu'il a bannies, & à ne pas s'abandonner ſans réſerve aux vices qui ont pris leur place ; il établit alors entre les plaiſirs une eſpéce d'égalité, &

es faiſant, pour ainſi dire, tirer au ſort, l laiſſe maîtriſer ſon ame au premier à ui le ſort eſt favorable. Ce déſir ſatisait, il paſſe ſous l'empire d'un autre, & inſi de ſuite; il n'en rebute aucun, & les ntretient tous également. *Ad.* Cela eſt rai. *Socr.* Que quelqu'un vienne lui dire u'il y a des plaiſirs de deux ſortes: les uns ui vont à la ſuite des déſirs innocens & égitimes, les autres qui ſont le fruit des déſrs criminels & défendus; qu'il faut rehercher & eſtimer les premiers, reprimer & dompter les ſeconds; il ferme outes les avenues de la citadelle à ces ages maximes, & n'y répond que par es ſignes de mépris: il ſoutient que tous es plaiſirs ſont de même nature, & méitent également d'être recherchés *Adim.* Telle eſt en effet ſa diſpoſition d'eſprit, laquelle il conforme ſa conduite.

Socr. Il vit donc, pour m'exprimer de la ſorte, au jour la journée. Le premier déſir qui ſe préſente, eſt le premier empli. Aujourd'hui il fait ſes délices de l'ivreſſe & des chanſons bacchiques: demain il jeûnera & ne boira que de l'eau. Tantôt il s'exerce au gymnaſe, tantôt il eſt oiſif & n'a ſouci de rien. Quelquefois il eſt philoſophe; le plus ſouvent il

eſt homme d'état, il monte à la tribune, il parle & agit ſans ſçavoir ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Un jour, il porte envie à la condition des gens de guerre, & le voilà devenu guerrier : un autre jour, il ſe jette dans le commerce. En un mot, il n'y a dans ſa conduite rien de fixe, rien de réglé ; il ne veut être gêné en rien, & il appelle la vie qu'il mene, une vie libre, agréable, une vie de bienheureux. *Adim.* Vous nous avez dépeint au naturel la vie d'un homme indépendant & jaloux de l'égalité. *Socr.* Son caractere qui réunit en lui toutes ſortes de mœurs & de caracteres, a tout l'agrément & toute la variété de l'état populaire ; & il n'eſt pas étonnant que tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe trouvent ſi beau un genre de vie où ſont raſſemblées toutes les eſpéces de gouvernemens & de caracteres. *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Mettons donc vis-à-vis de la démocratie, cet homme qu'on peut à bon droit nommer démocratique. *Adim.* Mettons-le.

Socr. Il reſte déſormais que nous conſidérions la plus belle forme de gouvernement, & le caractere le plus accompli ; je veux dire la tyrannie & le tyran

Adim. Sans doute. *Socr.* Mon cher Adimante, répondez-moi. Quelles ſont les moeurs du gouvernement tyrannique ? Car, pour ce qui eſt de la maniere dont il ſe forme, il eſt évident qu'il doit ſa naiſſance à la démocratie. *Adim.* Cela eſt certain. *Socr.* Le paſſage de l'état populaire à la tyrannie, n'eſt-il pas à peu-près le même que celui de l'oligarchie à la démocratie ? *Adim.* Comment cela ? *Socr.* Ce qu'on regarde dans l'oligarchie comme le plus grand bien, ce qui même a donné naiſſance à cette forme de gouvernement, ce ſont les richeſſes exceſſives ; n'eſt-ce pas ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Ce qui cauſe ſa ruine, n'eſt-ce pas le déſir inſatiable de s'enrichir, & l'indifférence que cet unique objet qu'on ſe propoſe, inſpire pour tout le reſte ? *Adim.* Cela eſt encore vrai. *Socr.* Par la même raiſon, l'état populaire trouve la cauſe de ſa perte dans ce qu'il regarde comme ſon vrai bien, lorſqu'il en eſt inſatiable. *Adim.* Quel eſt ce bien ? *Socr.* La liberté. Entrez dans une ville libre, vous entendrez dire de toutes parts, qu'il n'eſt point d'avantage préférable à celui-là ; que pour en jouir, tout homme né libre choiſira de fixer ſon ſéjour

là, plutôt qu'ailleurs. *Adim.* Rien n'y eſt plus ordinaire qu'un pareil langage.

Socr. N'eſt-ce pas, comme je le diſois tout-à-l'heure, cet amour de la liberté porté à l'excès, & accompagné d'une indifférence extrême pour tout le reſte, qui perd enfin ce gouvernement & lui rend la tyrannie néceſſaire. *Adim.* Comment ? *Socr.* Lorſqu'une ville dévorée d'une ſoif ardente de la liberté, eſt gouvernée par de mauvais échanſons, qui la lui verſent toute pure & la font boire juſqu'à l'enivrer ; alors, ſi les magiſtrats ne portent pas la complaiſance pour elle, juſqu'à lui laiſſer faire tout ce qu'elle veut, elle les maltraite ſous prétexte que ce ſont des méchans qui aſpirent à l'oligarchie. *Adim.* Elle ne manque pas de le faire. *Socr.* Elle traite avec le dernier mépris ceux qui ont encore pour eux du reſpect & de la ſoumiſſion ; elle leur reproche qu'ils ſont des gens de néant, des eſclaves volontaires. En public comme en particulier, elle vante & honore cette précieuſe égalité qui met de niveau les magiſtrats & les citoyens. Se peut-il faire que dans une telle ville la liberté ne ſoit portée à ſon comble ? *Adim.* Comment cela ne ſeroit-il pas ?

Socr.

Socr. Qu'elle ne pénétre, mon cher ami, jusques dans l'intérieur des familles, & qu'à la fin l'esprit d'indépendance & d'anarchie ne passe jusqu'aux animaux ? *Adim.* Qu'entendez-vous par-là ? *Socr.* Je veux dire que les peres s'accoutument à traiter leurs enfans comme leurs égaux, à les craindre même; & ceux-ci à s'égaler à leurs peres ; à n'avoir ni respect ni crainte pour ceux à qui ils doivent le jour, parce qu'autrement leur liberté en souffriroit; que les citoyens anciens & nouveaux, que les étrangers même y jouissent des mêmes droits. *Adim.* C'est ainsi que les choses s'y passent.

Socr. Et pour descendre à de moindres objets, les maîtres, par une raison semblable, y craignent & ménagent leurs disciples ; ceux-ci se moquent de leurs maîtres & de leurs gouverneurs. En un mot, les jeunes gens veulent aller de pair avec les vieillards, & balancer leur autorité, soit dans les discours, soit dans les actions. Les vieillards, de leur côté, par une complaisance & une politesse mal entendues, prennent leur place parmi les jeunes gens, & s'étudient à copier leurs façons, dans la crainte de passer pour des gens d'un caractere bourru & despotique.

Adim. Cela eſt vrai. *Socr.* Mais l'abus le plus intolérable que la liberté introduiſe dans ce gouvernement, c'eſt que les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, ſont auſſi libres que ceux qui les ont achetés. J'ai preſque oublié de dire que les femmes y ont autant de pouvoir, & ſont auſſi indépendantes que les hommes. *Adim.* N'oublions rien &, ſelon l'expreſſion d'Eſchyle, *diſons tout ce qui nous viendra à la bouche.* *Socr.* Fort bien. C'eſt auſſi ce que je fais. On auroit peine à croire, à moins d'en avoir été témoin, combien les animaux qui ſont à l'uſage des hommes, y ſont plus libres que partout ailleurs. Nous voyons que les chiennes, ſelon le proverbe, ſont ſur le même pied que leurs maîtreſſes; que les chevaux & les ânes, accoutumés à marcher tête levée & ſans ſe gêner, heurtent celui qui ſe rencontre ſur leur paſſage, s'il n'a ſoin de ſe ranger. Enfin, tout y jouit d'une pleine & entiere liberté. *Adim.* Vous me racontez mon propre ſonge. Je ne vais preſque jamais aux champs, que cela ne m'arrive.

Socr. Or, voyez-vous le mal général qui réſulte de tout cela? Voyez-vous combien les citoyens en deviennent délicats & om-

brageux, au point de se soulever, de se révolter à la moindre apparence de servitude ? Ils en viennent à la fin, comme vous sçavez, jusqu'à ne tenir aucun compte des loix écrites ou non écrites, afin de n'avoir absolument aucun maître. *Adim.* Je le sçais. *Socr.* C'est de cette forme de gouvernement si belle, si hardie, que naît la tyrannie, du moins à ce que je pense. *Adim.* Elle est hardie en effet, mais continuez de m'en expliquer les suites. *Socr.* La même maladie qui a perdu l'oligarchie, prenant de nouvelles forces & de nouveaux accroissemens dans l'état populaire, le perd à son tour, & change en esclavage sa liberté. En général, il est vrai de dire qu'on ne peut donner dans un excès, sans s'exposer à tomber dans l'excès contraire. C'est ce qu'on remarque à l'égard des saisons, des plantes, des corps & surtout des états. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Ainsi, par rapport à une société entiere comme par rapport à un simple particulier, la liberté excessive dégénére tôt ou tard en une extrême servitude. *Adim.* Cela doit être encore. *Socr.* Il est donc naturel que la tyrannie ne prenne naissance d'aucun autre gouvernement, que du gouvernement populaire; c'est-à-

dire, qu'à la liberté la plus pleine & la plus entiere, doit ſuccéder le deſpotiſme le plus abſolu & le plus intolérable. *Adim.* C'eſt l'ordre même des choſes. *Socr.* Mais ce n'eſt pas là ce que vous me demandez. Vous voulez ſçavoir quelle eſt cette maladie qui formée dans l'oligarchie & accrue enſuite dans la démocratie, la conduit enfin à la tyrannie. *Adim.* Vous avez raiſon.

Socr. Par cette maladie, j'entens cette foule de gens fainéans & prodigues, dont les uns plus hardis & plus courageux ſont à la tête, les autres plus lâches vont à la ſuite des premiers. Nous avons comparé les premiers à des frêlons armés d'aiguillons, & les ſeconds à des frêlons ſans aiguillon. *Adim.* Cette comparaiſon me paroît juſte. *Socr.* Ces deux eſpéces d'hommes font dans tout corps politique les mêmes ravages, que le phlegme & la bile font dans le corps humain. Un ſage légiſlateur, en qualité de médecin de l'état, prendra à leur égard les mêmes précautions, qu'un homme qui éléve des abeilles prend à l'égard des frêlons. Son premier ſoin ſera d'empêcher qu'ils ne s'introduiſent dans la ruche; & ſi, malgré ſa vigilance, ils s'y ſont

gliſſés, il les retranchera au plus vîte en coupant la partie du gâteau où ils ſe ſont retirés. *Adim.* Il n'a pas d'autre parti à prendre. *Socr.* Pour comprendre encore mieux ce que nous voulons dire, faiſons une choſe. *Adim.* Quoi ? *Socr.* Séparons par la penſée l'état populaire en trois corps, dont en effet il eſt compoſé. Dans le premier ſont compris ceux dont je viens de parler; la licence les y fait naître en auſſi grand nombre que dans l'oligarchie. *Adim.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Il y a néanmoins cette différence, qu'ils ſont beaucoup plus remuans dans l'état républicain que dans l'oligarchique. *Adim.* Pour quelle raiſon ? *Socr.* C'eſt que dans celui-ci, comme ils n'ont aucun crédit, & qu'on a ſoin de les écarter de toutes les charges, ils ne peuvent ni agir ni ſe fortifier; au lieu que dans celui-là, à un petit nombre près, ils ſont à la tête des affaires. Les plus intriguans d'entr'eux parlent & agiſſent; les autres bourdonnent autour de la tribune, & ferment la bouche à quiconque voudroit ouvrir un avis contraire : deſorte que dans ce gouvernement toutes les affaires paſſent par leurs mains, à

l'exception d'un très-petit nombre. *Adim.* Cela eſt vrai.

Socr. Le ſecond corps fait bande à part, & n'a nul commerce avec la multitude. *Adim.* Quel eſt-il ? *Socr.* Comme dans cet état tout le monde travaille à s'enrichir par le trafic, ceux qui ſont plus ſages & plus modérés dans leur conduite, ſont auſſi pour l'ordinaire les plus riches. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* C'eſt de ces gens-là ſans doute que les frêlons tirent plus de miel, & avec plus de facilité. *Adim.* Quel butin feroient-ils ſur ceux qui n'ont rien ou peu de choſe ? *Socr.* Auſſi donne-t-on à ces riches le nom d'*herbe aux frêlons*. *Adim.* On a raiſon. *Socr.* Le troiſiéme corps eſt le menu peuple, compoſé d'artiſans & de gens déſœuvrés qui ont à peine de quoi vivre. Dans la démocratie, ce corps eſt le plus nombreux & le plus puiſſant, lorſqu'il eſt aſſemblé. *Adim.* Oüi. Mais il ne s'aſſemble guére, à moins qu'on ne lui diſtribue quelque peu de miel. *Socr.* Auſſi ceux qui préſident à ces aſſemblées font-ils tout ce qui dépend d'eux pour lui en fournir. Dans cette vue, ils s'emparent des biens des riches, qu'ils partagent

avec le peuple, gardant toujours pour eux la meilleure part. *Adim.* C'eſt-là le fond des diſtributions pécuniaires qu'on lui fait. *Socr.* Cependant les riches ſe voyant dépouillés de leurs biens, réſiſtent de toutes leurs forces à ces raviſſeurs ; ils portent leurs plaintes au peuple aſſemblé, & ſe mettent en devoir de ſe défendre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Les autres, de leur côté, les accuſent, tout innocens qu'ils ſont, de vouloir mettre le trouble dans l'état, d'attenter à la liberté du peuple, & d'être oligarchiques. *Adim.* Ils n'y manquent pas.

Socr. Mais, lorſque les accuſés s'apperçoivent que le peuple, moins par mauvaiſe volonté que par ignorance, & ſéduit par les artifices de leurs calomniateurs, forme contre eux de mauvais deſſeins ; alors, ſoit qu'ils le veuillent, ou qu'ils ne le veuillent pas, ils deviennent en effet oligarchiques. Au reſte, ce n'eſt point à eux qu'il faut s'en prendre, mais aux frêlons qui les piquent de leurs aiguillons, & les pouſſent à cette extrémité. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Enſuite viennent les dénonciations, les accuſations réciproques, & les ſentences rendues pour ou contre les riches. *Adim.*

Cela eſt vrai. *Socr.* N'eſt-il pas ordinaire au peuple d'avoir quelqu'un à qui il confie ſpécialement ſes intérêts, qu'il travaille à aggrandir & à rendre puiſſant. *Adim.* Oüi. *Socr.* Il eſt donc évident que c'eſt de la tige des chefs, des protecteurs du peuple que naît le tyran, & non d'ailleurs. *Adim.* La choſe eſt manifeſte.

Socr. Mais, par où le protecteur du peuple commence-t-il à en devenir le tyran? N'eſt-il pas certain que c'eſt lorſqu'il commence à faire quelque choſe d'approchant de ce qui ſe paſſe, dit-on, en Arcadie dans le Temple de Jupiter Lycée? *Adim.* Que dit-on qu'il s'y paſſe? *Socr.* On dit que celui qui a goûté des entrailles humaines mêlées à celles des autres victimes, eſt changé en loup. Ne l'avez-vous jamais entendu dire? *Adim.* Oüi. *Socr.* De même lorſque le protecteur du peuple trouvant en lui une ſoumiſſion parfaite à ſes volontés, trempe ſes mains dans le ſang de ſes concitoyens; quand ſur des accuſations calomnieuſes, & qui ne ſont que trop ordinaires, il les traîne devant les tribunaux, & les fait expirer dans les ſupplices; que lui-même abreuve ſa langue & ſa bouche

impure du sang de ses proches & de ses amis, qu'il remplit la ville de meurtres & de carnage, qu'il abolit les dettes, & propose un nouveau partage des terres; n'est-ce pas pour lui une fatale nécessité de périr de la main de ses ennemis, ou de devenir le tyran de l'état, & d'être changé en loup? *Adim.* Il n'y a pas de milieu. *Socr.* Il fait une guerre ouverte à ceux qui possédent de grands biens: &, si après avoir été chassé de la ville, il vient à y rentrer malgré ses ennemis, ne rentre-t-il pas avec tout l'appareil d'un tyran? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Mais si les riches ne peuvent venir à bout de le chasser, ni de le faire condamner à mort en l'accusant devant le peuple, alors ils attentent à sa vie par des voies sourdes & violentes. *Adim.* Cela ne manque guére d'arriver. *Socr.* Ce qui donne occasion à cette demande fameuse & ouvertement tyrannique que font au peuple ceux qui en sont venus à ces extrémités. Ils lui demandent des gardes, afin de mettre à couvert la personne du protecteur de l'état. *Adim.* Oüi vraiment. *Socr.* Le peuple les leur accorde, craignant tout pour leurs jours, & ne craignant rien pour lui-même. *Adim.*

Sans doute. *Socr.* Quand les chofes en font à ce point, tout homme qui poffède de grandes richeffes, & qui par cette raifon paffe pour ennemi du gouvernement, prend pour lui l'oracle rendu à Créfus; *il fe retire, fuit vers le fleuve Hermus, & ne craint pas les reproches de lâcheté qu'on pourroit lui faire.* *Adim.* Il a raifon; on ne lui donneroit pas l'occafion de craindre deux fois de pareils reproches. *Socr.* S'il eft pris dans fa fuite, il lui en coûte la vie. *Adim.* Il n'a pas d'autre fort à attendre.

Socrate. Quant au protecteur du peuple, qui s'en eft déclaré le tyran, ne croyez pas qu'il goûte dans un repos faftueux les avantages de fa dignité. Toujours inquiet & debout fur fon tribunal, il renverfe à droite & à gauche tous ceux dont il fe défie. *Adim.* Il fait bien d'en agir ainfi pour fa sûreté. *Socr.* Voyons quel eft le bonheur de cet homme, & de la focieté qui nourrit un pareil monftre. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* D'abord, dans les premiers jours de fa domination, ne foûrit-il pas gracieufement à tous ceux qu'il rencontre, ne va-t-il pas jufqu'à les embraffer, & leur dire qu'il ne penfe à rien moins qu'à être tyran?

Ne fait-il pas les plus belles promeſſes en public & en particulier, affranchiſſant tous les débiteurs, partageant les terres entre le peuple & ſes favoris, traitant tout le monde avec une douceur & une tendreſſe de pere? *Adim.* Il faut bien qu'il commence de la ſorte. *Socr.* Quand il s'eſt aſſuré des ennemis du dehors, en partie par des traités, en partie par des victoires, & qu'il eſt en repos de ce côté-là, il a toujours ſoin d'entretenir quelques ſemences de guerre, afin que le peuple ſente le beſoin qu'il a d'un chef. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Et ſur-tout afin de l'appauvrir par les impôts dont il le charge, de l'occuper de ſa miſere préſente, & de le mettre hors d'état d'attenter à ſa perſonne. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* C'eſt encore afin de ſe ménager une voie non ſuſpecte de ſe défaire de ceux dont il conçoit de l'ombrage, & qu'il ſçait avoir le cœur trop haut pour plier ſous ſes volontés, en les expoſant aux coups des ennemis dans un jour de combat. Par toutes ces raiſons, il faut qu'un tyran ait toujours quelque guerre ſur les bras. *Adim.* J'en conviens.

Socrate. Mais une pareille conduite ne doit-elle pas le rendre odieux à ſes ſu-

jets ? *Adim.* Très-odieux. *Socr.* Quelques-uns de ceux qui ont contribué à ſon élévation, & qui ont après lui le plus d'autorité, ne parlent-ils pas entr'eux avec beaucoup de liberté ſur ce qui ſe paſſe ; & les plus hardis ne vont-ils pas juſqu'à s'en plaindre à lui-même & lui en faire des reproches ? *Adim.* Il y a grande apparence. *Socr.* Il faut donc que le tyran s'en défaſſe, s'il veut régner en paix, & que ſans diſtinction d'ami ni d'ennemi, il perde tous ceux dont le mérite lui fait ombrage. *Adim.* Cela eſt évident. *Socr.* Il doit avoir l'œil bien clairvoyant pour diſcerner ceux qui ont du courage, de la grandeur d'ame, de la prudence, des richeſſes : & tel eſt ſon bonheur, qu'il eſt réduit, ſoit qu'il le veüille ou non, à ſe déclarer leur ennemi, à leur tendre des piéges ſans relâche, juſqu'à ce qu'il en ait purgé l'état. *Adim.* L'étrange maniere de le purger ! *Socr.* Il fait le contraire des médecins, qui purgent les corps en retranchant ce qu'il y a de mauvais, & en laiſſant ce qu'il y a de bon. *Adim.* Cependant il faut qu'il en vienne là, ou qu'il renonce à la tyrannie. *Socr.* En vérité, n'eſt-ce pas pour lui une heureuſe néceſſité, que celle

qui lui laiſſe le choix de périr, ou de n'avoir à vivre qu'avec des gens ſans mérite & ſans vertu, dont encore il ne peut éviter d'être haï? *Adim.* Telle eſt ſa ſituation.

Socr. N'eſt-il pas vrai que plus il ſe rendra odieux à ſes citoyens par ſes cruautés, plus il aura beſoin d'une garde nombreuſe & fidelle. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Mais où trouvera-t-il des gens fidéles? d'où les fera-t-il venir? *Adim.* S'il les paye bien, ils accoureront en foule à lui de toutes parts. *Socr.* Je crois vous entendre. Il lui viendra par eſſaims des frêlons de tous les pays. *Adim.* Vous avez bien compris ma penſée. *Socr.* Pourquoi ne confieroit-il point ſa perſonne à ſes ſujets? *Adim.* Comment cela? *Socr.* En compoſant ſa garde d'eſclaves qu'il affranchiroit après avoir fait mourir leurs maîtres. *Adim.* Fort-bien, d'autant plus que ces eſclaves lui ſeroient entiérement dévoüés. *Socr.* Encore un coup, la condition du tyran eſt bien digne d'envie, ſi elle l'oblige de perdre les meilleurs citoyens, & de faire de leurs eſclaves ſes amis & ſes confidens. *Adim.* Il ne ſçauroit en avoir d'autres. *Socr.* Ces nouveaux citoyens ſont pleins d'admira-

tion pour ſa perſonne ; ils ſont admis à ſa plus intime familiarité , tandis que les gens de bien le haïſſent & le fuyent. *Adim.* Cela doit être.

Socrate. On a donc bien raiſon de vanter la tragédie comme une école de ſageſſe , & Euripide qui y a excellé. *Adim.* A quel propos dites-vous cela ? *Socr.* C'eſt qu'Euripide a prononcé quelque part cette ſentence remplie d'un ſens profond : *Les tyrans ſont ſages par le commerce qu'ils ont avec les ſages.* Sans doute, qu'il a voulu dire que ceux qui compoſent leur cour ſont autant de ſages. *Adim.* Il eſt vrai qu'Euripide & les autres poëtes élevent la tyrannie juſqu'aux cieux en mille endroits de leurs ouvrages. *Socr.* Auſſi ces poëtes tragiques ont-ils l'eſprit trop bien fait, pour trouver mauvais que dans notre république , & dans tous les états gouvernés à peu près ſuivant nos maximes , on refuſe de les recevoir à cauſe des éloges continuels qu'ils font de la tyrannie. *Adimante.* Autant que je puis croire , les plus raiſonnables d'entr'eux ne s'offenſeront point de ce refus. *Socr.* Ils iront donc , s'il leur plaît , en d'autres états. Là , raſſemblant le peuple en foule à leurs piéces , ils gageront les

voix les plus belles, les plus fortes, les plus inſinuantes, pour s'en ſervir à inſpirer à la multitude du goût pour la tyrannie & la démocratie. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il leur en reviendra beaucoup d'argent & de gloire; en premier lieu, de la part des tyrans, comme cela doit être; en ſecond lieu, de la part des démocraties. Mais, à meſure qu'ils voudront prendre leur vol vers des gouvernemens plus parfaits, leur renommée ira toujours en décroiſſant; elle perdra haleine & ne pourra les ſuivre juſques-là. *Adim.* Vous avez raiſon.

Socrate. Mais laiſſons cette digreſſion qui nous meneroit trop loin. Revenons au tyran, & voyons d'où il tirera de quoi pourvoir à l'entretien de cette garde belle, nombreuſe & renouvellée à tous momens. *Adim.* Il eſt évident qu'il commençera par dépoüiller les temples, & que tandis que la vente des choſes ſacrées lui produira des fonds ſuffiſans, il chargera le peuple d'impôts le moins qu'il lui ſera poſſible. *Socr.* Fort bien : mais quand ce fond viendra à lui manquer, que fera-t-il ? *Adim.* Alors il vivra du bien de ſon pere, lui, ſes convives, ſes amis & ſes amies. *Socr.* Je vous entens :

c'eſt-à-dire, que le peuple qui a donné naiſſance au tyran, le nourrira lui & ſa ſuite. *Adim.* Il le faudra bien. *Socr.* Mais quoi! ſi le peuple s'emportoit contre lui, & lui diſoit qu'il n'eſt pas juſte qu'un fils déja grand & fort ſoit à charge à ſon pere; qu'au contraire, c'eſt à lui de pourvoir à l'entretien de ſon pere; qu'il n'a pas prétendu en le formant & en l'élevant, ſe le donner pour maître, auſſi-tôt qu'il ſeroit grand; ni devenir l'eſclave de ſes eſclaves, & le nourrir lui & cette foule d'étrangers qu'il traîne à ſa ſuite: qu'il a voulu ſeulement s'affranchir par ſon moyen du joug des riches, & de ceux qu'on appelle *gens de bien* dans la ville: qu'ainſi il lui ordonne de ſe retirer avec ſes amis, par la même autorité qu'un pere chaſſe de ſa maiſon ſon fils avec ſes compagnons de débauche? .... *Adim.* Il verra alors quel monſtre il a nourri & élevé dans ſon ſein, & qu'il s'efforce en vain de chaſſer un plus fort que ſoi. *Socr.* Que dites-vous? Quoi! le tyran oſeroit faire violence à ſon pere, & même le frapper, s'il ne ſe rendoit à ſes raiſons? *Adim.* Qui doute qu'il n'en vînt juſques-là, après l'avoir déſarmé? *Socr.* Le tyran eſt donc un fils dénaturé, un

parricide. C'eſt-là ce que j'appelle une tyrannie ouverte & déclarée, où le peuple, pour m'exprimer de la ſorte, voulant éviter la fumée d'un vain eſclavage, tombe dans le feu du deſpotiſme le plus outré, & voit ſuccéder la ſervitude la plus dure & la plus amere, à une liberté exceſſive & mal entendue. *Adim.* C'eſt un châtiment dû à ſa folie qu'il ne manque guére d'éprouver. *Socr.* Pouvons-nous nous flatter d'avoir expliqué d'une maniere ſatisfaiſante le paſſage de la démocratie à la tyrannie, & les mœurs de ce gouvernement? *Adim.* Oüi, nous pouvons nous en flatter avec raiſon.



LIVRE NEUVIEME.

SOCRATE. Il nous reſte à voir comment l'homme tyrannique ſe forme du démocratique, quelles ſont ſes mœurs, & ſi ſon ſort eſt heureux ou malheureux. *Adim.* C'eſt la ſeule choſe qui nous reſte à conſidérer. *Socr.* Sçavez-vous ce que je voudrois encore? *Adim.* Quoi? *Socr.* Nous n'avons pas, ce me ſemble, aſſez nettement expli-

qué la nature & les qualités des paſſions. Tandis qu'il manquera quelque choſe à ce point, la découverte de ce que nous cherchons ſera toujours mêlée de quelque obſcurité. *Adim.* Il eſt encore tems d'y revenir. *Socr.* Sans doute. Voici ſur-tout ce que je ſerois bien aiſe de connoître d'une maniere plus claire. Parmi les déſirs & les plaiſirs ſuperflus, je trouve qu'il y en a de criminels & d'illégitimes. Ces déſirs naiſſent dans l'ame de tous les hommes ; mais quelques-uns les répriment par les loix & par d'autres déſirs mieux reglés & ſecondés par la raiſon ; de ſorte qu'ils en ſont entiérement délivrés, ou que ceux qui reſtent ſont foibles & en petit nombre. Dans d'autres au contraire, ces déſirs ſont en plus grand nombre & en même tems les plus forts. *Adimante.* De quels déſirs parlez-vous ? *Socrate.* Je parle de ceux qui ſe réveillent durant le ſommeil, lorſque cette partie de l'ame qui eſt le ſiége de la raiſon, qui eſt douce & traitable, qui commande à tout l'homme, eſt comme endormie ; & que la partie animale & féroce, excitée par le vin & la bonne chere, ſe révolte, repouſſe le ſommeil qui voudroit l'aſſoupir, cherche à s'é-

chapper & à ſatisfaire ſes appétits brutaux. Vous ſçavez que dans ces momens cette partie de l'ame oſe tout, comme ſi elle étoit délivrée & affranchie des loix de la ſageſſe & de la pudeur, de ſorte qu'on s'imagine alors avoir un mauvais commerce avec ſa mere, & qu'on n'en rougit pas ; qu'elle ne diſtingue rien, ni dieu, ni homme, ni bête ; qu'aucun meurtre, aucune nourriture (*a*), ne lui fait horreur, en un mot, qu'il n'eſt point d'action, quelque extravagante, quelque impudente qu'elle ſoit, à laquelle elle ne ſe porte. *Adim.* Vous dites très-vrai.

Socrate. Mais quand quelqu'un méne une vie ſobre & reglée, que ſur le point de ſe livrer au ſommeil, il ranime le flambeau de ſa raiſon, le nourrit de réflexions ſalutaires, & s'entretient avec lui-même ; que ſans raſſaſier la partie animale il lui accorde ce qu'il ne peut lui refuſer, afin que venant à s'aſſoupir, elle ne trouble point par ſa joie ou par ſa triſteſſe la partie intelligente de l'ame, mais qu'elle la laiſſe ſeule, dégagée des ſens, porter ſes regards & ſes déſirs ſur ce qu'elle ignore du paſſé, du

(*a*) Comme de manger de la chair humaine. Il paroît que c'eſt le ſens de cette expreſſion.

présent, de l'avenir; lorsqu'il a aussi appaisé la partie où réside le courage, qu'il se couche sans avoir le cœur plein de ressentiment & d'émotion contre qui que ce soit; enfin lorsque tout dort en lui, horsmis sa raison qu'il tient éveillée: alors l'esprit voit de plus près la vérité; il s'unit à elle d'une façon plus intime, & n'est point traversé par des phantômes impurs & des songes criminels. *Adim.* J'en suis persuadé. *Socr.* Peut-être me suis-je un peu trop étendu. Ce qu'il importe seulement de sçavoir, c'est qu'il y a en chacun de nous, même dans ceux qui paroissent le plus maîtres de leurs passions, une espéce de désirs cruels, brutaux, sans frein, sans loix, & que c'est sur-tout pendant le sommeil qu'ils se font sentir. Examinez si ce que je dis est vrai, ou non. *Adim.* J'en tombe d'accord.

Socrate. Rappellez-vous maintenant le portrait que nous avons fait de l'homme démocratique. Nous disions que dans sa jeunesse il avoit été élevé par un pere âpre & ménager, qui n'estimoit que les désirs utiles & intéressés, & se mettoit peu en peine de satisfaire les désirs superflus, qui n'ont d'autre but que le luxe & les plaisirs: n'est-ce pas? *Adim.* Oüi. *Socr.* Que se trouvant ensuite dans la compagnie de gens

moins auſteres, & livrés à ces déſirs frivoles dont je viens de parler, il avoit bientôt pris en averſion les leçons de ſon pere, & s'étoit abandonné à la débauche & au libertinage : que cependant, comme il étoit d'un meilleur naturel que ſes corrupteurs, ſe voyant tiré de deux côtés oppoſés, il avoit pris un milieu entre leur conduite & celle de ſon pere, & s'étoit propoſé de jouir des plaiſirs avec modération, & de mener une vie également éloignée, à ce qu'il penſoit, de la contrainte ſervile & du déſordre qui ne connoît point de loi ; qu'ainſi d'oligarchique il étoit devenu démocratique. *Adim.* Cela eſt vrai. Telle eſt l'idée qu'on ſe forme communément d'un homme de ce caractere.

Socrate. Donnez à préſent à cet homme devenu vieux un fils élevé dans les mêmes maximes. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Imaginez enſuite qu'il lui arrive la même choſe qu'à ſon pere ; je veux dire, qu'il ſe trouve engagé dans une vie licentieuſe, appellée vie libre par ceux qui le ſéduiſent ; que d'une part, ſon pere & ſes proches prêtent main-forte à la faction des déſirs modérés ; tandis que de l'autre ces enchanteurs habiles, qui poſſédent le ſecret de faire des tyrans, ſe-

condent de tout leur pouvoir la faction contraire; jusque-là qu'enfin ils ont recours au seul moyen qui leur reste pour retenir ce jeune homme dans leur parti: c'est de faire naître en son cœur un amour violent, qui préside aux désirs oisifs & prodigues, & qui n'est autre chose, à mon sens, qu'un frêlon grand & aîlé. Croyez-vous en effet que l'amour en ces sortes de personnes, soit autre chose qu'un frêlon? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais lorsque les autres passions frémissant au tour de ce frêlon couronnées de fleurs, sans cesse enyvrées de vins & de parfums, & se livrant dans ces assemblées de débauche aux plaisirs les plus excessifs & les plus dissolus, l'ont nourri, l'ont élevé & l'ont armé de l'aiguillon du désir; pour lors ce tyran de l'ame ne garde plus de mesures: escorté de la fureur, il extermine & chasse loin de sa présence, tout ce qui pourroit y rester encore de sentimens honnêtes, de désirs vertueux; jusqu'à ce qu'après avoir effacé dans elle tout vestige de pudeur & de tempérance, il l'ait remplie d'une fureur qu'elle ne connoissoit point auparavant. *Adim.* On ne peut faire une plus

vive peinture de la maniere dont ſe forme l'homme tyranniqne. *Socr.* N'eſt-ce pas pour cette raiſon qu'on a donné, il y a longtems, à l'amour le nom de *Tyran?* *Adim.* Il y a toute apparence. *Socr.* Tout homme dans l'yvreſſe n'a-t-il pas des idées & des ſentimens tyranniques? *Adim.* Oüi. *Socr.* De même un phrénétique, un furieux ne s'imagine-t-il pas qu'il peut commander aux hommes, & même aux dieux, & qu'il en a le droit? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Or, mon cher ami, qu'eſt-ce que l'homme tyrannique, & quand ſon caractere eſt-il pleinement formé, ſinon lorſque la nature, l'éducation, ou l'une & l'autre enſemble ont rempli ſon ame d'yvreſſe, d'amour & de fureur? *Adim.* Cela eſt vrai.

Socrate. Vous venez de voir comme il ſe forme. Mais comment vit-il? *Adim.* Je vous répondrai comme font les enfans en joüant : ce ſera vous qui me le direz (*b*). *Socr.* A la bonne heure. Sans doute qu'après cela lui & ſes compagnons feront toujours dans les fêtes, les

---

(*b*) Je n'ai pu découvrir à quel jeu les enfans employoient cette expreſſion proverbiale; peu importe aprés tout de le ſçavoir.

jeux, les feftins, la débauche, & les plaifirs de toute efpece que lui fuggérera l'amour tyran qu'il porte dans fon cœur, & qui gouverne avec empire toutes les puiffances de fon ame. *Adim.* C'eft une néceffité. *Socr.* Jour & nuit ne fentira-t-il pas naître au dedans de lui-même une foule de défirs indomptés & infatiables? *Adim.* Oüi. *Socr.* Ainfi, fes revenus, s'il en a, feront bientôt épuifés à les fatisfaire. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Après cela viendront les emprunts, fuivis de la diffipation de fon patrimoine. *Adim.* Il faudra bien. *Socr.* Et lorfqu'il n'aura plus rien, ne fera-t-il pas importuné par les cris tumultueux de cette foule de paffions nouvellement éclofes? Preffé de leurs aiguillons, & fur-tout de celui de l'amour, à qui les autres paffions fervent, pour ainfi dire, de garde & d'efcorte, ne courra-t-il pas ça & là comme un forcené, cherchant de tous côtés quelque proye qu'il puiffe furprendre par artifice, ou ravir par force? *Adim.* Oüi certes. *Socr.* Ainfi, ce fera pour lui une néceffité d'emporter tout ce qui fe trouvera fous fa main, ou d'être déchiré par les plus cruelles douleurs. *Adim.* Il n'y a pas de milieu. *Socr.*

Et

Et de même que les nouvelles passions survenues dans son cœur ont supplanté les anciennes & se sont enrichies de leurs dépouilles ; ainsi, quoique plus jeune, ne voudra-t-il pas avoir plus de biens que son pere & sa mere, & s'emparer de ce qui leur reste de patrimoine, après avoir dissipé sa part ? *Adim.* Oüi. *Socr.* Et si ses parens refusent de se prêter à ses désirs, n'essayera-t-il pas d'abord contre eux le larcin & la tromperie ? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Si cette voie ne lui réussit pas, n'aura-t-il pas recours à la rapine & à la force ouverte ? *Adim.* Je le pense. *Socr.* S'ils s'opposent à sa violence, s'ils résistent, respectera-t-il leur vieillesse ? pourra-t-il s'empêcher de leur faire quelque traitement tyrannique ? *Adim.* J'ai grand sujet de craindre pour les parens de ce jeune homme.

Socr. Ainsi, pour une nouvelle maîtresse qu'il aime par caprice & sans raison ; pour un jeune esclave dont la beauté l'aura séduit, & qu'il aura introduit dans la maison paternelle, croyez-vous, mon cher Adimante, qu'il aille jusqu'à porter la main sur ses pere & mere, sans égard pour leur grand âge, ni pour les droits anciens & naturels qu'ils ont sur son cœur, & usqu'à vouloir les asservir à

l'objet de ſes amours ? *Adim.* Je n'en doute nullement. *Socr.* C'eſt donc un grand bonheur pour des parens, d'avoir donné le jour à un fils de ce caractere. *Adim.* Il s'en faut de beaucoup. *Socr.* Mais quoi ! lorſqu'il aura conſumé tout le bien de ſon pere & de ſa mere, & que l'eſſaim des paſſions ſe ſera multiplié & fortifié dans ſon cœur, ne ſera-t-il pas réduit à percer les murs, à voler de nuit les paſſans, à piller les temples ? Les ſentimens d'honneur & de probité, qu'on lui avoit inſpirés dans ſon enfance, diſparoîtront. Ses paſſions, affranchies depuis peu du joug, & ayant l'amour à leur tête, ſe rendront maîtreſſes de ſon cœur : ces mêmes paſſions, qui, lorſqu'il étoit ſoumis à l'autorité des loix, & à la volonté de ſon pere, n'oſoient ſe révolter que durant le ſommeil, quand l'amour ſera devenu ſon maître & ſon tyran, le porteront cent fois le jour aux mêmes actions, auxquelles elles le portoient autrefois rarement pendant la nuit. Aucun meurtre, aucune débauche, aucun crime ne l'arrêtera ; l'amour tyrannique régnera ſeul dans ſon ame ; il y introduira la licence, le mépris des loix ; & regardant cette ame comme un état dont il s'eſt emparé, il la contraindra de tout faire & de tout oſer, pour trouver de

quoi l'entretenir, lui & cette foule tumultueuſe de paſſions qu'il traîne à ſa ſuite; les unes venues de dehors par les mauvaiſes compagnies, les autres nées dans ſon ſein, & auxquelles il a lâché la bride par ſes déſordres & par la licence qu'il leur a accordée. Neſt-ce pas là la vie qu'il ménera? *Adim.* Oüi.

Socrate. Si dans un état il ſe trouve peu de citoyens de ce caractere, & que les autres ſoient ſages & réglés dans leurs mœurs, ils en ſortiront pour aller ſe mettre au ſervice de quelque tyran: s'il y a guerre quelque part, ils vendront leur ſecours à prix d'argent; ou, s'ils vivent dans l'état au ſein de la paix & de la tranquillité, ils y commettront un grand nombre de petits maux. *Adim.* Quels maux encore? *Socr.* Par exemple, ils voleront, perceront les murs, couperont les bourſes, dépouilleront les paſſans, feront ſacriléges & raviſſeurs. S'ils ont quelque éloquence, ils noirciront l'innocence, porteront de faux témoignages, & vendront leur foi au plus offrant. *Adim.* Voilà donc ce que vous appellez de petits maux, & ce qu'ils feront, s'ils ſont en petit nombre. *Socr.* Oüi; les petites choſes, comme vous

ſçavez, ne ſont telles que par comparaiſon avec les grandes : tous ces maux mis à côté de ceux que ſouffre un état opprimé par un tyran, n'en approchent point, ſoit qu'on les conſidere en eux-mêmes, ou dans leurs funeſtes effets. Car, lorſqu'une ville a dans ſon enceinte beaucoup de citoyens de ce caractere, & que leur parti venant à groſſir chaque jour par la multitude de ceux qui ſe joignent à eux, ils ſentent leur nombre & leurs forces ; ce ſont eux qui, ſecondés par une populace inſenſée, donnent à l'état pour tyran celui d'entr'eux, dont le cœur eſt tyranniſé par les paſſions les plus fortes & les plus impérieuſes. *Adim.* Ce choix tombe bien : un tel ſujet doit s'entendre parfaitement au métier de tyran.

Socrate. Le meilleur parti que l'état puiſſe prendre alors, c'eſt de le recevoir ſans réſiſtance ; ſinon, au moindre mouvement qui ſe ſera, il ſe portera contre ſa patrie aux mêmes violences dont il a uſé envers ſon pere & ſa mere ; il la maltraitera, la livrera au pouvoir des jeunes débauchés qui le ſuivent, & tiendra dans le plus dur eſclavage cette patrie, qui, pour me ſervir de l'expreſſion des Crétois, eſt pour lui un autre pere & une autre mere : c'eſt là que viſent

les désirs de cet homme; c'est là qu'ils aboutissent. *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* Au reste, il n'est pas toujours nécessaire que de pareils monstres soient à la tête d'un état pour faire connoître leur caractere: souvent ils se montrent tels qu'ils sont dans une condition privée; voici comment: ou bien ils sont environnés d'une foule de flatteurs, prêts à leur obéir en tout; ou, rampant eux-mêmes devant les autres, tandis qu'ils ont besoin d'eux, il n'est point de choses qu'ils ne fassent pour les persuader de leur entier dévoüement: mais à peine ont-ils obtenu ce qu'ils souhaitent, que leur amitié pour eux se change en indifférence. *Adim.* Rien n'est plus ordinaire. *Socr.* Ainsi ils passent leur vie sans être amis de personne, maîtres ou esclaves des volontés d'autrui: & voilà la marque du caractere tyrannique, qui est de ne connoître ni la vraie liberté, ni la véritable amitié. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Ne peut-on pas dire de ces sortes de gens, qu'ils sont sans foi? *Adim.* Oüi. *Socr.* Et de plus, qu'ils sont injustes à l'excès, si ce que nous avons dit plus haut au sujet de la justice est véritable. *Adim.* On ne peut douter qu'il ne le soit.

Socrate. Raſſemblons donc les divers traits qui ſont le parfait ſcélérat : s'il exiſte, il doit être tel que nous venons de le dépeindre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainſi ce doit être celui qui, avec le caractere le plus tyrannique qu'on puiſſe avoir, ſera encore revêtu de l'autorité de tyran ; & plus il aura vécu de tems dans l'exercice de la tyrannie, plus il ſera méchant. C'eſt une conſéquence néceſſaire, reprit Glaucon. *Socr.* Mais s'il eſt le plus méchant des hommes, n'eſt-il pas auſſi le plus malheureux ? Et ne le ſera-t-il pas d'autant plus, qu'il aura exercé la tyrannie plus long-tems, & d'une maniere plus deſpotique ? Je parle ici ſelon l'exacte vérité, & non ſelon l'opinion du vulgaire. *Glauc.* La choſe ne ſçauroit être autrement. *Socr.* La condition de l'homme tyranniſé par ſes paſſions, eſt donc la même que celle d'un état opprimé par un tyran ; par la même raiſon, la condition de l'homme democratique reſſemble à celle d'un état républicain, & ainſi des autres. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et ce qu'un état eſt par rapport à un autre état, ſoit pour la vertu, ſoit pour le bonheur, un de ces caracteres l'eſt par rapport à un autre caractere. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.*

Mais, quel eſt le rapport d'un état gouverné par un tyran à l'état monarchique, tel que nous l'avons repréſenté ci-deſſus ? *Glauc.* Il y a entre ces deux gouvernemens une oppoſition entiere ; l'un eſt très-bon, l'autre très-mauvais. *Socr.* Je ne vous demanderai pas lequel des deux eſt très-bon ; cela eſt évident : mais je vous demande ſi vous jugez que celui qui eſt très-bon eſt auſſi très-heureux, & celui qui eſt mauvais très-malheureux. N'allons pas au reſte nous laiſſer éblouir par le bonheur apparent du tyran, en ne jettant les yeux que ſur lui, & ſur un petit nombre de favoris qui l'environnent: entrons dans l'état, examinons-le tout entier, pénétrons par-tout, & prononçons ſur ce que nous aurons vû. *Glauc.* Vous ne demandez rien que de juſte. Il eſt évident pour tout homme, qu'il n'eſt point de ville plus malheureuſe que celle qui obéit à un tyran, ni de plus heureuſe que celle qui eſt gouvernée par un roi.

Socrate. Aurai-je tort d'exiger qu'on apporte les mêmes précautions, quand il s'agira de porter ſon jugement ſur le bonheur des particuliers, & de vouloir qu'on ne s'en rapporte qu'à la déciſion de celui qui peut pénétrer juſques dans l'intérieur de l'homme, qui ne ſe laiſſe

pas prendre comme un enfant aux apparences & à ces dehors faſtueux & tyranniques, dont on ſe revêt pour en impoſer à la multitude, mais qui peſe, qui examine tout? Si donc je prétendois que nous ne devons écouter dans la queſtion préſente d'autre juge que celui qui aux lumieres de l'eſprit joint celle de l'expérience, qui a vécu avec les tyrans, qui les a vûs dans le domeſtique, dépouillés de cet appareil & de cette pompe de théâtre qui les ſuit en public, qui ſçait quelle impreſſion fait ſur eux la vûe des dangers auxquels l'état eſt ſans ceſſe expoſé : ſi, dis-je, je ne permettois point à d'autres qu'à lui de prononcer ſur le bonheur ou le malheur de la condition du tyran?.... *Glauc.* Vous ne pourriez choiſir un meilleur juge. *Socr.* Voulez-vous que nous ſuppoſions pour un moment que nous ſommes nous-mêmes en état de juger, & que nous avons vécu aſſez long-tems avec les tyrans (*c*)

(*c*) Platon avoit plus de droit qu'aucun autre de prononcer ſur la condition des tyrans. On ſçait qu'il a paſſé quelque tems à la cour des deux Denis, qu'il a même été admis à leur intime familiarité, & que ſi ſes conſeils euſſent été ſuivis, le palais du tyran eût été changé en une école de philoſophie. Il vouloit exécuter à Syracuſe le plan de ſa république. Mais ſes leçons ne purent entrer dans des eſprits & des cœurs corrompus.

pour les connoître à fond, afin que nous ayions quelqu'un qui puiſſe répondre à nos interrogations ? *Glauc.* Je le veux bien.

Socr. Suivez-moi donc ; & vous rappellant les traits de reſſemblance qui ſe trouvent entre l'état & le particulier, conſidérez-les l'un après l'autre, & dites-moi quelle doit être leur ſituation à tous deux. *Glauc.* Par rapport à quoi ? *Socr.* Pour commencer par l'état, direz-vous d'une ville ſoumiſe à un tyran, qu'elle eſt libre ou eſclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle eſt eſclave autant qu'on peut l'être. *Socr.* Vous voyez cependant dans cette ville des gens libres & maîtres de leurs actions. *Gl.* J'en vois, mais en très-petit nombre ; &, à dire vrai, la plus grande & la plus ſaine partie des citoyens eſt réduite à un dur & honteux eſclavage. *Socr.* Si donc il en eſt du particulier comme de l'état, n'eſt-ce pas une néceſſité qu'il ſe paſſe en lui les mêmes choſes, que ſon ame gémiſſe dans une ſervitude baſſe & honteuſe, que la plus excellente partie de cette ame ſoit ſoumiſe aux volontés de la partie la plus mépriſable, la plus méchante & la plus furieuſe ? *Glauc.* Cela doit être ainſi. *Socr.* Que direz-vous d'une

ame en cet état ? qu'elle eſt libre ou eſclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle eſt eſclave. *Socr.* Mais une ville eſclave, & dominée par un tyran, ne fait point ce qu'elle veut. *Glauc.* Non certes. *Socr.* Ainſi, à parler en général, une ame tyranniſée ne fait pas non plus ce qu'elle veut; mais ſans ceſſe entraînée par la violence de ſes paſſions, elle ſera pleine de trouble & de repentir. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* La ville où régne un tyran, eſt-elle riche ou pauvre ? *Glauc.* Elle eſt pauvre. *Socr.* Une ame tyranniſée eſt donc auſſi toujours pauvre & inſatiable ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* N'eſt-ce pas encore une néceſſité, que cet état & ce particulier ſoient dans une crainte & une frayeur continuelles ? *Glauc.* Aſſurément. *Socr.* Croyez-vous qu'on puiſſe trouver dans quelque autre ville plus de plaintes, plus de ſanglots, plus de gémiſſemens & de douleurs ameres ? *Glauc.* Non. *Socr.* Ou dans quelque autre homme que ce ſoit, plus que dans cet homme tyrannique, que l'amour & les autres paſſions rendent furieux. *Glauc.* Je ne le crois pas.

Socr. Or, c'eſt en jettant les yeux ſur tous ces maux, & ſur mille autres encore, que vous avez jugé que cette ville étoit la

plus malheureuſe de toutes les villes. *Glauc.* N'ai-je point eu raiſon ? *Socr.* Sans doute ; mais en portant la vûe ſur ces mêmes maux qu'éprouve l'homme tyrannique, que dites-vous de lui ? *Glauc.* Je dis que c'eſt le plus malheureux de tous les hommes. *Socr.* Vous vous trompez en cela. *Glauc.* Pourquoi ? *Socr.* Il n'eſt pas encore auſſi malheureux qu'on peut l'être. *Glauc.* Qui le ſera donc ? *Socr.* Celui que je vais dire vous paroîtra peut-être plus malheureux que lui. *Glauc.* Quel eſt-il ? *Socr.* C'eſt celui qui, étant déja tyranniſé par ſes paſſions, ne vit point dans une condition privée, & à qui ſa mauvaiſe fortune préſente l'occaſion favorable de devenir tyran. *Glauc.* Sur ce que nous avons dit plus haut, je conjecture que vous avez raiſon. *Socr.* Cela peut être ; mais dans une matiere de cette importance, où il ne s'agit de rien moins que d'examiner d'où dépend le bonheur & le malheur de la vie, il ne faut pas s'arrêter à des conjectures, mais porter, s'il ſe peut, la choſe juſqu'à l'entiere conviction. *Glauc.* Cela eſt bien dit.

Socr. Voyez ſi je raiſonne juſte. Pour bien juger de la condition du tyran, voici, ce me ſemble, comme il faut s'y

prendre. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Il en eſt de lui, à proportion, comme de ces riches particuliers qui ont beaucoup d'eſclaves ; car ils ont cela de commun avec les tyrans, qu'ils commandent à pluſieurs : la différence n'eſt que dans le nombre, où ce dernier l'emporte ſur eux. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Vous ſçavez que ces particuliers vivent tranquilles, & ne craignent rien de la part de leurs eſclaves. *Glauc.* Qu'en auroient-ils à craindre ? *Socr.* Rien : mais en voyez-vous la raiſon ? *Glauc.* Oüi. C'eſt que tout l'état veille à la ſûreté de chaque citoyen. *Socr.* Fort bien. Mais ſi quelque dieu tranſportoit tout-à-coup du milieu de la ville un de ces hommes qui ont à leur ſervice cinquante eſclaves & davantage, avec ſa femme & ſes enfans, & qu'il le mît avec ſon bien, & toute ſa maiſon, dans un vaſte déſert, où il n'auroit point de ſecours à attendre d'aucun homme libre, ne ſeroit-il pas dans une appréhenſion continuelle de périr de la main de ſes eſclaves, lui, ſa femme & ſes enfans ? *Glauc.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* Il ſeroit donc réduit à faire baſſement ſa cour à quelques-uns d'entr'eux, à les gagner à force de pro-

meſſes, à les affranchir, ſans qu'ils l'euſſent mérité; en un mot, à devenir le flatteur de ſes eſclaves? *Glauc.* Il faudroit bien qu'il en paſſât par-là, ou qu'il conſentît à périr? *Socr.* Que ſeroit-ce donc, ſi ce même Dieu plaçoit à l'entour de ſa demeure un grand nombre de gens déterminés à ne pas ſouffrir qu'un homme exerce aucun empire ſur ſes ſemblables, & diſpoſés à punir du dernier ſupplice celui qui formeroit une pareille entrepriſe, s'ils pouvoient s'en ſaiſir? *Glauc.* Environné de toutes parts de tant d'ennemis, il auroit encore un plus grand ſujet de craindre pour ſes jours.

Socr. N'eſt-ce pas dans une ſemblable priſon qu'eſt enchaîné le tyran? Du caractere dont nous l'avons dépeint, il doit être dévoré ſans ceſſe de craintes & de déſirs de toute eſpéce. Mais quelqu'avide que ſoit ſa curioſité, il ne peut s'abſenter un ſeul jour de la ville comme les autres citoyens, ni aſſiſter aux ſpectacles qui attirent leurs regards. Enfermé dans l'enceinte de ſon palais comme une femme, il porte envie au bonheur de ſes ſujets, lorſqu'il apprend que dans leurs voyages ils ont vû des choſes dignes d'exciter leur attention. *Glauc.* Cela eſt vrai.

Socr. Mais outre ces maux communs à tous les tyrans, l'homme tyrannifé par fes paffions, que vous avez jugé le plus malheureux des hommes, en reffent d'autres qui lui font perfonnels, lorfque le fort l'oblige de renoncer à la vie privée, qu'il l'éleve à la condition de tyran ; & qu'incapable de fe conduire lui-même, il afpire à commander aux autres. Sa condition reffemble à celle d'un médecin, qui joindroit à un mauvais tempérament l'incapacité de fe gouverner lui-même,& qui, au lieu de ne fonger qu'à fa fanté,fe verroit contraint de lutter toute la vie contre les maladies des autres corps, & de travailler à leur guérifon. *Glauc.* Cette comparaifon, Socrate, eft très-exacte & très-vraie. *Socr.* Une telle fituation, mon cher Glaucon, n'eft-elle pas la plus trifte qu'on puiffe imaginer, & la condition de tyran n'ajoûte-t-elle pas un nouveau furcroît de malheur aux maux de celui qui, felon vous, eft déja très-malheureux ? *Glauc.* J'en conviens.

Socr. Ainfi, à ne confulter que la vérité, & quelle que puiffe être fur ce point l'opinion des hommes, le tyran n'eft qu'un efclave, mais un efclave affujetti à la plus dure fervitude, un vil flat-

teur qui rampe devant les hommes les plus méchans. Jamais il ne peut aſſouvir ſes paſſions : ce qui lui manque va bien au-delà de ce qu'il poſſéde ; quiconque ſçaura enviſager ſon ame toute entiere, trouvera qu'elle eſt vraiment pauvre, toujours ſaiſie de frayeur, toujours en proie aux douleurs & aux plus violentes agitations ; telle eſt ſa ſituation, s'il eſt vrai qu'elle reſſemble à celle de l'état dont il eſt maître : or, elle lui reſſemble ; qu'en penſez-vous ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Ajoûtons à tant de miſeres ce que nous avons déja dit, que de jour en jour il devient néceſſairement, à raiſon du rang qu'il occupe, plus envieux, plus perfide, plus injuſte, plus impie, plus abandonné de ſes amis ; que ſon cœur loge & nourrit tous les vices : d'où il ſuit qu'il eſt le plus malheureux des hommes, & qu'il communique ſon malheur par dégrés à ceux qui l'approchent de plus près. *Glauc.* Nul homme de bon ſens ne vous contredira en ce point.

Socr. Faites donc à préſent l'office de juge, & prononcez ſur le bonheur de ces cinq eſpéces de caracteres, le royal, le timocratique, l'oligarchique, le démocratique, le tyrannique ; & aſſignez à chacun

d'eux le dégré de félicité que vous croyez qu'il mérite. *Glauc.* Le jugement eſt aiſé à faire. Je leur donne à chacun plus ou moins de vertu, plus ou moins de bonheur, ſelon le rang auquel ils ſe ſont préſentés à nous. *Socr.* Voulez-vous que nous faſſions venir un hérault, ou que je publie moi-même à haute voix que le fils d'Ariſton a déclaré le plus heureux des hommes celui qui eſt le plus juſte & le plus vertueux, c'eſt-à-dire celui qui eſt vraiment maître de lui-même, & qui ſe gouverne ſelon les principes de l'état monarchique ; qu'il a jugé que le plus malheureux étoit celui qui eſt le plus injuſte & le plus méchant, c'eſt-à-dire celui qui étant d'un caractere très-tyrannique, exerce ſur lui-même & ſur les autres la plus cruelle tyrannie ? *Glauc.* Je vous permets de le publier. *Socr.* Ajoûterai-je, quand bien même les dieux & les hommes n'auroient aucune connoiſſance de la juſtice du premier & de l'injuſtice du ſecond ? *Glauc.* Ajoutez.

Socr. Ainſi nous voilà parvenus à la découverte de ce que nous cherchions. Je vais, ſi vous voulez, vous donner une ſeconde démonſtration de la même vérité. *Glauc.* Quelle eſt-elle ? *Socr.* Com-

me l'état eſt partagé en troi corps, l'ame de chacun de nous eſt auſſi diviſée en trois parties : nous allons, ce me ſemble, tirer de-là une nouvelle preuve. *Glauc.* Dites-la moi. *Socr.* Prenez la peine de m'écouter : à ces trois parties de l'ame répondent trois eſpéces de plaiſirs, propres de chacune d'elles ; elles ont auſſi chacune leurs déſirs & leur commandement à part. *Glauc.* Expliquez-vous. *Socr.* L'une de ces parties eſt la raiſon, inſtrument des connoiſſances de l'homme : la ſeconde eſt l'appétit iraſcible ; la troiſiéme a trop de formes différentes pour pouvoir être compriſe ſous un nom particulier ; mais on la déſigne ordinairement par ce qu'il y a de remarquable & de prédominant en elle. Nous l'avons nommée appétit concupiſcible, à cauſe de la violence des déſirs qui nous portent vers le manger, le boire, l'amour, & les autres plaiſirs des ſens ; nous l'avons auſſi appellée eſprit d'intérêt, parce que l'argent eſt le moyen le plus efficace de ſatisfaire ces ſortes de déſirs. *Gl.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Si nous diſions que c'eſt un amour, un déſir immodéré du gain, ce point capital ne ſerviroit-il pas à fixer la notion, & à nous donner une idée claire de cette partie de

l'ame, lorſque nous aurons à en parler ? Quel autre nom en effet lui convient mieux, que celui d'eſprit d'intérêt & de convoitiſe ? *Gl.* Je n'en vois point d'autre. *Socr.* L'appétit iraſcible ne nous porte-t-il point à vouloir dominer, l'emporter ſur les autres, & nous diſtinguer par des actions d'éclat ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Nous pouvons donc à juſte titre l'appeller eſprit de brigue & d'ambition. *Glauc.* Ce nom lui convient parfaitement. *Socr.* Quant à l'organe de nos connoiſſances, il eſt évident qu'il eſt deſtiné tout entier à connoître la vérité telle qu'elle eſt, & qu'il ſe met peu en peine des richeſſes & des honneurs. *Glaucon.* Cela eſt certain. *Socr.* Ainſi nous n'aurons pas tort de l'appeller eſprit philoſophique, & avide de connoiſſances. *Glauc.* Non.

Socr. N'eſt-il pas encore vrai que, ſelon la différence des caracteres, les uns ſe laiſſent dominer par cet eſprit, les autres par l'un des deux autres. *Glauc.* Oüi. *Socr.* C'eſt pour cela que nous diſons qu'il y a trois principaux caracteres d'hommes, le philoſophe, l'ambitieux, l'intéreſſé. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Et trois eſpéces de plaiſirs analogues à chacun de ces caracteres. *Glauc.* Sans doute. *Socr.*

Si vous demandiez à chacun de ces hommes en particulier, quelle eſt la vie la plus heureuſe, vous n'ignorez pas que chacun d'eux vous diroit que c'eſt la ſienne ; que l'intéreſſé mettroit le plaiſir du gain au-deſſus des autres plaiſirs, qu'il qu'il mépriſeroit la ſcience & les honneurs, à moins que ce ne fût un moyen d'amaſſer de l'argent. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* De ſon côté, que dira l'ambitieux ? Ne traitera-t-il pas de baſſeſſe le plaiſir qu'il y a à accumuler des tréſors, & de vaine fumée celui qui revient de l'étude des ſciences, à l'exception de celles qui peuvent tourner à ſon honneur & à ſa gloire ? *Glauc.* La choſe eſt ainſi. *Socr.* Quant au philoſophe, diſons hardiment qu'il ne fait aucun cas de tout le reſte, en comparaiſon du plaiſir que procure la connoiſſance du vrai ; & que par ſon application continuelle à l'étude, il tend à ſe procurer de plus en plus la jouiſſance de ce plaiſir ; qu'à l'égard des autres plaiſirs, il les regarde comme autant de néceſſités auxquelles il ne doit ſe prêter qu'autant que le beſoin de la nature l'exige. *Glauc.* J'en ſuis très-perſuadé.

Socr. Maintenant, puiſqu'il eſt queſtion de décider laquelle de ces trois eſpéces

de plaiſirs & de conditions eſt, je ne d'
pas la plus honnête & la meilleure en ſoi, mais la plus agréable & la plus douce; comment dans ces trois rapports oppoſés, pourrons-nous ſçavoir de quel côté ſe trouve la vérité ? *Glauc.* Je ne ſçais comment m'y prendre. *Socr.* Voyons la choſe de cette maniere. Quelles ſont les qualités requiſes pour bien juger ? N'eſt-ce pas l'expérience, la prudence, & le raiſonnement ? Peut-on ſuivre de meilleurs guides, quand il s'agit de porter un jugement ? *Glauc.* Non. *Socr.* Or, lequel de ces trois hommes a le plus d'expérience des trois ſortes de plaiſirs dont nous venons de parler ? Croyez-vous que l'intéreſſé, s'il s'appliquoit pour un moment à la connoiſſance du vrai, fût plus capable de juger par le ſentiment intérieur, de la nature du plaiſir qui accompagne la ſcience, que le philoſophe n'eſt en état de juger du plaiſir que cauſe le gain ? *Glauc.* Il s'en faut de beaucoup, parce que le philoſophe depuis ſon enfance a été plus d'une fois dans l'occaſion de goûter le plaiſir de l'intéreſſé ; au lieu que celui-ci ne ſe trouve jamais dans la néceſſité d'eſſayer combien eſt doux le plaiſir de connoître la

nature des choſes, qu'il n'en peut acquérir l'expérience, & que ce plaiſir étant au-deſſus de ſa portée, il feroit de vains efforts pour y atteindre. *Socr.* Ainſi le philoſophe eſt plus expérimenté dans l'un & l'autre de ces plaiſirs, que l'intéreſſé. *Glauc.* Il n'y a point de comparaiſon à faire entr'eux. *Socr.* Ne connoît-il pas auſſi par expérience le plaiſir attaché aux honneurs, mieux que l'ambitieux ne connoît le plaiſir qui ſuit la ſageſſe ? *Glauc.* Sans doute, puiſque chacun d'eux eſt sûr d'être honoré, s'il parvient au but qu'il ſe propoſe. Car les richeſſes ont leurs admirateurs, comme le courage & la ſageſſe. Ainſi, à l'égard du plaiſir qu'il y a d'être honoré, tous trois en ont une égale expérience. Mais, il eſt impoſſible qu'aucun autre que le philoſophe goûte le plaiſir attaché à la contemplation de l'eſſence des choſes. *Socr.* Par conſéquent, à ne conſulter que l'expérience, il eſt plus en état de juger que les deux autres. *Glauc.* Sans contredit.

Socr. Mais, il eſt le ſeul auſſi qui aux lumieres de l'expérience joigne celles de la prudence. *Glauc.* Cela eſt inconteſtable. *Socr.* Quant à l'organe dont on ſe

ſert pour juger, il n'eſt propre ni de l'intéreſſé, ni de l'ambitieux, mais du ſeul philoſophe. *Glauc.* Quel eſt donc cet organe? *Socr.* N'avons-nous pas dit que c'étoit le raiſonnement? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Or, le raiſonnement eſt, à proprement parler, l'organe du philoſophe. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Si la richeſſe & le gain étoient la plus juſte régle pour bien juger de chaque choſe, ce que l'intéreſſé eſtime ou mépriſe, ſeroit en effet digne d'eſtime ou de mépris. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Si c'étoient les honneurs, le courage & les victoires, ne faudroit-il pas s'en rapporter à la déciſion de l'homme intriguant & ambitieux. *Glauc.* Cela eſt évident. Mais puiſque c'eſt à la prudence, à l'expérience, au raiſonnement qu'il appartient de prononcer, on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce qui mérite l'eſtime du philoſophe, de l'ami de la raiſon, eſt véritablement eſtimable. *Socr.* Donc, des trois ſortes de plaiſirs dont-il s'agit, le plus doux, le plus flatteur, eſt celui que goûte cette partie de l'ame qui eſt l'inſtrument de nos connoiſſances; & l'homme qui donne à cette partie tout empire ſur lui-même, mene la vie la plus délicieuſe.

Glauc. J'en demeure d'accord. Car ſi le ſage vante le bonheur de ſon état, c'eſt que lui ſeul a droit de le faire. *Socr.* Quelle vie & quel plaiſir mettra-t-il au ſecond rang ? Il eſt clair que ce ſera le plaiſir du guerrier & de l'ambitieux, qui approche beaucoup plus du ſien, que celui de l'intéreſſé, auquel, ſelon toute apparence, il aſſignera la derniere place. *Glauc.* Sans doute.

Socr. Ainſi voilà deux victoires conſécutives que le juſte remporte ſur l'injuſte. Il en va remporter une troiſiéme dont il rendra graces à Jupiter Conſervateur & Olympien, comme il ſe pratique aux jeux olympiques. Remarquez en effet que tout autre plaiſir que celui du ſage n'eſt point un plaiſir réel, un plaiſir pur ; qu'au contraire ce n'eſt qu'une ombre, un phantôme de plaiſir, ſelon ce que j'ai oui dire à un ſage. Mais ſi cela eſt, la défaite de l'injuſte eſt pleine & entiere. *Glauc.* Aſſurément, mais qu'en penſez-vous ? *Socr.* Répondez-moi. Nous allons examiner enſemble ce qu'il en faut penſer. *Glauc.* Interrogez. *Socr.* La douleur n'eſt-elle pas oppoſée au plaiſir ? *Glauc.* Oüi *Socr.* N'y a-t-il pas auſſi un état de l'ame où elle n'éprouve ni plaiſir ni douleur ? *Glauc.*

Je le penſe. *Socr.* Cet état qui tient le milieu entre ces deux ſentimens contraires, ne conſiſte-t-il pas dans un certain calme où l'ame ſe trouve à l'égard de l'un & de l'autre ſentiment ? N'eſt-ce pas-là votre penſée ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Vous rappellez-vous les diſcours que tiennent d'ordinaire les malades, dans les accès de leur mal ? *Glauc.* Quels ſont ces diſcours ? *Socr.* Qu'il n'eſt point de plus grand bien que la ſanté ; mais qu'ils n'en connoiſſoient pas tout le prix avant que d'être malades. *Glauc.* Je me les rappelle. *Socr.* N'entendez-vous pas dire à tous ceux qui ſouffrent, qu'il n'eſt rien de plus doux que de ceſſer de ſouffrir ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Vous verrez que dans tous les événemens fâcheux de la vie, les hommes tiennent le même langage. Sont-ils triſtes ? être exempt de triſteſſe, eſt pour eux le bien le plus déſirable. Ce n'eſt plus la joie qu'ils regardent alors comme ce qu'il y a de plus délicieux, mais ce repos de l'ame où elle n'éprouve ni joie ni chagrin. *Glauc.* C'eſt que cette ſituation ſeroit douce pour eux, en comparaiſon de celle où ils ſe trouvent.

Socr. Par la raiſon contraire, la ceſ-

ſation

ſation de plaiſir doit être une peine pour celui qui étoit auparavant dans la joye. *Gl.* Cela doit être. *Socr.* Ainſi, ce calme de l'ame que nous diſions tout-à-l'heure tenir le milieu entre le plaiſir & la douleur, nous paroît être à-préſent l'un & l'autre. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais, eſt-il poſſible que ce qui n'eſt ni l'un ni l'autre, ſoit tout enſemble l'un & l'autre? *Glauc.* Je ne le penſe pas. *Socr.* Le plaiſir & la douleur ne ſont-ils pas l'un & l'autre un mouvement de l'ame? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais ne venons-nous pas de dire que cet état où l'on ne ſent ni plaiſir ni douleur, eſt un repos de l'ame, & je ne ſçais quoi de mitoyen entre ces deux ſentimens? *Glauc.* Il eſt vrai. *Socr.* Comment donc peut-on croïre raiſonnablement que la négation de douleur ſoit un plaiſir, & la négation du plaiſir, une douleur? *Glauc.* On ne le peut pas. *Socr.* Par conſéquent, cet état n'eſt en lui-même ni agréable ni fâcheux; mais on le juge agréable par oppoſition avec la douleur, & fâcheux par oppoſition avec le plaiſir. Dans tous ces phantômes il n'eſt rien qui repréſente le plaiſir réel, tout cela n'eſt qu'un preſtige.

Glauc. Du moins la raiſon nous porte à le croire.

Socr. Afin qu'il ne vous reſte aucune raiſon de penſer que le plaiſir n'eſt ici bas qu'une ceſſation de peine, & la peine une ceſſation de plaiſir ; conſidérez un de ces plaiſirs qui ne viennent à la ſuite d'aucune douleur. *Glauc.* Où ſont-ils, & quelle eſt leur nature ? *Socr.* Il en eſt de pluſieurs eſpéces ; mais je vous prie de faire une attention particuliere à ceux de l'odorat. La ſenſation délicieuſe qu'ils excitent dans l'ame n'eſt précédée d'aucune douleur ; & lorſqu'elle vient à ceſſer, elle ne laiſſe aucune douleur après ſoi. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Ne nous laiſſons donc pas perſuader que le plaiſir pur conſiſte à être exempt de douleur, ni la douleur à être exempt de plaiſir. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais la plûpart des ſenſations, même des plus vives, qui paſſent juſqu'à l'ame par le canal des ſens, & qu'on nomme plaiſirs, ſont de cette nature ; ce ſont de véritables ceſſations de douleur. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* N'en eſt-il pas de même à l'égard des preſſentimens de joye & de douleur cauſés par l'attente de quel

que ſenſation agréable ou facheuſe? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Sçavez-vous ce qu'on doit penſer de ces plaiſirs, & quoi à on peut les comparer? *Glauc.* A quoi?

Socr. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans cet univers une haute, une moyenne, & une baſſe région? *Glauc.* Non. *Socr.* Si quelqu'un paſſoit de la baſſe région à la moyenne, ne s'imagineroit-il pas monter à la haute? Et lorſqu'étant arrivé au milieu il viendroit à jetter les yeux ſur le terme d'où il eſt parti, quelle autre penſée pourroit-il avoir, ſinon qu'il eſt en haut, parce qu'il n'eſt jamais monté juſqu'à la vraie haute région? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il pût s'imaginer autre choſe. *Socrate.* S'il retomboit de-là dans la baſſe région, il croiroit deſcendre, & ſans doute il ne ſe tromperoit pas. *Glauc.* Non. *Socr.* A quoi peut-on attribuer ſon erreur, ſinon à l'ignorance où il eſt de la région vraiment haute, de la moyenne & de la baſſe? *Glauc.* Il eſt évident que ſon erreur ne vient que de-là. *Socr.* Eſt-il donc ſurprenant que des hommes qui ne connoiſſent pas la vérité, ſe forment des idées peu juſtes de mille choſes, en particulier du plaiſir, de la douleur, & de ce qui tient

le milieu entre l'un & l'autre ; de ſorte que lorſqu'ils paſſent à la douleur , ils croyent ſouffrir , & ſouffrent en effet ; mais lorſque de la douleur il paſſent à l'état mitoyen , ils ſe perſuadent qu'ils ſont arrivés à la pleine jouiſſance du plaiſir ? Eſt-il ſurprenant que des gens qui n'ont jamais reſſenti le vrai plaiſir, & qui ne conſiderent la douleur que par oppoſition avec la ceſſation de la douleur , ſoient trompés dans leur jugement , à peu près comme celui qui voyant du brun à côté du noir , le prendroit pour du blanc dont il n'a aucune idée ? *Gl.* Il n'y a rien de ſurprenant en cela. Au contraire , je ſerois ſurpris que la choſe fût autrement.

Socr. Faites à préſent réflexion ſur ce que je vais dire. La faim , la ſoif & les autres beſoins naturels , ne ſont-ils pas des eſpéces de vuides dans le corps. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Pareillement l'ignorance & l'imprudence ne ſont-elles pas un vuide dans l'ame ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ne remplit-on pas les premiers vuides en prenant de la nourriture , & le ſecond en acquérant de l'intelligence ? *Glauc.* Oüi, *Socr.* Quelle eſt la plénitude la plus réelle , celle qui ſe fait de choſes qui ont plus de réalité , ou celle qui ſe

fait de chofes qui en ont moins ? *Glauc.* Il eft évident que c'eft la premiere. *Socr.* Or le pain, la boiffon, les viandes, en général tout ce qui nourrit le corps, a-t-il plus de réalité, participe-t-il davantage à la véritable effence, que les opinions vraies, la fcience, l'intelligence, en un mot, toutes les vertus ? Voici par où il en faut juger. Ce qui tient de l'être vrai, immortel, immuable ; ce qui eft en même tems la modification d'une fubftance de même nature, n'a-t-il pas plus de réalité que ce qui tient de la nature fujette au changement & à la corruption, & affecte une fubftance mortelle & changeante ? *Glauc.* Ce qui tient de l'être immuable a infiniment plus de réalité. *Socr.* La fcience eft-elle moins effentielle à l'être immuable que fa propre effence ? *Glauc.* Non. *Soc.* Et la vérité ? *Glauc.* Non plus. *Socr.* Si cet être perd de la vérité, ne perd-il pas de fon effence ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Donc, en général, tout ce qui fert à l'entretien du corps participe moins à la vérité & à l'effence, que ce qui fert à l'entretien de l'ame ? *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* Le corps lui-même n'a-t-il pas moins de réalité que

l'ame ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Donc la plénitude de l'ame est plus réelle que celle du corps, à proportion que l'ame elle-même a plus de réalité que le corps, & que ce qui sert à la remplir en a aussi davantage. *Glauc.* Sans contredit.

Socrate. Par conséquent, si le plaisir consiste à se remplir de choses conformes à sa nature, ce qui peut être réellement plein de choses qui ont plus de réalité, doit goûter un plaisir plus réel & plus solide; & ce qui participe à des choses moins réelles, doit-être rempli d'une maniere moins vraie & moins solide, & ne goûter qu'une joie plus trompeuse & moins vraye. *Glauc.* C'est une conséquence nécessaire. *Socr.* Ainsi, ceux qui ne connoissent ni la sagesse ni la vertu, qui sont toujours dans les festins & dans les autres plaisirs sensuels, passent sans cesse de la basse région à la moyenne & de la moyenne à la basse. Ils sont toute leur vie errans entre ces deux termes, sans pouvoir jamais en franchir les bornes. Jamais ils n'ont été élevés jusqu'à la haute région, ils n'ont pas même porté leurs regards jusques-là; ils n'ont point été véritablement

remplis par la possession de ce qui est, jamais ils n'ont goûté une joye pure & solide. Mais toujours penchés vers la terre, comme de vils animaux, ayant toujours les yeux fixés sur leur pâture, ils se livrent brutalement à la bonne chere & à l'amour ; & se disputant la jouissance de ces plaisirs, ils tournent leurs armes les uns contre les autres, se frappent, se heurtent avec des pieds & des cornes de fer, & se tuent sans pouvoir jamais parvenir à être pleinement rassasiés ; parce qu'ils ne songent point à remplir d'objets réels cette partie d'eux-mêmes, qui tient de l'être & qui est capable d'une vraye plénitude. *Glauc.* Socrate, vous venez de peindre au naturel la vie de la plûpart des hommes. *Soc.* C'est donc une nécessité qu'ils ne goûtent que des plaisirs corrompus par la douleur, des phantômes du plaisir véritable, de vaines ombres, qui n'ont de couleur & d'éclat que quand on les rapproche l'une de l'autre, & dont la vûe excite dans le cœur des insensés un amour si vif, des transports si violens, qu'ils se battent pour les posséder, comme les Troyens se battirent, au

rapport de Stéſichore, pour le phantôme d'Hélène (*d*) qu'ils n'avoient jamais vûe. *Glauc.* Il eſt impoſſible que cela ſoit autrement.

Socrate. Mais quoi ! la même choſe n'arrive-t-elle pas à l'égard de cette partie de l'ame où réſide le courage ; lorſque l'ambition ſecondée de la jalouſie, la brigue de la violence, l'aigreur de la vengeance, font courir l'homme ſans réflexion & ſans diſcernement après une fauſſe plénitude d'honneur, de victoire & après l'aſſouviſſement de ſon reſſentiment ? *Glauc.* La même choſe doit néceſſairement arriver. *Socr.* Ainſi nous pouvons dire avec confiance, que, quand les déſirs qui appartiennent à ces deux parties de l'ame, l'intéreſſée & l'ambitieuſe, ſe laiſſent conduire par la ſcience & la rai-

(*d*) Herodote, au Livre II. raconte que Pâris & Héléne en venant de Sparte à Troie, furent jettés par la tempête ſur les côtes d'Egypte ; que Protée qui y régnoit alors, renvoya Pâris & garda Héléne, qu'il rendit à Ménélas, lorſqu'à ſon retour de Troie la tempête l'eût auſſi obligé de relâcher en Egypte. Ainſi, les Grecs firent la guerre aux Troyens dans la perſuaſion qu'ils receloient Héléne, & ne furent détrompés qu'après la priſe de leur ville. On peut voir chez cet hiſtorien les raiſons dont il appuie ſon ſentiment. Euripide l'a ſuivi dans ſa Tragédie d'Héléne.

ſon, & que ſous leurs auſpices elles ne pourſuivent d'autres plaiſirs que ceux qui leur ſont marqués par la ſageſſe ; elles reſſentent alors les plaiſirs les plus vrais & les plus conformes à leur nature qu'il leur ſoit poſſible de goûter ; parce que d'une part, la vérité les guide dans leurs pourſuites, & que de l'autre ce qui eſt le plus avantageux à chaque choſe, eſt auſſi ce qui a le plus de conformité avec ſa nature. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Lors donc que toute l'ame marche à la ſuite de la raiſon, & qu'il ne s'éléve en elle aucune ſédition ; outre que chacune de ſes parties ſe tient dans les bornes du devoir & de la juſtice, elle a encore la joüiſſance des plaiſirs qui lui ſont propres, des plaiſirs les plus purs & les plus vrais dont elle puiſſe joüir. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Au lieu que, quand une des deux autres parties uſurpe l'autorité, il arrive de-là, en premier lieu, qu'elle ne peut ſe procurer les plaiſirs qui lui conviennent ; en ſecond lieu, qu'elle oblige les autres parties à pourſuivre des plaiſirs faux & qui leur ſont étrangers. *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. Mais ce qui s'éloigne davantage de la philoſophie & de la raiſon,

eſt auſſi plus capable de produire ces funeſtes effets. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ce qui s'écarte davantage de l'ordre & de la loi, ne s'écarte-t-il pas de la raiſon dans la même proportion ? *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* N'avons-nous pas dit que rien ne s'en éloignoit davantage que les déſirs tyranniques commandés par l'amour ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Et que rien ne s'en écartoit moins que les déſirs modérés & monarchiques ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Par conſéquent, le tyran ſera le plus éloigné du plaiſir véritable & propre de l'homme ; au lieu que le roi en approchera d'auſſi près qu'il eſt poſſible. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* La condition du tyran ſera donc la plus malheureuſe, & celle du roi la plus heureuſe qu'on puiſſe imaginer ? *Glauc.* Cela eſt inconteſtable. *Socr.* Sçavez vous de combien la condition du tyran eſt plus malheureuſe que celle du roi ? *Glauc.* Je le ſçaurai ſi vous me le dites. *Socr.* Comme il y a trois eſpéces de plaiſirs, une de vrais, les deux autres de faux, le tyran ennemi de la loi & de la raiſon qu'il fuit, toujours aſſiégé de déſirs eſclaves & rampans qui compoſent ſa ſuite & ſon eſcorte, porte juſqu'aux derniers excès

la joüiſſance des plaiſirs faux. Il n'eſt point aiſé de déterminer de combien il eſt inférieur à l'autre en bonheur, ſi ce n'eſt peut-être de cette maniere. *Glauc.* De quelle maniere ?

Socrate. Le tyran eſt le troiſiéme, à compter depuis l'oligarchique, car le démocratique eſt entre deux. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Par conſéquent, ſi ce que nous avons dit plus haut eſt vrai, le phantôme de plaiſir dont joüit le tyran eſt trois fois plus éloigné de la vérité, que le phantôme de plaiſir de l'oligarchique. *Glauc.* Cèla eſt ainſi. *Socr.* Mais ſi nous comptons pour un ſeul, le royal & l'ariſtocratique, l'oligarchique eſt auſſi le troiſiéme après lui. *Glauc.* Il l'eſt en effet. *Socr.* Le tyran eſt donc éloigné du vrai plaiſir le triple du triple. *Glauc.* Oüi, ce me ſemble. *Socr.* Par conſéquent le phantôme de plaiſir du tyran, à le conſidérer ſelon ſa longueur, peut être exprimé par un nombre plan. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Or en multipliant cette longueur par elle-même, & l'élevant à la troiſiéme puiſſance, il eſt aiſé de voir combien le bonheur du tyran eſt éloigné de la vérité. *Glauc.* Rien de plus aiſé pour un calculateur. *Socr.* Maintenant, ſi l'on renverſe

cette progreſſion, & qu'on cherche de combien le plaiſir du roi eſt plus vrai que celui du tyran, on trouvera, le calcul fait, que le roi eſt ſept cens vingt-neuf (*e*) fois plus heureux que le tyran, & que celui-ci eſt plus malheureux dans la même proportion. *Glauc.* Vous venez de trouver par un calcul tout à fait ſurprenant l'intervalle qui ſépare le bon-

---

(*e*) Cette méthode de calculer le plaiſir & la douleur, ne déplaira point à notre ſiécle, où l'on ſoumet tout au calcul. Mais comme on pourroit trouver quelque obſcurité dans celui-ci, j'en vais donner l'explication qui me paroît la plus approchante du texte. Le bonheur du tyran a trois fois moins de réalité que celui de l'oligarchique : celui de l'oligarchique en a trois fois moins que celui du roi : le bonheur du tyran a donc neuf fois moins de réalité que celui du roi. Le nombre neuf eſt un nombre plan, puiſque c'eſt le quarré de trois. Enſuite Platon conſidérant ces deux bonheurs, l'un réel, l'autre apparent, comme deux ſolides, dont toutes les dimenſions ſont proportionnelles, & leurs diſtances de la réalité, 1 & 9, comme une de leurs dimenſions, leur longueur, par exemple, multiplie chacun de ces nombres deux fois par lui-même, pour avoir le rapport de ces deux ſolides, qui par-là ſe trouve être celui de 1 à 729 ; c'eſt-à-dire, que le bonheur du tyran eſt 729 fois moindre que celui du roi. Ce calcul eſt fondé ſur ce théoréme de géométrie : *Les ſolides dont toutes les dimenſions ſont proportionnelles, ſont entre eux en raiſon triplée, ou comme les cubes d'une de leurs dimenſions.* Cette explication me paroît plus conforme au texte que celle de M. de la Pillonniere, qui a recours à cette progreſſion géométrique, 9 : 27 : 81 : 243 : 729, qu'il a fait entrer dans ſa Traduction, & dont il n'y a pas le moindre veſtige dans le Grec.

heur du juſte & celui de l'injuſte. *Socr.* Ce nombre exprime au juſte la différence de leur condition, ſi tout convient de part & d'autre, les jours, les nuits, les mois & les années. *Glauc.* Tout convient d'une & d'autre part. *Socr.* Mais ſi la condition de l'homme juſte & vertueux ſurpaſſe ſi fort en bonheur celle du méchant & de l'injuſte, combien plus la ſurpaſſera-t-elle en décence, en beauté & en vertu? *Glauc.* Elle l'emportera infiniment ſur l'autre.

Socrate. Maintenant puiſque nous en ſommes venus ici, reprenons ce qui a été dit plus haut, & qui a donné occaſion à cet entretien. * On diſoit, ce me ſemble, que l'injuſtice étoit avantageuſe au parfait ſcélérat, pourvû qu'il paſſât pour honnête homme. N'eſt-ce pas ainſi qu'on s'eſt exprimé? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Examinons ſi la choſe eſt vraie, à préſent que nous ſommes convenus des effets que produiſent dans l'ame les actions juſtes & injuſtes. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous. *Socr.* Pour montrer à celui qui a oſé avancer cette propoſition, qu'il s'eſt trompé, formons par la penſée une image de l'ame. *Glauc.* Quelle image? *Socr.* Une image à peu

* *Thraſym. au Livre I.*

près ſemblable à celles de la Chimére, de Scylla, de Cerbere & des autres monſtres que la fable nous repréſente composés de l'aſſemblage de pluſieurs natures différentes. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Repréſentez-vous d'abord un monſtre à pluſieurs têtes, les unes d'animaux domeſtiques, les autres de bêtes féroces; donnez-lui auſſi le pouvoir de produire toutes ces têtes & de les changer à ſon gré. *Glauc.* Un ouvrage de cette nature demande un artiſte habile. Mais comme il eſt plus aiſé de travailler ſur l'imagination que ſur la cire, ou ſur toute autre matiere ſemblable; je me le figure tel que vous le dépeignez. *Socr.* Faites enſuite l'image d'un lion & celle d'un homme, chacune à part, & mettez une grande diſproportion pour la groſſeur entre le monſtre & le lion, entre le lion & l'homme. *Glauc.* Ceci eſt plus aiſé, & la choſe eſt déja faite. *Socr.* Joignez enſemble ces trois images, de ſorte qu'elles ſe tiennent & ne faſſent qu'un tout. *Glauc.* Je les ai jointes. *Socr.* Enfin enveloppez ce composé de l'extérieur d'un homme, de maniere que celui qui ne pourroit voir juſques dans l'intérieur, le prendroit pour un homme, à ne juger

que ſur l'enveloppe qui le couvre. *Glauc.* Je l'ai enveloppé.

Socrate. Diſons à préſent à celui qui ſoutient que la pratique de l'injuſtice eſt avantageuſe à l'homme, & qu'il ne lui ſert de rien d'être juſte, que c'eſt comme s'il diſoit qu'il lui eſt avantageux de nourrir avec ſoin ce monſtre énorme, & ce lion, de les rendre forts & puiſſans, & d'affoiblir l'homme en le laiſſant mourir de faim; de ſorte qu'il ſoit à la merci des deux autres, qui le traîneront de force par-tout où ils voudront : de ne point les accoutûmer à vivre enſemble dans un parfait accord; au contraire, de les laiſſer ſe battre, ſe mordre & ſe dévorer les uns les autres. *Glauc.* Celui qui vante l'injuſtice ne dit en effet rien autre choſe. *Socr.* Mais, d'autre part, dire qu'il eſt utile d'être juſte, c'eſt dire que l'homme doit par ſes diſcours & ſes actions, travailler à donner ſur lui-même la plus grande autorité à cet homme intérieur; enſorte qu'il cultive ce monſtre à pluſieurs têtes, comme le laboureur cultive ſon champ; que dans ce deſſein, s'aidant de la force du lion, il empêche les têtes d'animaux féroces de croître; qu'il nourriſſe & apprivoiſe de plus en plus celles des ani-

maux domeſtiques, qu'il étende ſes ſoins à toutes, & entretienne entr'elles & lui une parfaite intelligence. *Glauc.* Voilà préciſément ce que dit le partiſan de la juſtice. *Socr.* Par conſéquent, la vérité ſe rencontre dans les loüanges que celui-ci donne à la juſtice, & le menſonge dans celles que l'autre donne à l'injuſtice. En effet, ſoit qu'on ait égard au plaiſir, ſoit que l'on conſidére la gloire & l'utilité, la vérité eſt toute entiere du côté du partiſan de la juſtice. Il n'y a rien de ſolide dans les diſcours de celui qui la blâme; il n'a même aucune idée de la choſe qu'il blâme. *Glauc.* Aucune, à ce qu'il me ſemble.

Socrate. Comme ſon erreur n'eſt pas volontaire, tâchons tout doucement de le détromper. Mon cher ami, lui demanderons-nous, ſur quel fondement les hommes ſe ſont-ils accordés à mettre de la diſtinction entre les actions honnêtes & les actions honteuſes? N'eſt-ce point parce que les unes ſoumettent la partie animale de l'homme à la partie raiſonnable ou plutôt divine; & que les autres aſſujettiſſent à la partie brutale & féroce, celle qui eſt douce & apprivoiſée? N'en conviendra-t-il pas? *Glauc.*

Oüi, s'il veut m'en croire. *Socr.* Cela posé, peut-il être utile à quelqu'un de prendre de l'or injustement, s'il ne peut le prendre sans assujettir la plus excellente partie de lui-même à la plus méprisable ? Quoi ! si pour recevoir cet or, il lui falloit sacrifier la liberté de son fils ou de sa fille, & les laisser passer entre les mains de maîtres féroces & cruels, il croiroit y perdre & refuseroit à ce prix les plus grosses sommes d'argent ? Et lorsque ce qu'il y a en lui de plus divin devient l'esclave de ce qu'il y a de plus scélérat & de plus ennemi des dieux, n'est-ce pas pour lui le comble du malheur, s'il n'en est pas touché ? L'or qu'il reçoit à ce prix funeste, ne lui coûte-t-il pas plus cher que ne coûta à Eriphile le collier fatal pour lequel elle sacrifia la vie de son époux ? *Glauc.* Je répons pour lui, qu'il n'y a point de comparaison à faire. *Socr.* Pour quelle raison, je vous prie, a-t-on condamné de tout tems une vie licentieuse, si ce n'est parce que le libertinage lâche la bride à ce monstre énorme, cruel & à plusieurs têtes ? *Glauc.* Il est clair que c'est pour cette raison. *Socr.* Pourquoi blâme-t-on l'insolence & la fierté, sinon parce que le courage qui

tient de la nature du lion & du ſerpent, prend de-là de trop grandes forces, & ſe roidit avec excès? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Si l'on condamne la vie molle & voluptueuſe, n'eſt-ce point parce qu'elle énerve, qu'elle relâche le courage & rend ce lion craintif & timide? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Pourquoi encore blâme-t-on la flatterie & la baſſeſſe, ſinon parce qu'elle aſſervit le courage à ce monſtre tumultueux; que pour le raſſaſier de richeſſes dont il eſt inſatiable, on accoûtume le lion dès ſa jeuneſſe à ſouffrir toutes ſortes d'affronts, & à quitter ſa nobleſſe & ſa fierté pour prendre le caractere rampant du ſinge? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Soc.* D'où vient enfin l'eſpece d'ignominie attachée aux arts méchaniques & aux profeſſions ſerviles? N'eſt-ce point de ce que ces profeſſions ſuppoſent dans ceux qui les exercent une foibleſſe de raiſon ſi grande, que ne pouvant prendre aucun empire ſur les paſſions, elle eſt réduite à les ménager, & met toute ſon induſtrie à inventer de nouveaux moyens de les flatter? *Glauc.* Il y a toute apparence.

Socrate. Lors donc que, pour donner à l'homme juſte un maître auſſi excel-

lent, auſſi vertueux que lui, nous voulons qu'il obéiſſe en tout à ce qu'il y a en lui de meilleur, à cette raiſon gouvernée elle-même immédiatement par la divinité; nous ne prétendons pas que cette obéiſſance tourne à ſon préjudice, comme Thraſymaque le prétendoit à l'égard de l'obéiſſance que rendent les ſujets à leur ſouverain; nous croyons au contraire qu'il n'eſt rien de plus avantageux pour tout homme, que de ſe laiſſer conduire à ce guide ſage & divin, ſoit qu'il l'ait au dedans de lui-même & qu'il en diſpoſe comme de ſon bien, ce qui ſeroit le mieux, ſoit qu'à ſon défaut il ſe ſoumette à un guide étranger: car notre deſſein eſt d'établir entre les hommes cette conformité de mœurs qui eſt la ſource de l'amitié, en leur donnant à tous le même maître pour les gouverner. *Glauc.* On ne peut qu'approuver un pareil deſſein. *Soc.* Il n'eſt pas moins évident que la loi ſe propoſe le même but, lorſqu'elle prête également ſon ſecours à tous les membres de la ſociété civile. La dépendance où l'on tient les enfans eſt auſſi fondée ſur le même principe. Nous ne ſouffrons pas qu'ils diſpoſent d'eux-mêmes, juſqu'à ce que nous ayions établi dans leur

ame, comme dans un état, une forme ſtable de gouvernement, & que leur raiſon cultivée par la nôtre, puiſſe veiller ſur eux & régler leur conduite, comme elle régle celle des perſonnes d'un âge mûr : alors nous les abandonnons à leurs propres lumieres. *Glauc.* Le deſſein de la loi eſt manifeſte en ce point.

Socrate. En quoi donc & par quelle raiſon, mon cher Glaucon, dirons-nous qu'il ſoit avantageux de commettre quelque action injuſte, contraire aux bonnes mœurs & à l'honnêteté, puiſqu'en devenant plus riche & plus puiſſant, on deviendra auſſi plus méchant ? *Glauc.* Cela ne peut-être avantageux en aucune maniere. *Socr.* De quoi ſerviroit-il que l'injuſtice demeurât cachée & impunie ? L'impunité ne rend-elle pas le méchant plus méchant encore ? Au lieu que le crime venant à être découvert & puni, la partie animale s'appaiſe & s'adoucit; la raiſon rentre dans tous ſes droits, l'ame entiere rendue à ſon excellent naturel, ſe trouve dans une meilleure ſituation, par l'acquiſition de la tempérance, de la juſtice & de la prudence, vertus autant au deſſus de la force, de la beauté, de la ſanté, que l'ame eſt elle-

même au deſſus du corps. *Glauc.* Cela eſt certain. *Socr.* Par conſéquent, tout homme ſenſé dirigera toutes ces actions vers ce but. D'abord il eſtimera par deſſus tout & cultivera les ſciences propres à perfectionner ſon ame ; il mépriſera toutes celles qui ne produiroient pas le même effet. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Enſuite il prendra un ſoin moderé de ſon corps, non pas dans le deſſein de lui procurer la joüiſſance des plaiſirs brutaux & déraiſonnables, ni de paſſer ſa vie dans l'intempérance. Il ne recherchera pas même la ſanté du corps pour elle-même, il ſe mettra peu en peine de la force, de la ſanté, de la beauté, ſi tous ces avantages ne doivent pas être ſuivis de la tempérance ; en un mot, il n'entretiendra une parfaite harmonie entre les parties de ſon corps, qu'autant qu'elle pourra ſervir à maintenir l'accord qui doit régner dans ſon ame. *Glauc.* Il ne ſe propoſera point d'autre but, s'il veut être vraiment muſicien (*f*).

(*f*) C'eſt-à-dire, un homme en qui l'eſprit & le cœur ſont parfaitement bien réglés. Platon emploie ſouvent les termes de *muſique* & de *muſicien* en ce ſens, que nous avons expliqué ailleurs.

Socrate. Il n'admirera pas cette conſpiration, ce concert d'une multitude vaine & inſenſée à accumuler tréſors ſur tréſors ; il ne ſe laiſſera point éblouïr par l'idée de félicité qu'elle y attache, & n'augmentera pas ſes richeſſes à l'infini pour accroître ſes maux dans la même proportion. *Glauc.* Je ne le penſe pas. *Socr.* Mais jettant ſans ceſſe les yeux ſur le gouvernement de ſon ame, attentif à empêcher que l'opulence d'une part, de l'autre l'indigence n'en dérangent les reſſorts, il s'étudiera à conſerver toujours le même plan de conduite dans les acquiſitions & les dépenſes qu'il pourra faire. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Suivant toujours les mêmes principes dans la pourſuite des honneurs, il ambitionnera, goûtera même avec plaiſir ceux qu'il croira pouvoir le rendre meilleur, & fuira en public comme en particulier ceux qui pourroient altérer l'ordre qui régne dans ſon ame. *Glauc.* Mais ſi cela eſt, il refuſera donc de ſe mêler de l'adminiſtration des affaires. *Socr.* Au contraire, il ſe chargera volontiers du gouvernement de ſa république ; mais je doute qu'il ſe charge auſſi volontiers de celui de ſa patrie, ſi le ciel n'y ménage quelque

grande révolution. *Glau.* Je vous entends. Vous parlez de cette république dont nous avons tracé le plan, & qui n'existe que dans notre idée; car je ne ne crois pas qu'il y en ait une pareille sur la terre. *Socr.* Du moins peut-être en est-il au ciel un modéle pour quiconque veut le consulter, & régler sur lui la conduite de son ame. Au reste, peu importe que cette république existe ou doive exister un jour. Ce qui est de certain, c'est que le sage ne consentira jamais à en gouverner d'autre que celle-là. *Glauc.* Il aura raison.



LIVRE DIXIEME.

SOCRATE. Entre plusieurs raisons qui me déterminent à croire que le plan de notre République est aussi parfait qu'il puisse être, celle qui fait plus d'impression sur mon esprit, est ce que nous avons réglé au sujet de la poësie. *Glauc.* Qu'avons-nous réglé? *Socr.* De ne point y admettre cette partie de la poësie qui est purement imitative : à présent que nous avons expliqué séparément

la nature de chacune des parties de l'ame; il me paroît, avec plus d'évidence que jamais, qu'il ne faut point lui donner entrée chez nous. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* Je veux bien vous le dire en ſecret; car je ne crains pas que vous m'alliez accuſer auprès des poëtes tragiques, & des autres poëtes imitateurs. Rien n'eſt plus capable que ce genre de poëſie de corrompre l'eſprit de ceux qui l'écoutent , lorſqu'ils n'ont pas l'antidote , qui conſiſte à ſçavoir apprécier au juſte toutes ces choſes. *Glauc.* Quelle raiſon vous engage à parler de la ſorte ? *Socr.* Il faut la dire ; cependant je ſens que ma langue eſt arrêtée par une certaine tendreſſe , & un certain reſpect que j'ai depuis l'enfance pour Homere ; car Homere eſt le maître & le chef de tous ces beaux poëtes tragiques ; mais comme les égards que je dois à un homme ſont moindres que ceux qui ſont dûs à la vérité , il faut que j'explique ma penſée. *Glauc.* Fort bien.

Socr. Ecoutez donc , ou plutôt répondez-moi. *Glauc.* Interrogez. *Socr.* Pourriez-vous me dire ce que c'eſt en général que l'imitation ? Pour moi , je vous avoue que j'ai peine à bien comprendre quelle

eſt ſa nature. *Glauc.* Croyez-vous que je puiſſe le comprendre mieux que vous ? *Socr.* Il n'y auroit en cela rien d'étonnant. Souvent ceux qui ont la vûe foible apperçoivent les objets avant ceux qui ont les yeux beaucoup plus perçans. *Glauc.* Cela peut être. Mais je n'oſerai jamais dire en votre préſence mon ſentiment ſur quoi que ce ſoit. Voyez, je vous prie, vous-même. *Socr.* Voulez-vous que nous procédions dans cette recherche ſelon notre méthode ordinaire ? Elle conſiſte, comme vous ſçavez, à embraſſer ſous une idée générale, cette multitude d'êtres exiſtans chacun à part, & que l'on comprend tous ſous le même nom. N'entendez-vous pas ? *Glauc.* J'entens. *Socr.* Prenons, ſi vous voulez, quelqu'une de ces eſpéces d'êtres. Par exemple, il y a pluſieurs lits & pluſieurs tables. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais ces deux eſpéces de meubles ſont compriſes, l'une ſous l'idée d'un lit, l'autre ſous celle d'une table. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Nous avons auſſi coûtume de dire que l'ouvrier qui fait l'un ou l'autre de ces meubles, travaille d'après l'idée qu'il en a dans la tête, lorſqu'il fait tantôt ces lits, tantôt ces tables

qui ſont à notre uſage. Il en eſt ainſi des autres meubles. Car ce n'eſt pas l'idée même de quelque meuble que ce ſoit que l'ouvrier façonne. Cela ne peut être. *Glauc.* Non aſſurément.

Socrate. Voyez à préſent quel nom il convient de donner à l'ouvrier que je vais dire. *Glauc.* A qui? *Socr.* A celui qui fait ſeul tout ce que les autres ouvriers font chacun ſéparément. *Glauc.* Vous parlez là d'un homme bien extraordinaire & bien merveilleux. *Socr.* Attendez. Vous allez l'admirer encore bien davantage. Ce même ouvrier n'a pas ſeulement le talent de faire tous les ouvrages de l'art; il fait encore tous les ouvrages de la nature, les plantes, les animaux, toutes les autres choſes; lui-même enfin. Ce n'eſt pas tout. Il fait la terre, le ciel, les dieux, tout ce qu'il y a au ciel, & ſous terre dans les enfers. *Glauc.* Voilà un ſophiſte (*a*) tout-à-fait admirable. *Socr.* Vous me paroiſſez douter de ce que je dis. Mais répondez-moi; croyez-vous qu'il n'y ait

---

(*a*) Platon entend ici par ſophiſte, un charlatan, un enchanteur. Les ſophiſtes ſont en effet une eſpéce de charlatans, & même la plus dangereuſe.

abſolument aucun ouvrier de cette nature ; ou ſeulement qu'on puiſſe faire tout cela dans un certain ſens, & que dans un autre ſens on ne le puiſſe pas ? Ne voyez-vous pas que vous pourriez vous-même en venir à bout d'une certaine maniere ? *Glauc.* De qu'elle maniere, s'il vous plait ? *Socr.* La choſe n'eſt pas difficile. On l'exécute ſouvent, & en très-peu de tems. Voulez-vous en faire l'épreuve en un moment ? Prenez un miroir : préſentez-le de tous côtés : en moins de rien vous ferez le ſoleil, & tous les aſtres du ciel, la terre, vous-même, les autres animaux, les plantes, les ouvrages de l'art, & tout ce que nous avons dit. *Glauc.* Oüi, je ferai tout cela en apparence ; mais il n'y aura rien de réel & d'exiſtant. *Socr.* Fort bien. Vous entrez parfaitement dans ma penſée. Le peintre eſt une de ces eſpéces d'ouvriers : n'eſt-ce pas ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Vous me direz peut-être qu'il n'y a rien de réel en tout ce qu'il fait. Cependant le peintre fait auſſi un lit en quelque façon. *Glauc.* Oüi, un lit apparent. *Socr.* Et le tourneur que fait-il ? Ne venez-vous pas de dire qu'il ne fait pas l'idée même que nous

appellons l'eſſence du lit ; mais un tel lit en particulier ? *Glauc.* Je l'ai dit, il eſt vrai. *Socr.* Si donc il ne fait pas l'eſſence même du lit, il ne fait rien de réel, mais ſeulement quelque choſe qui repréſente ce qui eſt véritablement : & ſi quelqu'un ſoutenoit que l'ouvrage du tourneur ou de quelqu'autre ouvrier que ce ſoit, a une exiſtence réelle & parfaite, il eſt très-vraiſemblable qu'il ſe tromperoit. *Glauc.* C'eſt du moins le ſentiment de ceux qui ſont verſés dans ces matieres. *Socr.* Ainſi ne ſoyons pas ſurpris ſi l'on ne tire pas de ces ouvrages de grandes lumieres pour la connoiſſance de la vérité. *Glauc.* Nous ne devons pas l'être.

Socrate. Voulez-vous que ſur ce que nous venons de dire, nous examinions quelle idée on doit ſe former de l'imitateur de ces ſortes d'ouvrages ? *Glauc.* J'y conſens, ſi vous le trouvez bon. *Socr.* Il y a donc trois eſpéces de lits : l'une qui eſt dans la nature, & dont nous pouvons dire, ce me ſemble, que Dieu eſt l'auteur. A quel autre en effet pourroit-on l'attribuer ? *Glauc.* A nul autre. *Socr.* La ſeconde eſpéce eſt celle que fait le tourneur. *Glauc.* Oüi,

Socr. Et la troisiéme celle qui est de la façon du peintre : n'est-ce pas ? *Glauc.* A la bonne heure. *Socr.* Ainsi le peintre, le tourneur, Dieu sont les trois ouvriers qui président à la façon de ces trois espéces de lits. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A l'égard de Dieu, soit qu'il l'ait ainsi voulu, soit ce que fût une nécessité pour lui de ne faire qu'une seule espéce de lit dans la nature; il n'a fait qu'une seule essence (*b*) de ce qui est proprement lit. Il n'en a jamais produit ni deux ni plusieurs, & jamais il n'en produira. *Glauc.* Pour quelle raison ? *Socr.* C'est que s'il en faisoit seulement deux, il en faudroit nécessairement une troisieme, à l'essence de laquelle les deux autres participeroient (*c*); & celle-là seroit le vrai lit, & non pas les deux

(*b*) Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que Platon se trompe, lorsqu'il dit que Dieu a fait les essences métaphysiques des choses. Ces essences ne sont que des idées abstraites qui n'existent que dans l'entendement, soit divin, soit humain.

(*c*) S'il y avoit deux essences d'une même chose, elles auroient nécessairement quelque chose de commun : autrement, elles ne seroient plus les essences d'une même chose, mais de deux choses entiérement différentes. Or, ce qu'elles auroient de commun constitueroit une troisiéme essence, qui seroit proprement, & à l'exclusion des deux autres, l'essence de cette chose.

autres. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Dieu ſçachant cela, & voulant être vraiment auteur, non de tel lit en particulier, ce qui l'auroit confondu avec le tourneur, mais du lit véritablement exiſtant, a produit le lit qui eſt un de ſa nature. *Glauc.* La choſe a dû être ainſi. *Socr.* Donnerons-nous à Dieu le titre de *Producteur* du lit, ou quelque autre ſemblable? qu'en penſez-vous? *Glauc.* Ce titre lui appartient, d'autant plus qu'il a fait *par nature* (*d*) & l'eſſence du lit & celle de toutes les autres choſes. *Socr.* Et le tourneur comment l'appellerons nous? L'*ouvrier* du lit, ſans doute? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Au regard du peintre, dirons-nous qu'il en eſt l'*ouvrier* ou le *producteur*? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Qu'eſt-il donc par rapport au lit? *Glauc.* Le ſeul nom qu'on puiſſe raiſonnablement lui donner, eſt celui d'*imitateur* de la choſe dont ceux-là ſont

(*d*) Dieu n'a fait les eſſences des choſes ſur aucun modele préexiſtant, ſelon Platon : il les a donc faites *par nature*. Tout ce qui exiſte dans l'univers a été fait ſur le modele des eſſences. Il a donc été fait *par art*, ou *par imitation*. Voilà pourquoi Platon appelle Dieu φυτουργὸν, c'eſt-à-dire, ouvrier par nature, ou producteur, créateur; & le Tourneur δημιουργὸν, c'eſt-à-dire, ouvrier par art, ou artiſan.

ouvriers. *Socr.* Fort bien. Vous appellez donc imitateur, l'auteur d'une production éloignée de la nature de trois dégrés ? *Glauc.* Justement. *Socr.* Ainsi le faiseur de tragédies, en qualité d'imitateur, est éloigné de trois dégrés du roi (*e*) & de la vérité. Il en est de même de tous les autres imitateurs. *Glauc.* Il y a apparence.

Socrate. Puisque nous avons fixé l'idée qu'on doit se former de l'imitateur, répondez, je vous prie, à la question qui suit. Le peintre se propose-t-il pour objet de son imitation ce qui, dans la nature, est un en chaque espéce, ou plutôt ne travaille-t-il pas d'après les ouvrages de l'art ? *Glauc.* Il travaille d'après les ouvrages de l'art. *Socr.* Tels qu'ils sont ou tels qu'ils paroissent ? Expliquez-moi encore ce point. *Glauc.* Que voulez-vous dire ? *Socr.* Le voici. Un lit n'est-il pas toujours le même lit, soit qu'on le regarde directement ou de profil ? Mais quoiqu'il soit le même en soi, ne paroît-il pas

---

(*e*) C'est à-dire, du juste, du philosophe, de celui qui contemple la vérité en elle-même & dans l'essence des choses.

différent ? J'en dis autant de toute autre chofe. *Glauc.* L'apparence eft différente, quoique le lit foit le même. *Socr.* Penfez maintenant à ce que je vais dire. Quel eft l'objet de la peinture ? Eft-ce de repréfenter ce qui eft, tel qu'il eft, ou ce qui paroît, tel qu'il paroît ? Eft-elle l'imitation de l'apparence ou de la réalité ? *Glauc.* De l'apparence. *Socr.* L'art d'imiter eft donc bien éloigné du vrai ; & la raifon pour laquelle il fait tant de chofes, eft qu'il ne prend que la plus petite partie de chacune ; encore ce qu'il en prend n'eft-il qu'un phantôme. Le peintre, par exemple, nous repréfentera un cordonnier, un charpentier, ou tout autre artifan, fans avoir aucune connoiffance de leur métier. Malgré cela, s'il eft excellent peintre, il fera illufion aux enfans & au vulgaire ignorant, en leur montrant de loin un charpentier qu'il aura peint, de forte qu'ils prendront l'imitation pour la vérité. *Glauc.* Affûrément.

Socr. Ainfi, mon cher ami, lorfque quelqu'un viendra nous dire qu'il a trouvé un homme qui fçait tous les métiers, qui réunit en lui feul dans un

dégré éminent toutes les connoiſſances qui ſont partagées entre les autres hommes ; voici, à ce que je crois, ce qu'on doit penſer de celui qui tient de tels diſcours ; il faut le regarder comme un imbécille qui s'eſt laiſſé dupper par un charlatan, par un imitateur, qu'il a pris pour un habile homme, faute de pouvoir diſtinguer la vraie ſcience de l'ignorance, qui ſçait la contrefaire. *Glauc.* Cela eſt très-vrai. *Socr.* Il nous reſte après cela à conſidérer la Tragédie & Homére qui en eſt le pere. Comme nous entendons dire tous les jours à de certaines gens, que les poëtes tragiques ſont très-verſés dans tous les arts, dans toutes les ſciences humaines qui ont pour objet le vice & la vertu, & même dans tout ce qui concerne les dieux ; qu'il eſt néceſſaire à un bon poëte d'être parfaitement inſtruit des ſujets qu'il traite, s'il veut les traiter avec ſuccès ; qu'autrement il eſt impoſſible qu'il réuſſiſſe : c'eſt à nous de voir ſi ceux qui parlent de la ſorte ne ſe ſont pas laiſſés tromper par cette eſpéce d'imitateurs ; ſi leur erreur ne vient pas de ce qu'en voyant leurs ouvrages, ils ne ſe ſont pas apperçus qu'ils

ſont éloignés de trois dégrés de la réalité, & que ſans connoître la vérité, il eſt aiſé de réuſſir dans ces ſortes d'ouvrages, qui après tout ne ſont que des phantômes, où il n'y a rien de réel; ou s'il y a quelque choſe de ſolide en ce qu'ils diſent, & ſi en effet les bons poëtes ſont au fait des matieres ſur leſquelles le commun des hommes juge qu'ils ont bien écrit. *Glauc.* C'eſt ce qu'il nous faut examiner.

Socrate. Croyez-vous que ſi quelqu'un étoit également capable de faire la repréſentation d'une choſe, ou la choſe même repréſentée, il choisît de conſacrer ſes talens à ne faire que des images vaines, & qu'il voulût ſe rendre célébre par-là, comme ſi toute ſa vie ne pouvoit être employée à rien de mieux? *Glauc.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais s'il étoit en effet verſé dans la connoiſſance de ce qu'il imite, je penſe qu'il aimeroit mieux s'appliquer à faire des ouvrages, qu'à imiter ceux d'autrui; qu'il eſſayeroit de ſe ſignaler en laiſſant après ſoi un grand nombre de beaux monumens; en un mot, qu'il s'empreſſeroit de mériter les éloges des autres, au lieu de ſe borner à leur en donner.

Glauc. Je le penſe auſſi, car il y auroit pour lui plus de gloire & plus d'avantage à prendre ce parti. *Socr.* N'exigeons pas d'Homére, ni des autres poëtes, qu'ils nous rendent raiſon de mille choſes dont ils ont parlé. Ne leur demandons pas s'ils étoient médecins, ou s'ils ſçavoient ſeulement contrefaire le langage des médecins. En effet, eſt-il rapporté de quelque poëte ancien ou moderne, qu'il ait, comme Eſculape, rendu la ſanté aux malades, ou qu'il ait laiſſé après lui des diſciples ſçavans dans la médecine, comme Eſculape a fait dans la perſonne de ſes deſcendans? Faiſons leur grace auſſi ſur les autres arts, & ne leur en parlons point. Mais puiſque Homére a entrepris de parler ſur les matieres les plus importantes & les plus belles, telles que ſont la guerre, la conduite des armées, l'adminiſtration des états, l'éducation de l'homme; il eſt juſte de l'interroger & de lui dire: Mon cher Homére, s'il n'eſt pas vrai que vous ſoyiez un ouvrier éloigné de trois dégrés de la vérité, incapable de faire autre choſe que des phantômes de vertu (car telle eſt la définition que nous avons donnée de l'imitateur); ſi

vous êtes un ouvrier du ſecond ordre, capable de connoître ce qui peut rendre meilleurs ou pires les états & les particuliers ; dites-nous quelle ville vous doit la réforme de ſon gouvernement, comme Lacédémone en eſt redevable à Lycurgue, & pluſieurs états grands & petits à beaucoup d'autres ? Quel pays parle de vous comme d'un ſage légiſlateur, & ſe glorifie d'avoir tiré avantage de vos loix ? L'Italie & la Sicile ont eu Charondas ; nous autres Athéniens, nous avons eu Solon : mais vous, quel eſt le peuple qui vous reconnoît pour ſon légiſlateur ? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul. Du moins les partiſans d'Homére n'en diſent rien. *Socr.* Fait-on mention de quelque guerre heureuſement conduite par Homére lui-même ou par ſes conſeils ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* S'eſt-il ſignalé par quelqu'une de ces découvertes qui caractériſent le génie, par des inventions utiles à la perfection des arts, & aux beſoins de la vie, comme on le dit de Thalès le Miléſien, & du Scythe Anacharſis ? *Glauc.* On ne raconte de lui rien de ſemblable.

Socrate. Si Homére n'a rendu aucun

ſervice à la ſociété, en a-t-il du moins rendu aux particuliers ? Dit-on qu'il ait préſidé pendant ſa vie à l'éducation de quelques jeunes gens qui ſe ſoient attachés à lui pour la douceur de ſon commerce, & qui ayent tranſmis à la poſtérité un plan de vie tracé par Homére ; comme on le rapporte de Pythagore, qui s'eſt acquis une grande réputation par-là, & qui a encore des ſectateurs qui portent ſon nom, qui ſuivent le genre de vie dont il leur a laiſſé un modéle, & qui ſe diſtinguent entre tous les autres philoſophes ? *Glauc.* Non, Socrate ; on ne dit rien de pareil d'Homére. Créophile (*f*), ſon ami, a dû être encore plus ridicule pour ſes mœurs, que pour le nom qu'il portoit ; ſi ce qu'on rapporte d'Homére eſt vrai, que tandis qu'il vécût, il ne prit aucun ſoin de l'éducation de ſon ami. *Socr.* On le rapporte en effet. Mais penſez-vous, Glaucon, que ſi Homére eût été en état d'inſtruire les hommes & de les

(*f*) Créophile veut dire gourmand, qui aime la viande. Surnom ridicule qui fut donné à l'ami d'Homere, comme on donna à ce poëte qui s'appelloit Méléſigene le ſurnom d'Homere, qui ſignifie *aveugle* ou *ôtage*.

rendre meilleurs ; s'il eût eu une parfaite connoiſſance des choſes qu'il ſçavoit ſi bien imiter ; penſez-vous, dis-je, qu'il ne ſe ſeroit pas attaché un grand nombre de perſonnes, qui l'auroient honoré de leur eſtime & de leur confiance ? Quoi ! Protagoras d'Abdére, Prodicus de Cie, & tant d'autres ont aſſez de crédit ſur l'eſprit de leurs diſciples, pour leur faire accroire dans les entretiens familiers qu'ils ont avec eux, que jamais ils ne ſeront capables de gouverner ni leur patrie ni leur famille, s'ils n'apprennent ſous eux l'art de bien vivre : on les chérit, on les révére pour leur ſageſſe, au point de les porter, pour ainſi dire, en triomphe par tout où ils paſſent : & ceux qui vivoient du temps d'Homére & d'Héſiode, les auroient laiſſé aller ſeuls réciter leurs vers de ville en ville, s'ils avoient pu donner aux hommes des leçons ſalutaires de vertu ? ils ne ſe ſeroient point attachés à eux plus fortement qu'on ne s'attache à l'or ? ils n'auroient pas fait tous leurs efforts pour les retenir auprès d'eux, & s'ils n'avoient pu y réuſſir, ils ne les auroient pas ſuivis en tous lieux comme de fidéles diſciples, juſ-

qu'à ce que leur éducation eût été achevée? *Glauc.* Ce que vous dites, Socrate, me paroît tout-à-fait vrai.

Socrate. Disons donc de tous les poëtes, à commencer par Homére, que, soit qu'ils traitent dans leurs vers de la vertu ou de quelque autre matiere, ce ne sont que des imitateurs de phantômes, qu'ils n'atteignent jamais à la réalité, & que, comme nous disions tout à l'heure à l'égard du peintre, qu'il fera un portrait du cordonnier si ressemblant, qu'on le prendra pour un cordonnier véritable, quoique lui-même n'ait aucune connoissance de ce métier, & qu'il ménagera si adroitement les couleurs & les attitudes, que les ignorans y seront trompés: *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* De même le poëte, sans avoir d'autre talent que celui d'imiter, sçait si bien, par une couche de mots & d'expressions figurées, donner à chaque art les couleurs qui lui conviennent, que soit qu'il parle d'un vil métier, soit qu'il traite de la guerre, ou de tout autre sujet, son discours, soutenu de la mesure, du nombre & de l'harmonie, persuade à ceux qui l'entendent, & qui ne jugent que sur les vers, qu'il est par-

faitement inſtruit des choſes dont il parle. Tant eſt grand & puiſſant l'enchantement de la poëſie ! Car je penſe que vous ſçavez ce que c'eſt que les vers des poëtes, lorſqu'on leur ôte ce coloris qu'ils empruntent de la muſique ; & vous l'avez ſans doute remarqué. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Ne reſſemblent-ils pas à ces viſages qui n'ont d'autre beauté, qu'une certaine fleur de jeuneſſe, & qui deviennent déſagréables, lorſque cette fleur vient à ſe ternir. *Glauc.* Cette comparaiſon eſt juſte.

Socrate. Allons plus loin. Le faiſeur de phantômes, c'eſt-à-dire l'imitateur, ne connoît que l'apparence des objets, & nullement ce qu'ils ont de réel ; n'eſt-il pas vrai? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Ne nous contentons pas d'effleurer cette matiere. Examinons-la à fond. *Glauc.* J'y conſens. *Socr.* Le peintre, diſons-nous, peindra une bride & un mors. *Glauc.* Oüi. *Socr.* L'ouvrier en cuir & en fer les travaillera. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais aucun d'eux s'entend-il dans la forme qu'il faut donner à la bride & au mors, ni le peintre, ni même l'ouvrier en fer ou en cuir, ni aucun autre que celui qui ſçait s'en ſervir, c'eſt-à-dire le ſeul

écuyer ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* N'en eſt-il pas ainſi à l'égard de toutes les autres choſes ? *Glauc.* Comment ? *Socr.* Je veux dire qu'il y a trois arts qui répondent à chaque choſe, celui qui s'en ſert, celui qui la fait & celui qui l'imite. *Glauc.* Il eſt vrai. *Socr.* Mais à quoi tendent les propriétés, la beauté, l'aptitude d'un meuble, d'un animal, d'une action quelconque, ſinon à l'uſage auquel chaque choſe eſt deſtinée par ſa nature, ou par l'intention des hommes ? *Glauc.* A nulle autre choſe. *Socr.* C'eſt donc une néceſſité que celui qui ſe ſert d'une choſe, en connoiſſe les propriétés mieux qu'aucun autre, & qu'il dirige l'ouvrier dans ſon travail, en lui apprenant ce que ſon ouvrage à de bon ou de mauvais par rapport à l'uſage qu'il en fait. Le joueur de flûte, par exemple, apprendra à celui qui les fait, quelles ſont les flûtes dont il ſe ſert avec plus d'avantage ; il lui preſcrira la maniere dont il doit les faire, & celui-ci lui obéira. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi le premier parle en homme inſtruit de ce qui rend une flûte bonne ou mauvaiſe ; & le ſecond travaille ſur la foi du premier. *Glauc.* Oüi. *Socr.* La connoiſ-

ſance que tout ouvrier a de la bonté & des défauts de ſon ouvrage, n'eſt donc, à proprement parler, qu'une croyance sûre, puiſée dans les entretiens qu'il a eus avec celui qui s'en ſert, & aux lumieres duquel il eſt obligé de s'en rapporter ; au lieu que celui-ci en a une connoiſſance fondée ſur la ſcience. *Glauc.* Cela eſt ainſi.

Socrate. A l'égard de l'imitateur, acquiert-il par l'uſage une ſcience certaine de la choſe qu'il imite, qui le mette à portée de juger ſi elle eſt belle & bien faite, ou non ? En acquiert-il du moins une opinion juſte, par la néceſſité où il ſe trouve de converſer avec celui qui s'y connoit, & qui lui preſcrit ce qu'il doit imiter ? *Glauc.* Ni l'un ni l'autre. *Socr.* L'imitateur n'a donc ni principes ſûrs, ni même d'opinion juſte, touchant ce qu'il y a de bien ou de mal fait dans tout ce qu'il imite. *Glauc.* Il n'y a pas d'apparence. *Socr.* Cela étant, l'imitateur doit être ſans doute bien verſé dans la connoiſſance des choſes qu'il ſe propoſe d'imiter. *Glauc.* Pas beaucoup. *Socr.* Cependant il imitera ni plus ni moins, ſans ſçavoir ce qu'il y a de bon & de mauvais dans chaque choſe, & ſe propoſera pour

objet de ſon imitation ce qui paroît beau à une multitude ignorante. *Glauc.* Quel autre objet pourroit-il ſe propoſer ? *Socr.* Ainſi nous avons ſuffiſamment démontré deux choſes ; la premiere, que tout imitateur n'a qu'une connoiſſance très ſuperficielle de ce qu'il imite, que ſon art n'a rien de ſérieux & n'eſt qu'un badinage d'enfans : la ſeconde, que tous ceux qui s'appliquent à la poëſie dramatique, ſoit qu'ils compoſent en vers ïambes, ou en vers héroïques, ſont imitateurs autant qu'on peut l'être. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais quoi ? cette imitation n'eſt-elle pas éloignée de la vérité de trois dégrés ? *Glauc.* Oüi.

Socrate. D'un autre côté, ſur quelle faculté de l'homme exerce-t-elle le pouvoir qu'elle a ? *Glauc.* De quoi voulez-vous parler ? *Socr.* Vous l'allez ſçavoir : N'eſt-il pas vrai que la même grandeur regardée de près ou de loin, ne paroît pas égale ? *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Que ce qui paroît droit ou courbe, convexe ou concave vû hors de l'eau, ne paroît plus le même lorſqu'on le voit dans l'eau, à cauſe de l'illuſion que les couleurs font aux ſens ? Il eſt évident auſſi que cette illuſion & ce trouble

paſſent juſqu'à l'ame. Or c'eſt à cette partie foible de notre ame, que le deſſein, l'art des charlatans & mille autres arts ſemblables dreſſent des piéges, ne négligeant aucun artifice pour la ſéduire. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* A-t-on trouvé un préſervatif plus ſûr contre cette illuſion, que la meſure, le nombre & le poids; pour empêcher que le rapport des ſens touchant ce qui eſt plus ou moins grand, nombreux, peſant, ne prévalût ſur le jugement de la partie de l'ame, qui calcule, qui péſe, qui meſure? *Glauc.* Non. *Socr.* Toutes ces opérations ne ſont-elles pas du reſſort de la raiſon? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Et n'arrive-t-il pas ſouvent qu'après qu'elle a meſuré, & prononcé que tel corps eſt plus grand ou plus petit que tel autre, ou qu'ils ſont égaux, il ſe forme en nous deux jugemens oppoſés touchant les mêmes choſes? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Mais n'avons-nous pas dit qu'il étoit impoſſible que la même faculté de l'ame portât en même tems ſur la même choſe deux jugemens contraires? *Glauc.* Oüi, & nous avons eu raiſon de le dire. *Socr.* Par conſéquent ce qui juge en nous contre le rapport de la meſure, eſt différent de ce qui juge

conformément à la meſure. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais la faculté qui s'en rapporte à la meſure & au calcul, eſt ce qu'il y a de plus excellent dans l'ame. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Donc l'autre faculté qui lui eſt oppoſée eſt une des choſes les plus frivoles qui ſoient en nous. *Glauc.* Il faut bien que cela ſoit.

Socrate. C'étoit à cet aveu que je voulois vous conduire, lorſque je diſois que la peinture & en général tout art qui conſiſte dans l'imitation, eſt d'une part, bien éloigné de la vérité en tout ce qu'il embraſſe comme ſon objet : de l'autre, que cette partie de nous-mêmes pour laquelle il travaille, dont-il eſt ami, à laquelle il eſt uni, eſt elle-même très-éloignée du bon ſens, & qu'il ne ſe propoſe en la flattant rien de vrai ni de ſolide. *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* L'imitation étant donc frivole de ſoi, & venant à ſe joindre à ce qu'il y a de frivole en nous, ne peut produire que des effets très-frivoles. *Glauc.* Cela doit-être. *Socr.* Mais ceci n'eſt-il vrai qu'à l'égard de l'imitation qui frappe la vüe ? & n'en peut-on pas dire autant de celle qui eſt faite pour l'oüie, & que nous appellons poëſie ? *Glauc.* Il me paroit qu'on en doit

dire autant de celle-ci. *Socr.* Ne nous arrêtons pas aux vraiſemblances fondées ſur l'analogie qui ſe trouve entre la peinture & la poëſie. Pénétrons juſqu'à cette partie de l'ame avec laquelle la poëſie a un commerce intime, & voyons ſi elle eſt frivole ou ſérieuſe. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Propoſons la choſe de cette maniere. La poëſie imitative repréſente, diſons-nous, les hommes dans des actions forcées ou volontaires, en conſéquence deſquelles ils ſe croyent heureux ou malheureux, & s'abandonnent à la joye ou à la triſteſſe; y-a-t-il rien de plus dans ce qu'elle fait? *Glauc.* Rien. *Socr.* Or, dans toutes ces ſituations, l'homme eſt-il bien d'accord avec lui-même? Au contraire, n'éprouve-t-il pas en ce qui regarde ſa conduite, les mêmes ſéditions & les mêmes combats qu'il éprouve, comme nous en convenions tout à l'heure, à l'occaſion de la vûe, lorſqu'il porte tout à la fois ſur le même objet deux jugemens contraires? Mais je me rappelle qu'il eſt inutile de diſputer ſur ce point, parce que nous ſommes demeurés d'accord plus haut que notre ame étoit pleine d'une infinité de contradictions ſembla-

bles. *Glauc.* Nous avons eu raiſon. *Socr.* Sans doute. Mais (*g*) il me ſemble néceſſaire d'examiner à préſent, ce que nous avons omis pour lors. *Glauc.* De quoi s'agit-il? *Socr.* Nous diſions * alors qu'un homme d'un caractere moderé à qui il ſera arrivé quelque diſgrace, comme la perte d'un fils ou de quelqu'autre choſe extrêmement chere, portera cette perte plus patiemment que ne feroit tout autre. *Glauc.* Aſſûrément. *Socr.* Voyons maintenant s'il ſera tout-à-fait inſenſible à cette perte, ou ſi une telle inſenſibilité étant une chimére, il mettra ſeulement des bornes à ſa douleur. *Glauc.* La vérité eſt, à ce qu'il me paroît, qu'il prendra ce dernier parti. *Socr.* Dites-moi encore; dans quel tems ſe fera-t-il plus de violence pour ſurmonter ſa douleur? ſera-ce lorſqu'il ſera vû de ſes ſemblables, ou lorſqu'il ſera ſeul vis-à-vis de lui-même? *Glauc.* Il prendra bien plus ſur lui-même lorſqu'il ſera devant le monde. *Socr.* Mais ſe voyant ſans témoins, il laiſſera ſans doute échapper bien des plaintes, qu'il

* Livre III. page 131.

(*g*) M. Racine le pere a traduit tout le reſte de ce morceau ſur la poëſie : on s'appercevra aiſément que j'ai profité de ſa traduction.

auroit honte que l'on entendît. Il fera mille choses dans lesquelles il ne voudroit pas être surpris. *Glauc.* Il est vrai.

Socr. Ce qui lui ordonne de se roidir contre la douleur, c'est la loi & la raison : au contraire, ce qui le porte à s'y abandonner, c'est la passion. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Or lorsque l'homme éprouve ainsi deux mouvemens contraires par rapport au même objet, c'est une preuve, disons nous, qu'il y a en lui deux parties opposées. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* L'une qui est prête d'obéir à la loi en tout ce qu'elle prescrit. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Par exemple, la loi dit qu'il est beau d'être ferme dans les malheurs, qu'il ne faut pas se laisser abbatre par le chagrin ; & la raison qu'elle en donne, c'est qu'on ignore si ces accidens sont des biens ou des maux ; qu'on ne gagne rien à s'en affliger, que les évenemens de la vie ne méritent pas que nous y prenions un si grand intérêt, & surtout que l'affliction est un obstacle à ce qu'il y auroit de mieux à faire en ces rencontres. *Glauc.* Que faudroit-il donc faire alors ? *Socr.* Prendre conseil de la raison sur ce qui vient d'arriver ; corriger par notre bonne conduite l'injustice du sort, comme le joueur

joüeur répare par ſon habileté le mauvais coup que le dé lui a amené, & ne pas faire comme les enfans, qui lorſqu'ils ſont tombés portent la main à la partie bleſſée, & perdent le tems à crier; mais plutôt accoûtumer notre ame à appliquer promptement le reméde à la bleſſure, & à relever ce qui eſt tombé, ſans nous amuſer à des pleurs inutiles. *Glauc.* C'eſt ſans doute ce que nous pouvons faire de mieux dans les malheurs qui nous arrivent. *Socr.* Et c'eſt auſſi à ces excellens conſeils que la plus ſaine partie de nous-mêmes obéit volontiers. *Glauc.* Cela eſt évident. *Socr.* Et cette autre partie qui nous rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de nos diſgraces, qui nous porte aux plaintes & aux lamentations, & qui ne peut s'en raſſaſier; craindrons-nous de dire que c'eſt quelque choſe de déraiſonnable, de lâche & de timide? *Glauc.* Nous le dirons ſans balancer.

Socrate. Mais rien ne prête davantage à une imitation toujours variée, que la douleur & le chagrin; au lieu qu'un caractere ſage, tranquille, toujours ſemblable à lui-même, eſt très-difficile à imiter, & que la peinture qu'on en feroit, ſeroit peu propre à frapper cette multi-

tude confuſe qui s'aſſemble d'ordinaire dans les théâtres. Car ce ſeroit lui offrir un tableau de mœurs qui lui ſont tout à fait étrangéres. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Il eſt évident d'ailleurs que le génie du poëte imitateur ne le porte nullement à repréſenter cette ſituation de l'ame ; que ſon art, & le ſoin qu'il a de plaire à la multitude tendent à l'en détourner ; qu'ainſi il s'attachera plutôt à exprimer les caractéres paſſionnés que leur variété rend plus aiſés à ſaiſir. *Glauc.* La choſe eſt évidente. *Socr.* Nous avons donc une juſte raiſon de le condamner, & de le mettre dans la même claſſe que le peintre. Il a cela de commun avec lui, de ne compoſer que des ouvrages qu'on trouvera frivoles, ſi on les rapproche de la vérité ; il lui reſſemble encore en ce qu'il travaille dans la vûe de plaire à la partie frivole de l'ame, & non à ce qu'il y a de meilleur en elle. Ainſi nous ſommes bien fondés à lui refuſer l'entrée d'une ville qui doit être gouvernée par de ſages loix, puiſqu'il réveille & remue cette partie de l'ame, & qu'en la fortifiant, il détruit l'empire de la raiſon. Et nous pouvons aſſûrer que ce qui arriveroit dans un état, où on rendroit les mé-

chans les plus forts, en leur donnant toute l'autorité, & en faisant périr tous les bons citoyens, est l'image du désordre que le poëte imitateur introduit dans le gouvernement intérieur de chaque homme, par l'excessive complaisance qu'il a pour cette partie insensée de notre ame, qui ne sçait pas distinguer ce qui est plus grand & ce qui est plus petit, qui se forme du même objet tantôt de grands, tantôt de petits phantômes, & qui est toujours à une distance infinie du vrai. *Glauc.* Cela est certain.

Socrate. Nous n'avons cependant rien dit encore du plus grand mal que cause la poësie. N'est-ce pas en effet quelque chose de bien terrible, de voir qu'à l'exception d'un très-petit nombre, elle est capable de corrompre l'esprit des plus sages? *Glauc.* Ce seroit quelque chose de bien terrible sans doute, si elle produisoit un pareil effet. *Socr.* Ecoutez & vous en jugerez. Vous sçavez que tous tant que nous sommes, je dis même les plus raisonnables, lorsque nous entendons reciter les endroits d'Homere ou de quelqu'autre poëte tragique, où l'on représente un héros dans l'affliction, déplorant son sort dans un long discours,

poussant des cris & se frappant la poitrine ; vous sçavez dis-je, que nous ressentons alors un plaisir secret auquel nous nous laissons aller insensiblement, & qu'à la compassion pour le héros qui nous intéresse, se joint l'admiration pour le talent du poëte qui a si bien sçû nous attendrir. *Glauc.* Je le sçais, & comment pourrois-je l'ignorer ? *Socr.* Cependant vous avez pu remarquer que dans les disgraces qui nous arrivent à nous-mêmes, nous croyons qu'il est de notre honneur de prendre le parti contraire, je veux dire d'être fermes & tranquilles ; persuadés que ce parti convient à un homme de cœur, & qu'il faut laisser aux femmes ces mêmes pleurs que nous venons d'approuver dans un héros. *Glauc.* Je l'ai remarqué.

Socrate. Mais où est le bon sens, je ne dis pas de voir sans indignation, mais d'approuver avec transport dans un autre une situation où nous rougirions de nous trouver, & que nous condamnerions en nous comme une foiblesse ? *Glauc.* En vérité, cela n'est guéres raisonnable. *Socr.* Non sans doute, surtout si nous regardons la chose du côté qu'il la faut regarder. *Glauc.* De quel côté ? *Socr.* Si

nous considérons que cette partie de notre ame contre laquelle nous nous roidissons dans nos propres malheurs, qui est affamée de pleurs & de lamentations, qui voudroit s'en rassasier, & qui de sa nature est portée à les rechercher, est la même que les poëtes flattent & s'étudient à satisfaire : que dans ces occasions cette autre partie de nous-mêmes qui est la plus excellente, n'étant pas encore assez fortifiée par la raison & par l'habitude, néglige de tenir en bride la partie pleureuse, s'excusant sur ce qu'elle n'est que spectatrice des malheurs d'autrui, & qu'il n'est pas honteux pour elle de donner des marques d'approbation & de pitié aux larmes qu'un autre, qui se dit homme de bien, verse mal à propos : de sorte qu'elle compte pour un gain le plaisir qu'elle goûte alors, & ne consentiroit pas à s'en priver, en condamnant absolument ces sortes de poëmes. Cela vient de ce que peu de gens font réflexion que les sentimens d'autrui deviennent infailliblement les nôtres, & qu'après avoir entretenu & fortifié sa compassion par la vüe des maux étrangers, il est bien difficile

de la modérer dans les ſiens. *Glauc.* Cela eſt certain.

Socrate. N'en dirons-nous pas autant du ridicule ? Quelque averſion que vous ayiez pour le perſonnage de bouffon, ſi vous prenez un plaiſir exceſſif aux bouffonneries ſoit au théâtre, ſoit dans les converſations, il vous arrivera la même choſe que dans les repréſentations tragiques, c'eſt-à-dire, de faire ce que vous approuvez dans les autres. Vous donnez alors une libre carriere au déſir de faire rire, que la raiſon réprimoit auparavant en vous, dans la crainte où vous étiez de paſſer pour bouffon; & après avoir nourri ce déſir à la comédie, vous ne tarderez pas à laiſſer échapper dans votre conduite, même ſans y penſer, des traits qui ne peuvent convenir qu'à un farceur. *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* La poëſie imitative entretient auſſi en nous l'amour, la colere & toutes les paſſions de l'ame qui ont pour objet le plaiſir & la douleur, & qui influënt dans toutes nos actions. Au lieu de les deſſécher peu à peu, elle les nourrit & les arroſe. Elle nous rend plus vicieux & plus malheureux par l'empire qu'elle donne à ces paſſions ſur

notre cœur, au lieu de les tenir dans une entiére dépendance qui aſſûreroit notre vertu & notre bonheur. *Glauc.* Je ne puis m'empêcher d'en convenir.

Socrate. Ainſi, mon cher Glaucon, lorſque vous entendrez dire aux admirateurs d'Homére que ce poëte a formé la Gréce, qu'on apprend en le liſant à ſe gouverner, & à ſe bien conduire dans les divers événemens de la vie, & qu'on ne peut faire rien de mieux que de ſe régler ſur ſes préceptes; il faudra avoir toutes ſortes d'égards & de complaiſances pour ceux qui tiennent ce langage, croire qu'ils travaillent autant qu'il eſt en eux à devenir gens de bien, & leur accorder qu'Homére eſt le plus grand des poëtes, & le premier des poëtes tragiques; mais en même tems ſouvenez-vous qu'il ne faut admettre dans notre république d'autres ouvrages de poëſie, que les hymnes à l'honneur des dieux, & les éloges des grands hommes; que du moment que vous y recevrez cette muſe voluptueuſe, ſoit épique, ſoit lyrique, le plaiſir & la douleur régneront dans votre état à la place des loix & de la raiſon, dont

tous les hommes ont reconnu l'excellence dans tous les tems. *Glauc.* Rien n'eſt plus vrai.

Socrate. Puiſque l'occaſion s'eſt préſentée une ſeconde fois de parler de la poëſie, voilà ce que j'avois à dire à ſon ſujet, pour montrer qu'étant ce qu'elle eſt, nous avons eu raiſon de la bannir de notre république. Nous n'avons pu réſiſter à la force des motifs qui nous y déterminoient. Au reſte, de peur que la poëſie elle-même ne nous accuſe en cela de dureté & de ruſticité, il eſt bon de lui dire que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle eſt brouillée avec la philoſophie. Témoins ces traits; *cette chienne hargneuſe qui aboye contre ſa maîtreſſe..... Ces gens qui brillent dans les cercles d'hommes inſenſés.... La troupe des faux ſages qui veut dominer partout..... Ces contemplatifs ſubtils à qui la pauvreté aiguiſe l'eſprit* (*h*); & mille autres qui ſont des preuves de leurs anciens débats. Malgré cela, proteſtons

(*h*) On ne ſçait de quels poëtes ces traits ſont tirés. Il y a apparence que c'eſt des auteurs de l'ancienne comédie, tous très-ſatyriques, & déchaînés contre les philoſophes.

hautement, que si la poësie imitative, & qui a pour but le plaisir, peut nous prouver par de bonnes raisons qu'on ne doit pas l'exclure d'un état bien policé, nous la recevrons à bras ouverts, parce que nous ne pouvons nous dissimuler à nous-mêmes la force & la douceur de ses charmes ; mais il n'est jamais permis de trahir la vérité par-tout où on croit l'appercevoir. Vous-même, mon cher ami, n'êtes-vous pas de ceux que la poësie enchante, sur-tout lorsqu'elle se présente à vous dans Homére? *Glauc.* Oüi assûrément. *Socr.* Il est donc juste de lui laisser le droit de venir défendre sa cause devant nous, soit dans une Ode, ou en quelque autre espéce de poëme qu'elle jugera à propos de choisir. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Quant à ses protecteurs, qui, sans faire eux-mêmes de vers, sont amateurs de la poësie, nous leur permetrons de plaider pour elle en prose, & de nous montrer qu'elle n'est pas seulement agréable, mais utile aux républiques & aux particuliers pour la conduite de la vie ; nous les écouterons volontiers, car nous y gagnerons, si l'on nous fait voir qu'elle joint l'utile à

l'agréable. *Glauc.* Vraiment, sans doute, nous y gagnerons. *Socr.* Mais s'ils ne peuvent venir à bout de nous le prouver, n'imiterons-nous pas la conduite des amans, qui se font violence pour s'arracher à l'objet de leur passion, après qu'ils en ont reconnu le danger? Nous conserverons toujours une certaine affection pour la poësie, à cause de l'amour que nous avons conçû pour elle, & qu'on nous a inspiré dans ces belles républiques où nous avons été élevés; nous souhaiterons qu'elle puisse nous paroître très-bonne, & très-amie de la vérité: mais tandis qu'elle n'aura rien de bon à alléguer pour sa défense, nous l'écouterons en nous prémunissant contre ses enchantemens par les raisons que je viens d'exposer, & nous prendrons garde de retomber dans la passion que nous avons ressentie pour elle étant jeunes, & dont le commun des hommes n'est pas guéri. Reconnoissons donc que cette sorte de poësie est indigne de nos soins, qu'on ne doit pas la regarder comme quelque chose de sérieux, ni qui atteigne à la vérité, & que tout homme qui craint pour le gouvernement intérieur de son ame, doit être

en garde contre elle, ne l'écouter qu'avec précaution, enfin croire que tout ce que nous en avons dit est vrai. *Glauc.* J'y consens de tout mon cœur.

Socrate. Car c'est un grand combat, mon cher Glaucon, & plus grand qu'on ne pense, que celui qui nous est proposé, & où il s'agit d'être vertueux ou méchant. Ni les honneurs, ni les richesses, ni les dignités, encore moins la poësie, ne méritent pas que nous négligions pour elles d'acquérir la justice & les autres vertus. *Glauc.* Je ne puis en disconvenir après ce que nous avons dit, & je ne crois pas qu'on puisse penser autrement. *Socr.* Cependant nous n'avons pas encore parlé des plus grandes récompenses réservées à la vertu, & qui sont, pour ainsi dire, sous sa main. *Glauc.* Il faut qu'elles soient d'un prix infini, si elles surpassent celles que nous venons d'exposer. *Socr.* Peut-on appeller grand ce qui s'écoule en un petit espace de tems? En effet, l'intervalle qui sépare nôtre enfance de la vieillesse, est bien peu de chose en comparaison de l'Eternité. *Glauc.* Ce n'est même rien. *Socr.* Mais quoi! pensez-vous qu'une substance immortelle doive

borner ſes ſoins & ſes vûes à un tems ſi court, & non pas plutôt enviſager l'Eternité entiere ? *Glauc.* Je le penſe. Mais à quoi tend ce diſcours ?

Socrate. Ne ſçavez-vous donc pas que notre ame eſt immortelle, & qu'elle ne meurt jamais ? ..... A ces mots, Glaucon me regardant avec un air de ſurpriſe, je n'en ſçais rien, me dit-il : & vous, pourriez-vous me le prouver ? Oüi, repartis-je, ſi je ne me trompe ; je crois même que vous en pourriez faire autant, car la choſe n'eſt pas difficile. *Glauc.* Elle l'eſt pour moi ; & vous me ferez plaiſir de me démontrer ce point que vous jugez ſi aiſé. *Socr.* Ecoutez. *Glauc.* Dites. *Socr.* Reconnoiſſez-vous qu'il y a du bien & du mal (*i*) ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Avez-vous de l'un & de l'autre la même idée que moi ? *Glauc.* Quelle idée ? *Socr.* Que tout principe de corruption & de diſſolution eſt un mal : qu'au contraire tout principe de conſervation & d'amélioration eſt un bien. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Chaque choſe n'a-t-elle pas ſon mal & ſon bien ? l'Ophtalmie, par exemple, eſt le mal des

(*i*) Il s'agit ici du bien & du mal phyſique.

yeux, la maladie, celui de tout le corps. La nielle eſt le mal du blé, la pourriture celui du bois, la rouille, celui du fer & de l'airain; en un mot, il n'eſt preſque rien dans la nature qui n'ait ſon mal & ſa maladie particuliere. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ce mal ne nuit-il point à la choſe à laquelle il s'attache? Ne finit-il point par la diſſoudre & la ruiner totalement? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi chaque choſe eſt détruite par le mal & par le principe de corruption qu'elle porte en elle; de ſorte que ſi ce mal n'a pas la force de la détruire; il n'eſt rien qui ſoit capable de le faire. Car le bien ne peut produire cet effet à l'égard de quoi que ce ſoit, non plus que ce qui n'eſt ni un bien ni un mal. *Glauc.* Comment cela pourroit-il être?

Socrate. Si donc nous trouvons dans la nature une choſe, que ſon mal rend à la vérité mauvaiſe, mais qu'il ne ſçauroit diſſoudre ni détruire; dès ce moment, ne pourrons-nous pas aſſurer de cette choſe, qu'elle ne peut périr? *Glauc.* Il y a toute apparence. *Socr.* Mais quoi! n'eſt-il rien qui rende l'ame mauvaiſe? *Glauc.* Oüi certes, & ce

ſont les vices dont nous avons fait mention, l'injuſtice, l'intempérance, la lâcheté, l'ignorance. *Socr.* Y a-t-il un ſeul de ces vices qui puiſſe l'altérer & la diſſoudre ? Prenez garde que nous ne tombions dans l'erreur, en nous imaginant que, quand l'homme injuſte & inſenſé eſt ſurpris dans le crime, ſon injuſtice, qui eſt le mal de ſon ame, ſoit alors la cauſe de ſa perte. Voici plûtôt de quelle maniere il faut enviſager la choſe. De même que la maladie, qui eſt pour le corps un principe de corruption, le mine peu à peu, le détruit, & le réduit au point qu'il n'a plus la forme de corps : de même encore que toutes les autres choſes dont nous avons parlé, ont leur mal propre, qui s'attache à elles, qui les corrompt par le ſéjour qu'il y fait, & les amene au point de n'être plus ce qu'elles étoient : cela n'eſt-il pas vrai ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* De même, pour faire l'application de ceci à l'ame, il faut voir ſi l'injuſtice & les autres vices, venant à ſe loger chez elle & à s'y fixer, la corrompent, la flétriſſent, juſqu'à ce qu'ils la conduiſent à la mort, & la ſéparent d'avec le corps. *Glauc.* Cette

application n'eſt pas vraie à l'égard de l'ame. *Socr.* D'un autre côté, il ſeroit contre toute raiſon de dire qu'un mal étranger détruisît une ſubſtance que ſon propre mal ne peut détruire. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Faites en effet réflexion, mon cher Glaucon, qu'à l'égard même du corps, nous ne croyons pas que ſa deſtruction doive être l'effet immédiat de la mauvaiſe qualité des viandes, de quelque part qu'elle vienne, ſoit qu'elles ayent été gardées trop longtems, ſoit qu'elles ſe ſoient corrompues, ſoit pour quelqu'autre raiſon. Mais ſi la mauvaiſe nourriture engendre quelque corruption dans le corps, nous dirons qu'à l'occaſion de la nourriture, le corps a été ruiné par la maladie, qui eſt proprement ſon mal ; & jamais nous ne prétendrons que les viandes, qui ſont d'une nature différente de celle du corps, ayent par leurs mauvaiſes qualités la vertu de le détruire, à moins que ce mal étranger ne faſſe naître en lui le mal qui lui eſt propre. *Glauc.* Vous dites très-bien. *Socr.* Par la même raiſon, à moins que la maladie du corps n'engendre celle de l'ame, ne diſons jamais que cette ſub-

ſtance, qui n'a rien de commun avec le corps, puiſſe périr par un mal étranger, ſans l'intervention du mal qui lui eſt propre: *Glauc.* Rien n'eſt plus raiſonnable.

Socrate. Ainſi renverſons ces preuves, ou tandis qu'elles conſerveront toute leur force, gardons-nous bien de dire que ni la fiévre, ni aucune autre eſpéce de maladie, ni le fer même, ni quoi que ce ſoit, le corps en dût-il être haché par morceaux, puiſſe donner la mort à l'ame; à moins qu'on ne nous faſſe voir que l'effet des maux que le corps ſouffre en ces rencontres, eſt de rendre l'ame plus injuſte & plus impie. Et ne ſouffrons pas qu'on diſe que ni l'ame, ni quelque autre ſubſtance que ce ſoit, périſſe par le mal qui ſurvient à une ſubſtance de nature différente, ſi le mal qui lui eſt propre ne vient à s'y joindre. *Glauc.* Mais jamais perſonne ne nous montrera que les ames de ceux qui meurent deviennent plus injuſtes par la ſeule raiſon qu'ils meurent. *Socr.* Si quelqu'un néanmoins étoit aſſez hardi pour combattre notre ſentiment, & pour ſoutenir que la mort rend l'homme plus méchant & plus injuſte, afin de

n'être pas obligé de reconnoître l'immortalité de l'ame ; nous le forcerons de convenir que, ſi ce qu'il dit eſt vrai, il ſuit de-là que l'injuſtice conduit naturellement à la mort comme la maladie, qu'elle tue ceux qui lui donnent entrée dans leur ame, plus ou moins promptement ſelon qu'ils ſont plus ou moins méchans ; ce qui eſt contraire à l'expérience de tous les jours, qui nous montre que la cauſe ordinaire de la mort des méchans eſt le ſupplice auquel la juſtice les condamne. *Glauc.* Certainement ſi l'injuſtice étoit un mal capable de ſoi de donner la mort aux méchans, on auroit tort de la regarder comme le plus grand des maux ; puiſque ceux qui la logeroient dans leur ame, ſeroient affranchis par ſon moyen de tous les autres maux. Je penſe au contraire qu'en examinant de près la choſe, on trouvera qu'elle tue les autres, autant qu'il eſt en elle, tandis qu'elle conſerve plein de vie, & de plus bien éveillé celui en qui elle fait ſa demeure. Tant elle eſt éloignée de lui donner la mort !

Socrate. Vous dites bien. Car ſi la corruption de l'ame, ſi ſon propre mal

ne peut la tuer & la détruire, comment le mal, deſtiné par ſa nature à la deſtruction d'une autre ſubſtance, pourroit-il faire périr l'ame, ou toute autre choſe que celle ſur qui il doit produire naturellement cet effet ? *Glauc.* Il me paroît que cela eſt impoſſible. *Socr.* Mais il eſt évident qu'une choſe qui ne peut périr ni par ſon propre mal, ni par celui d'autrui, doit néceſſairement exiſter toujours, & que, ſi elle exiſte toujours, elle eſt immortelle. *Glauc.* Oüi. *Socr.* Poſons donc ceci comme un principe inconteſtable. Mais ſi cela eſt, il eſt aiſé de voir que les mêmes ames doivent toujours exiſter. Car puiſqu'aucune d'elles ne périt, leur nombre ne ſçauroit diminuer. Il ne peut pas non plus augmenter. Vous comprenez en effet que ſi le nombre des êtres immortels devenoit plus grand, ces nouveaux êtres ſe formeroient de ce qui étoit mortel, & que toutes choſes finiroient ainſi par être immortelles (*k*). *Glauc.* Vous dites

---

(*k*) Ce raiſonnement ſur lequel porte tout le ſyſtême de la métempſycoſe, eſt fondé ſur la croyance que les ames ont exiſté avant les corps, que leur nombre eſt fixé, indépendamment de celui des corps qu'elles doivent ani-

vrai. *Socr.* Or, c'eſt ce que le bon ſens ne nous permet pas de croire; non plus que de penſer que notre ame, conſidérée dans le fond même de ſon être, ſoit d'une nature compoſée, pleine de diſſemblance & de variété. *Glauc.* Comment dites vous?

Socrate. Il eſt difficile que ce qui réſulte de l'aſſemblage de pluſieurs parties, ſoit éternel, à moins que la compoſition n'en ſoit auſſi parfaite, que vient de nous paroître celle de l'ame. *Glauc.* En effet, cela n'eſt pas vraiſemblable. *Socr.* Les raiſons que nous venons d'alléguer, & bien d'autres, démontrent donc invinciblement l'immortalité de l'ame. Mais pour bien connoître ſa nature, on ne doit pas la conſidérer, comme nous faiſons, dans l'état de dégradation où la met ſon union avec le corps, &

---

mer : en un mot, qu'il ne ſe forme de nouveaux corps, qu'à meſure qu'il y a, pour ainſi dire, des ames de relais qui attendent le moment d'y entrer. Ce qui a entraîné les anciens philoſophes dans cette erreur & dans une foule d'abſurdités au ſujet de la nature de la deſtinée de l'ame, eſt l'ignorance où ils étoient de ce que la foi nous apprend, que Dieu crée chaque ame au moment que le corps eſt ſuffiſamment organiſé pour la recevoir. Et il faut avouer que ſi la révélation n'étoit venue à notre ſecours, nous n'aurions guéres mieux raiſonné ſur ces matiéres que Pythagore & Platon.

tous les maux qui ſont la ſuite de cette union ; il faut la contempler attentivement des yeux de l'eſprit, telle qu'elle eſt en elle-même, dégagée de tout ce qui lui eſt étranger. Alors on verra qu'elle eſt infiniment plus belle : on connoîtra plus diſtinctement la nature de la juſtice, de l'injuſtice, & des autres choſes dont nous avons parlé. Tout ce que nous avons dit de l'ame eſt vrai par rapport à ſon état préſent. Mais de même que ceux qui verroient maintenant Glaucus le Marin, auroient peine à reconnoître ſa premiere forme, parce que les anciennes parties de ſon corps ont été les unes briſées, les autres uſées, toutes altérées par les flots, & qu'il s'en eſt formé de nouvelles de coquillages, d'herbes marines & de cailloux ; de ſorte qu'il reſſemble plutôt à un monſtre, qu'à un homme tel qu'il étoit auparavant : ainſi l'ame dans l'état où nous la voyons, eſt ſujette à mille maux qui la défigurent. Pour la connoître, mon cher Glaucon, voici ce qu'il faut enviſager en elle. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Sa philoſophie. Il faut faire réflexion aux choſes vers leſquelles elle ſe porte, aux objets dont elle recherche

le commerce, à cette liaiſon étroite qu'elle a avec tout ce qui eſt divin, immortel, éternel, & à ce qu'elle devient, lorſque ſe livrant entiérement à cette ſublime contemplation, elle s'éleve par un noble effort du fond de cette mer où elle eſt plongée, & ſe débarraſſe des cailloux & des coquillages qui s'attachent à elle par la néceſſité où elle eſt de ſe nourrir de choſes terreſtres; néceſſité dont tant de gens s'applaudiſſent comme d'un bonheur. C'eſt alors que vous verrez clairement quelle eſt ſa nature, ſi elle eſt ſimple ou compoſée; en un mot, quelle eſt ſon eſſence & ſa maniere d'être. Pour ce qui eſt de ſa ſituation préſente, nous avons, ce me ſemble, aſſez bien expliqué les paſſions & les affections auxquelles elle eſt ſujette. *Glauc.* Parfaitement bien.

Socrate. N'avons-nous pas dans cette recherche dépouillé la juſtice de tout ce qui lui eſt acceſſoire, & mis à part les honneurs & les récompenſes que vous lui avez attribués ſur la foi d'Homére & d'Héſiode? N'avons-nous pas démontré que la juſtice eſt par elle-même le plus excellent bien de l'ame, qu'il faut s'attacher

à elle, ſoit qu'on ait ou non l'anneau de Gygès, & ſi l'on veut encore, outre cela, le caſque de Pluton (*l*)? *Glauc.* Vous dites très-vrai. *Socr.* On ne peut donc pas trouver mauvais à préſent, mon cher Glaucon, que nous reſtituïons à la juſtice, & aux autres vertus, les récompenſes que les hommes & les dieux y ont attachées, & que l'homme juſte reçoit pendant la vie & après la mort. *Glauc.* On ne ſçauroit y trouver à redire. *Socr.* Me rendrez-vous maintenant ce que je vous ai prêté au commencement de cet entretien? *Glauc.* Quoi donc? *Socr.* J'ai bien voulu vous accorder que le vertueux paſſât pour méchant, & le méchant pour vertueux, parce que vous avez cru, que, quoiqu'il fût impoſſible de tromper en cela les hommes & les dieux, il falloit néanmoins le ſuppoſer pour le diſcours, afin de porter notre jugement ſur la juſtice & l'injuſtice, priſes l'un & l'autre en elles-mêmes.

(*l*) Homére parle de ce caſque au Livre V. de l'Iliade, vers 845, où il dit que *Pallas prit le caſque de Pluton, afin que Mars ne la vît pas.* Ce caſque rendoit donc ceux qui le portoient inviſibles aux dieux, comme l'anneau de Gygès les rendoit inviſibles aux hommes.

Ne vous en ſouvenez-vous pas? *Glauc.* J'aurois tort de ne m'en pas ſouvenir.

Socrate. A ce moment que le jugement eſt prononcé, je vous ſomme au nom de la juſtice, de lui reſtituer les honneurs qu'elle reçoit des hommes & des dieux, & d'aider vous-mêmes à la rétablir dans ſes droits: après vous avoir fait convenir des avantages qu'il y a à être juſte, & que la juſtice ne trompe point les eſpérances de ceux qui la pratiquent, je veux que vous conveniez encore qu'elle l'emporte infiniment ſur l'injuſtice, dans les biens que la réputation d'homme vertueux attire après ſoi. *Glauc.* Vous ne demandez rien que de juſte. *Socr.* Vous m'accorderez donc, en premier lieu, que le vertueux & le méchant ſont connus des dieux pour ce qu'ils ſont; *Glauc.* Nous vous l'accordons. *Socr.* Et que ſi la choſe eſt ainſi, l'un eſt chéri, l'autre haï des dieux, comme nous en ſommes convenus dès le commencement. *Glauc.* Cela eſt vrai. *Socr.* Ne m'accorderez-vous pas auſſi que ceux qui ſont chéris des dieux, n'ont que des biens à attendre de leur part, & que s'ils en reçoivent quelquefois des maux, c'eſt en expiation

des péchés de leur vie paſſée ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Il faut donc reconnoître, à l'égard de l'homme juſte que, ſoit qu'il ſe trouve dans l'indigence, ou dans la maladie, ou dans quelque autre ſituation que le commun des hommes regarde comme malheureuſe, ces maux prétendus, tourneront à ſon avantage durant ſa vie ou après ſa mort : parce que la providence des dieux eſt attentive aux intérêts de celui qui travaille à devenir juſte, & à parvenir par la pratique de la vertu à la plus parfaite reſſemblance que l'homme puiſſe avoir avec Dieu. *Glauc.* Il n'eſt pas naturel qu'un homme de ce caractere ſoit négligé de celui auquel il s'efforce de reſſembler. *Socr.* Ne faut-il pas penſer tout le contraire du méchant ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainſi du côté des dieux, la victoire demeure toute entiere au juſte. *Glauc.* Du moins c'eſt mon ſentiment

Socrate. Et de la part des hommes, n'eſt-ce pas ainſi que les choſes ſe paſſent, puiſqu'enfin il faut dire la vérité ? N'arrive-t-il pas aux fourbes & aux ſcélérats la même choſe qu'à ces athlétes, qui courent fort bien en partant de la barriere,

barriere ; mais qui ne courent plus de même, lorſqu'il faut y revenir ? Ils s'élancent d'abord avec rapidité ; mais ſur la fin de la courſe on ſe moque d'eux, les oreilles leur tombent ſur les épaules ; ils s'en retournent ſans être couronnés : au lieu que les bons coureurs arrivent au but, remportent le prix & reçoivent la couronne. Les juſtes n'ont-ils pas d'ordinaire le même ſort, je veux dire qu'à la fin de chaque entrepriſe, de leur conduite & de leur vie, les hommes rendent à leur vertu la gloire & les récompenſes qui lui ſont dûes ? *Glauc.* Vous avez raiſon. *Socr.* Vous ſouffrirez donc que j'applique aux juſtes ce que vous diſiez plus haut des méchans. Je prétends que les juſtes, lorſqu'ils ſont dans l'âge mûr, parviennent dans la république où ils vivent à toutes les dignités auxquelles ils prétendent, qu'ils ſont à leur choix des alliances pour eux & pour leurs enfans : en un mot, tout ce que vous avez dit de ceux-là, je le dis de ceux-ci. Quant aux méchans, je ſoutiens, que quand même ils auroient d'abord réuſſi à tromper le monde, la plûpart d'entr'eux ſe trahiſſent à la fin de leur courſe ; que lorſqu'ils ſont de-

venus vieux, on les couvre de ridicule & d'opprobre, qu'ils ſont le joüet des étrangers & de leurs concitoyens, & pour me ſervir des expreſſions que vous regardiez comme trop fortes à l'égard du juſte, mais qui ſe vérifient à l'égard du méchant, je dis qu'on les tourmentera, qu'on les brûlera : en un mot, imaginez-vous entendre de ma bouche qu'ils ſouffriront tous les genres de ſupplices dont vous faiſiez mention alors. C'eſt à vous de voir ſi vous trouvez bon que je le diſe. *Glauc.* Oüi; d'autant plus que vous ne dites rien que de raiſonnable.

Socrate. Tels ſont les avantages, le ſalaire & les récompenſes que le juſte reçoit pendant la vie de la part des hommes & des dieux, outre les biens qu'il trouve dans la pratique même de la juſtice. *Glauc.* Ces avantages ſont également glorieux & ſolides. *Socr.* Mais ils ne ſont rien ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaiſon des biens & des maux réſervés dans l'autre vie à la vertu & au vice. Ecoutez-en le récit que je ne dois pas omettre, afin de rendre au juſte & au méchant ce qu'ils ont droit d'attendre de nous dans cet entretien. *Glauc.* Faites-nous ce récit ſans

avoir égard à ſa longueur, perſuadé que nous l'entendrons avec plaiſir.

Socrate. Ce n'eſt point le récit d'Alcinoüs (*m*) que je vais vous faire, mais celui d'un homme de cœur, de Her Arménien, originaire de Pamphylie. Après qu'il eût été tué dans une bataille, comme on vint dix jours après pour enlever les cadavres qui étoient déja pourris, le ſien fut trouvé ſain & entier; on le porta chez lui, & le douziéme jour après ſa mort, lorſqu'il étoit ſur le bucher prêt d'être brûlé, il reſſuſcita & raconta aux aſſiſtans ce qu'il avoit vû dans l'autre monde. » Auſſitôt, » dit-il, que mon ame fut ſortie de mon » corps, je m'avançai dans la compagnie » de pluſieurs autres, vers un lieu tout à » fait merveilleux, où nous vîmes dans » la terre deux ouvertures voiſines l'une » de l'autre, & deux autres au ciel qui » répondoient à celles-là. Des juges » étoient aſſis entre ces ouvertures: dès » qu'ils avoient prononcé leur ſentence, » ils ordonnoient aux juſtes de prendre

(*m*) C'eſt-à-dire, un récit menteur, tel que celui d'Ulyſſe à Alcinoüs chez les Phéaciens. Il y a auſſi un petit jeu de mots dans le Grec entre le nom d'Alcinoüs Ἀλκίνȣ & ἀλκίμȣ, qui ſignifie, *vaillant, cou ageux.*

» leur route à droite par une des ouver-
» tures du ciel, après leur avoir attaché
» par devant un écriteau qui contenoit le
» jugement rendu en leur faveur ; & aux
» méchans de prendre leur route à gau-
» che par une des ouvertures de la terre,
» portant derriere le dos un ſemblable
» écriteau où étoient marquées toutes
» leurs actions. Après que je me fus pré-
» ſenté, les juges dirent qu'il falloit que
» je portaſſe aux hommes la nouvelle de
» ce qui ſe paſſoit aux enfers, & m'or-
» donnerent d'écouter & de remarquer
» en ce lieu toutes les choſes dont j'allois
» être témoin.

» Je vis donc d'abord les ames de ceux
» qu'on avoit jugés, celles-ci monter au
» ciel, celles-là deſcendre ſous terre,
» par les deux ouvertures qui ſe répon-
» doient ; tandis que par l'autre ouver-
» ture de la terre, je vis ſortir des ames
» couvertes d'ordure & de pouſſiére,
» en même tems que par l'autre ouver-
» ture du ciel deſcendoient d'autres ames
» pures & ſans tache : elles paroiſſoient
» toutes venir d'un long voyage, & s'aſ-
» ſeoir avec plaiſir dans la prairie, comme
» dans un lieu d'aſſemblée. Celles qui ſe
» connoiſſoient ſe demandoient les unes

» aux autres, en s'embraſſant, des nou-
» velles de ce qui ſe paſſoit ſoit au ciel
» ſoit ſous la terre. Les unes racontoient
» leurs avantures avec des gémiſſemens
» & des pleurs, que leur arrachoit le
» ſouvenir des maux qu'elles avoient
» ſoufferts ou vû ſouffrir aux autres pen-
» dant le tems de leur voyage ſous terre,
» dont la durée étoit de mille ans. Les
» autres qui revenoient du ciel faiſoient
» le récit des plaiſirs délicieux qu'elles
» avoient goûtés & des choſes merveil-
» leuſes qu'elles avoient vûes. «

Il ſeroit trop long, mon cher Glaucon, de vous rapporter en entier le diſcours de Her à ce ſujet. Il ſe réduiſoit à dire que les ames étoient punies dix fois pour chacune des injuſtices qu'elles avoient commiſes dans la vie; que la durée de chaque punition étoit de cent ans, qui ſont à peu près les bornes de la vie humaine; de ſorte que le châtiment eſt toujours décuple pour chaque crime. Ainſi ceux qui ſe ſont ſouillés de pluſieurs meurtres, qui ont livrés par trahiſon des villes & des armées, qui ont réduit leur patrie à l'eſclavage, ou qui ſe ſont rendus coupables de quelqu'autre crime de cette nature, ſont

tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux au contraire qui ont rendu aux hommes des ſervices ſignalés, qui ont été ſaints & vertueux, reçoivent dans la même proportion la récompenſe de leurs bonnes actions. A l'égard des enfans morts preſqu'auſſi-tôt après leur naiſſance, ce qu'il racontoit de leur état dans l'autre monde ne mérite pas d'être répété. Il y avoit encore, ſelon ſon récit, des récompenſes plus grandes deſtinées à ceux qui avoient plus ſpécialement honoré les dieux & reſpecté leurs parens; & des ſupplices extraordinaires préparés aux impies & aux parricides.

» J'étois préſent, diſoit-il, lorſqu'une » ame demanda à une autre où étoit le » grand Aridée. Cet Aridée avoit été » tyran d'une ville de Pamphylie, mille » ans auparavant; il avoit tué ſon pere » qui étoit dans un âge avancé, ſon frere » aîné, & commis, à ce qu'on diſoit, » pluſieurs autres crimes énormes. Il ne » vient point, répondit l'ame, & il ne » viendra jamais ici. Nous avons toutes » été témoins à ſon occaſion du ſpecta- » cle le plus effrayant. Lorſque nous » étions ſur le point de ſortir de cet

» abîme souterrain, après avoir accom-
» pli nos peines, nous vîmes Aridée &
» un grand nombre d'autres, dont la plû-
» part étoient des tyrans comme lui; il
» y avoit aussi quelques particuliers, qui
» dans une condition privée, avoient
» été de grands scélérats. Au moment
» qu'ils s'attendoient à sortir, l'ouver-
» ture leur refusa le passage en poussant
» un horrible mugissement; ce qu'elle
» fait toutes les fois qu'un de ceux dont
» les crimes sont sans reméde, ou n'ont
» pas été suffisamment expiés, se pré-
» sente pour sortir. Aussi-tôt des hommes
» cruels & qui paroissoient tout de feu,
» ayant entendu ce bruit, s'avancerent,
» se saisirent d'Aridée & des autres, leur
» lierent les pieds, les mains & le coû,
» & après les avoir jettés à terre & écor-
» chés, les traînerent tout sanglans sur
» des épines à côté du chemin, disant à
» tous les passans la raison pour laquelle
» ils les traitoient de la sorte, & qu'ils
» alloient les précipiter dans le tartare.
» Cette ame ajoutoit que parmi les di-
» verses frayeurs dont elles avoient été
» agitées pendant la route, aucune n'éga-
» loit l'effroi que leur avoit causé cet

» épouvantable mugiſſement, & que ce
» fut pour elles un plaiſir inexprimable
» de ſortir, après qu'il eût ceſſé.

» Voilà ce qui ſe paſſe à l'égard du
» jugement & des ſupplices des méchans.
» La libéralité avec laquelle on récom-
» penſe les bons, eſt égale à la ſévé-
» rité qu'on exerce envers les premiers.
» Après que les ames eurent paſſé ſept
» jours dans cette prairie, elles en par-
» tirent le huitiéme, & ſe rendirent en
» quatre jours de marche dans un lieu
» marqué, d'où l'on voyoit une lumiére
» étendue ſur tout le ciel & ſur toute la
» terre, droite comme une colonne, aſſez
» ſemblable à l'arc-en-ciel, mais plus
» éclatante & plus pure. Elles arrive-
» rent à cette lumiere après une autre
» marche d'un jour. Là, vers le milieu de
» cette lumiere, elles virent ſuſpendus
» au ciel les bouts du lien qui le ſerre.
» Ce lien n'eſt autre choſe que la lumiére
» dont j'ai parlé : elle embraſſe toute la
» circonférence du ciel, à peu près
» comme ces piéces de bois qui ceignent
» le corps des galeres & qui en ſoutien-
» nent la charpente. Aux extrémités de
» ce lien eſt ſuſpendu le fuſeau de la Né-

» ceſſité, qui donne le branle à toutes » les révolutions céleſtes. Le corps du » fuſeau & le crochet ſont de diamant, » le peſon eſt en partie de diamant, en » partie d'autres pierres précieuſes.

» Ce peſon reſſembloit pour la figure » aux peſons d'ici-bas. Mais pour en » avoir une juſte idée, il faut ſe repré- » ſenter un grand peſon creuſé en de- » dans, dans lequel étoit enchaſſé un » autre peſon plus petit, comme des » boëtes qui entrent l'une dans l'autre; » dans le ſecond il y en avoit un troiſiéme, » dans celui-ci un quatriéme, & ainſi » de ſuite juſqu'au nombre de huit, diſ- » poſés entr'eux de la même façon que » des cercles concentriques. On voyoit » le bord ſupérieur de chacun, & tous » ne préſentoient à l'extérieur que la » ſurface continue d'un ſeul peſon à l'en- » tour du fuſeau, dont la tige paſſoit par » le centre du huitiéme. Les bords circu- » laires du peſon extérieur étoient les » plus larges; puis ceux du ſixiéme, du » quatriéme, du huitiéme, du ſeptiéme, » du cinquiéme, du troiſiéme & du ſe- » cond, alloient diminuant de largeur » ſelon cet ordre. Le cercle formé par

» les bords du plus grand peſon étoit de
» différentes couleurs. Celui du ſeptiéme
» étoit d'une couleur très-éclatante; celui
» du huitiéme empruntoit du ſeptiéme ſa
» couleur & ſon éclat. La couleur des
» cercles du ſecond & du cinquiéme étoit
» preſque la même, & tiroit davantage
» ſur le jaune. Le troiſiéme étoit d'une
» couleur très-blanche; celle du quatrié-
» me étoit un peu rouge. Enfin, celle du
» ſecond ſurpaſſoit en blancheur celle du
» ſixiéme. Il faut que le fuſeau tout en-
» tier faſſe ſa révolution d'un mouve-
» ment uniforme: tandis qu'il la fait, les
» ſept peſons intérieurs ſe meuvent len-
» tement dans une direction contraire.
» Le mouvement du huitiéme eſt le plus
» rapide. Ceux du ſeptiéme, du ſixiéme
» & du cinquiéme ſont moindres, & à
» peu près égaux entr'eux pour la vî-
» teſſe. Le ſecond paroiſſoit faire ſa révo-
» lution autour du quatriéme; la vîteſſe
» du troiſiéme eſt moindre que celle des
» précédens; & le ſecond ſe meut le plus
» lentement de tous. Le fuſeau lui-même
» tourne ſur les genoux de la Néceſſité.
» Sur chacun de ces cercles eſt portée
» une Siréne qui tourne avec lui, chan-

» tant de toute ſa force ſur un ton ; de » ſorte que de ces huit tons différens, il » réſulte une harmonie parfaite (*n*).

» A l'entour du fuſeau, & à des diſtan- » ces égales, ſont aſſiſes ſur des trônes » les trois Parques, filles de la Néceſſité, » Lachéſis, Clothon & Atropos, vêtues » de blanc & ayant ſur la tête une cou- » ronne. Elles mêlent leurs voix à celles » des Sirénes ; Lachéſis chante le paſſé, » Clothon le préſent, Atropos l'avenir. » Clothon touchant par intervalles le fu- » ſeau de la main droite, lui fait faire la

(*n*) Cet emblême eſt facile à expliquer. Les huit peſons enchaſſés les uns dans les autres ſont les huit cieux, celui des étoiles fixes, & ceux des ſept planetes : les cercles formés par les bords de chaque peſon, ſont les orbites que décrivent les aſtres. Cette Siréne portée ſur chacun de ces cercles, c'eſt l'aſtre même. On ſçait ce que Pythagore a dit de l'harmonie des corps céleſtes. Ce ſeroit lui faire injuſtice que d'entendre ce qu'il en a dit autrement que dans un ſens métaphorique. C'eſt dans le même ſens qu'il faut prendre ces paroles de l'Ecriture : *Quis concentum cœli dormire faciet ?* Job. 38. Le reſte de l'emblême regarde la vîteſſe reſpective des planetes, leur groſſeur ou leur diamétre meſuré par la largeur des bords de chaque peſon, leur couleur repréſentée par celle des cercles. Il ne faut pas chercher ici la préciſion & l'exactitude aſtronomique. Dans ces ſortes de récits dont Platon ſe ſert de tems en tems pour embellir ſes dialogues, il donne beaucoup à l'imagination ; il cherche plus à plaire par des images poëtiques, qu'à dire la vérité.

» révolution extérieure. Atropos, de la » main gauche, imprime le mouvement à » chacun des pesons intérieurs, & Lachésis de l'une & de l'autre main touche tantôt le fuseau, tantôt les pesons » intérieurs. Aussi-tôt que les ames furent » arrivées, il fallut qu'elles se présentassent devant Lachésis. Et d'abord un » prophete leur assigna à chacune leur » rang. Ensuite ayant pris sur les genoux » de Lachésis les sorts & les différentes » conditions humaines, il monta sur une » tribune élevée, & dit à haute voix : » *Voici ce que dit la vierge Lachésis, fille* » *de la Nécessité : Ames* (*o*) *journalieres,* » *vous allez commencer une nouvelle carriere, & rentrer dans un corps mortel. Le* » *génie ne vous choisira point : vous choisirez chacune le vôtre. La premiere à qui le* » *sort tombera, choisira la premiere, & son* » *choix sera irrévocable. La vertu n'a point* » *de maître : elle s'attache à celui qui l'honore, & fuit celui qui la méprise. La* » *faute du choix tombera sur vous. Dieu en* » *est innocent.*

(*o*) Il faut prendre cette expression dans le même sens que l'on dit : *Les armes sont journalieres.* Je n'en ai pas trouvé d'autre pour rendre ἐφήμεροι.

» A ces mots, le prophete ayant jetté » les ſorts, chaque ame ramaſſa celui qui » tomba devant elle, excepté moi, à qui » on ne le permit pas. A l'ouverture du » billet, chacune connut dans quel rang » elle devoit choiſir. Enſuite on mit à » terre devant elles des genres de vie de » toute eſpéce, dont le nombre étoit » beaucoup plus grand que celui des ames » qui devoient choiſir. Car toutes les con- » ditions, tant des hommes que des ani- » maux, s'y trouvoient raſſemblées. Il y » avoit des tyrannies, dont les unes de- » voient durer juſqu'à la mort; les autres » devoient être interrompues, & finir » par la pauvreté, l'exil, la mendicité. » On y voyoit auſſi des conditions d'hom- » mes célébres, ceux-ci pour leur beau- » té, pour leur force, pour la réputa- » tion dans les combats; ceux-là pour » leur nobleſſe & les grands exploits de » leurs ancêtres, dont la gloire rejailliſ- » ſoit ſur eux. C'étoit la même choſe » pour les femmes. Mais il n'y avoit rien » de réglé touchant les ames, parce que » c'étoit une néceſſité qu'elles changeaſ- » ſent de nature en changeant de condi- » tion. Du reſte, les richeſſes, la pauvre-

» té, la ſanté, les maladies, ſe rencon-
» troient dans toutes les conditions ; ici
» ſans aucun mêlange, là dans un juſte
» tempérament de biens & de maux.

C'eſt ici, ce me ſemble, mon cher Glaucon, que l'homme riſque tout ; & c'eſt auſſi pour cette raiſon, que chacun de nous négligeant toutes les autres ſciences, doit s'appliquer à acquérir, autant qu'il dépendra de lui, la ſcience qui le mettra en état de diſcerner les conditions heureuſes & malheureuſes ; de choiſir toujours la meilleure de celles qui ſeront laiſſées à ſon choix, en repaſſant dans ſon eſprit tout ce qui a été dit ci-deſſus, & en jugeant de ce qui peut contribuer davantage au bonheur de la vie, par l'examen qu'il fera des différentes conditions conſidérées enſemble ou ſéparément ; de ſçavoir quel dégré de beauté mêlé avec une certaine meſure de richeſſe ou de pauvreté, & une certaine diſpoſition de l'ame, rend l'homme méchant ou vertueux ; quel effet doivent produire la naiſſance illuſtre & la naiſſance obſcure, la vie privée & les dignités, la force du corps & la foibleſſe, le plus ou le moins de diſpoſition aux ſciences ;

en un mot, les différentes qualités naturelles ou requiſes, aſſorties les unes avec les autres : enſorte qu'après avoir combiné enſemble ces divers objets, & jetté les yeux ſur la nature de l'ame, il puiſſe diſtinguer la condition qui lui eſt avantageuſe, de celle qui lui ſeroit funeſte, & qu'il appelle condition funeſte, celle dont le choix aboutiroit à rendre l'ame plus injuſte ; & condition avantageuſe, celle qui la rendroit plus vertueuſe, ſans avoir aucun égard pour tout le reſte. Car nous avons vu que c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, ſoit pour cette vie, ſoit pour l'autre. Il faut donc conſerver juſqu'à la mort ſon ame ferme & inébranlable dans ce ſentiment, afin qu'elle ne ſe laiſſe éblouir là-bas, ni par les richeſſes, ni par les autres maux de cette nature; qu'elle ne s'expoſe point, en ſe jettant avec avidité ſur la condition de tyran, ou ſur quelqu'autre ſemblable, à commettre un grand nombre de maux ſans reméde, & à en ſouffrir encore de plus grands ; mais plutôt qu'elle ſçache ſe fixer pour toujours à un état médiocre, & éviter également les deux extrémités, autant qu'il dépendra d'elle, ſoit dans la vie préſente, ſoit dans toutes les au-

tres par où elle paſſera. C'eſt à cela qu'eſt attaché le bonheur de l'homme.

Auſſi, ſelon le rapport de l'Arménien revenu des enfers, le prophéte avoit-il ajoûté : *Celui qui choiſira le dernier, pourvû qu'il le faſſe avec diſcernement, qu'il ſoit de plus ſage & ferme dans ſa conduite, peut ſe promettre une vie heureuſe, exempte de maux. Ainſi, que celui qui doit choiſir le premier ne ſoit pas négligent dans ſon choix, & que le dernier ne ſe déſeſpére point.* » Après que le prophéte eut parlé » de la ſorte; celui, diſoit-il, à qui le » premier ſort étoit échu s'avança, & » prit ſans examen la plus conſidérable » tyrannie qu'il trouva, emporté par ſon » avidité & ſon imprudence; mais quand » il eût tout conſidéré, qu'il eût vu que » ſa deſtinée étoit de manger ſes propres » enfans, & de commettre d'autres cri- » mes énormes, il ſe lamenta, & contre » les ſages avis du prophéte, il maudit » le choix qu'il venoit de faire, accuſant » de ſon infortune le ſort, les démons, » tout le monde, excepté lui-même. » Cette ame étoit du nombre de celles » qui venoient du ciel; elle avoit vécu » précédemment dans un état bien gou- » verné, & avoit été redevable de ſa

» vertu à la bonté de ſon naturel & à » la force de l'habitude, plutôt qu'à la » philoſophie ».

Il ajoûtoit, qu'à parler en général, les ames venues du ciel étoient auſſi ſujettes que les autres à ſe tromper dans leur choix, faute d'avoir une certaine expérience des maux de la vie. Qu'au contraire, la plûpart de celles qui avoient été ſous terre, & qui à l'expérience de leurs propres maux joignoient la connoiſſance des maux d'autrui, ne choiſiſſoient pas ainſi à la légere. Que cette précipitation, & de plus, le hazard qui décidoit du rang, étoient cauſe que bien des ames ſe trouvoient tantôt bien, tantôt mal partagées. En effet, ſi quelqu'un étant de retour ſur la terre, s'appliquoit conſtamment à la ſaine philoſophie, pourvu qu'après la mort ſon tour de choiſir ne vînt point après tous les autres, il y a grande apparence, ſur ce qu'on nous raconte des enfers, non-ſeulement qu'il ſeroit heureux ſur la terre; mais encore, que dans ſon voyage d'ici là-bas, & dans le retour, il marcheroit par la route unie du ciel, & non par le ſentier ſouterrain & difficile.

Il diſoit encore que c'étoit un ſpecta-

cle frappant, de voir de quelle maniere chaque ame faisoit son choix; qu'en effet, rien n'étoit plus étrange, ni plus digne tout à la fois de compassion & de risée; que la plûpart se conduisoient en cette action par les habitudes qui leur restoient de la vie précédente. Qu'il avoit vu l'ame qui avoit auparavant été celle d'Orphée, choisir la condition de cygne, en haine des femmes qui lui avoient donné la mort autrefois; ne voulant devoir sa naissance à aucune d'elles: qu'il avoit vu l'ame de Thamyris choisir la condition de rossignol; qu'il avoit aussi vu des cygnes passer à la condition humaine, ainsi que quelques autres oiseaux adonnés à la musique. Qu'une ame avoit choisi d'animer le corps d'un lion: c'étoit celle d'Ajax, fils de Télamon, qui se rappellant le souvenir de l'affront qu'elle avoit reçu dans le jugement rendu touchant les armes d'Achille, refusa de reprendre un corps humain: qu'après celle-là vint l'ame d'Agamemnon, qui, ayant aussi en aversion le genre humain à cause de ses malheurs passés, choisit la condition d'aigle; que l'ame d'Atalante ayant fait réflexion aux grands honneurs rendus aux Athlétes, n'avoit pu se résoudre à passer

par-dessus ce genre de vie, & s'y étoit arrêtée : qu'ensuite il avoit vu l'ame (*p*) d'Epée, fils de Panope, se fixer à la condition d'une femme habile aux ouvrages de main : que l'ame du bouffon Thersite, qui se présenta des dernieres, se revêtit du corps d'un singe : que l'ame d'Ulysse à qui le dernier sort étoit tombé vint aussi pour choisir : que se rappellant le souvenir de ses travaux passés, & désormais exempte d'ambition, elle chercha long-tems une condition qui fût à son gré ; c'étoit celle d'un particulier libre de soins & d'inquiétudes : qu'elle la trouva enfin dans un coin à l'écart, où tous les autres l'avoient laissée, & dit en la voyant, que, quand elle auroit été la premiere à choisir, elle se seroit d'abord fixée à celle-là, & qu'elle étoit fort contente de son choix. Que les ames passoient indifféremment des corps des animaux dans ceux des hommes, & de ceux-ci dans ceux-là ; celles des méchans dans les corps des animaux féroces ; celles des bons dans ceux des animaux

(*p*) Epée, est celui qui construisit le cheval de bois dont les Grecs se servirent pour prendre Troie. *Doli fabricator Epeus*, Æneid. II.

doux & bienfaiſans, ce qui donnoit occaſion à des mêlanges de toute eſpéece.

Qu'après que toutes les ames eurent choiſi leur genre de vie, ſelon le rang marqué par le ſort, elles s'approcherent dans le même ordre de Lachéſis, qui donna à chacune le démon qu'elle avoit choiſi, afin qu'il lui ſervît de gardien durant le cours de ſa vie mortelle, & qu'il lui aidât à remplir ſa deſtinée : que ce démon la conduiſoit d'abord à Clothon pour confirmer le partage qui lui étoit échu, ſous la main de cette Parque, & par une révolution du fuſeau; qu'après qu'elle avoit touché le fuſeau, il la menoit delà vers la trame d'Atropos, pour rendre irrévocable ce qui avoit déjà été filé de cette vie nouvelle. Qu'enſuite, ſans qu'il fût déſormais poſſible de retourner en arriere, on s'avançoit vers le trône de la Néceſſité, ſous lequel l'ame & ſon démon paſſoient enſemble. Qu'auſſi-tôt que toutes eurent paſſé, elles ſe rendirent dans la plaine d'Oubli, où elles eſſuyerent une chaleur inſupportable, parce qu'il n'y avoit dans cette plaine, ni arbre, ni aucune des plantes que produit la terre : que le ſoir étant venu, elles paſſerent la nuit auprès du

fleuve Amélès, dont l'eau a cette propriété, qu'aucun vaſe ne la peut contenir; qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour chaque ame de boire de cette eau en certaine quantité; mais que celles qui ne ſont pas retenues par la prudence, en boivent bien au-delà de la meſure preſcrite; d'où il arrive qu'elles perdent le ſouvenir de toutes choſes. Qu'après qu'elles ſe furent couchées, il s'éleva vers le milieu de la nuit un tonnerre violent, accompagné d'un tremblement de terre; que s'étant réveillées en ſurſaut, les ames ſe diſperſerent çà & là, & ſe rendirent avec la rapidité des étoiles auprès des corps qu'elles devoient animer: que pour lui on l'avoit empêché de boire de l'eau du fleuve, qu'il ne ſçavoit par où ni comment ſon ame s'étoit rejointe à ſon corps; qu'ayant ouvert les yeux le matin, il s'étoit apperçu qu'il étoit étendu ſur le bucher.

Cette hiſtoire, mon cher Glaucon, s'eſt conſervée juſqu'à nous, & ſi nous y ajoûtons foi, elle eſt très-propre à nous conſerver nous-mêmes; nous paſſerons heureuſement le fleuve d'Oubli, & nous préſerverons notre ame de toute ſouillure. Si nous nous en tenons à ce

que j'ai dit, nous croirons que notre ame eſt immortelle, & capable par ſa nature d'un grand bonheur ou d'un grand malheur. Nous marcherons toujours par la route céleſte, nous nous attacherons à la pratique de la juſtice & de la ſageſſe. Par-là nous ſerons en paix avec nous-mêmes & avec les dieux; & après avoir remporté ſur la terre le prix deſtiné à la vertu, ſemblables à ces Athlétes victorieux qu'on mene en triomphe par toutes les villes, nous ſerons encore couronnés là-bas, & nous goûterons une joie délicieuſe dans ce voyage de mille ans dont nous avons parlé.

FIN.



